



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

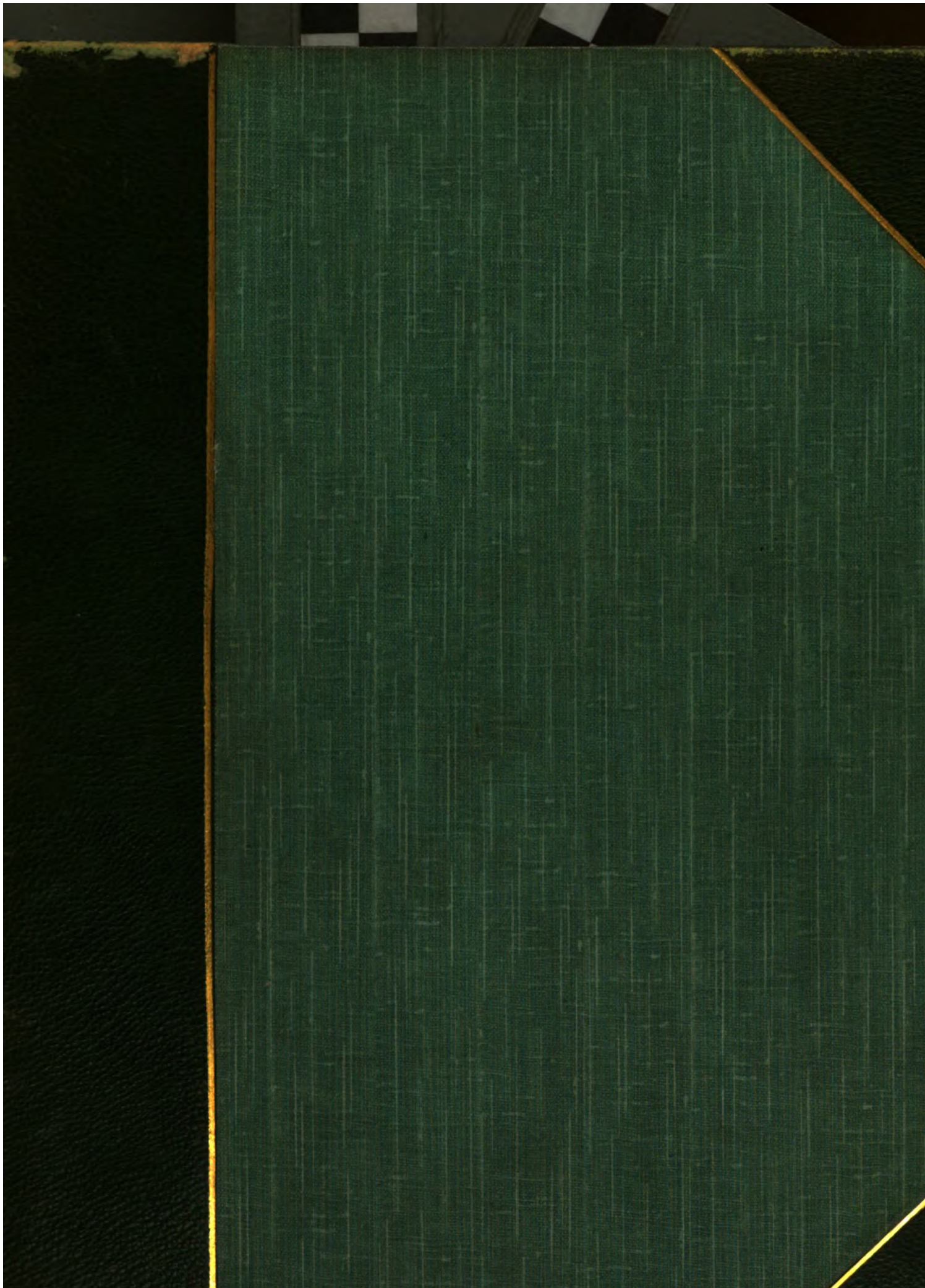
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNR 6790

~~A/W 3837 A.4~~







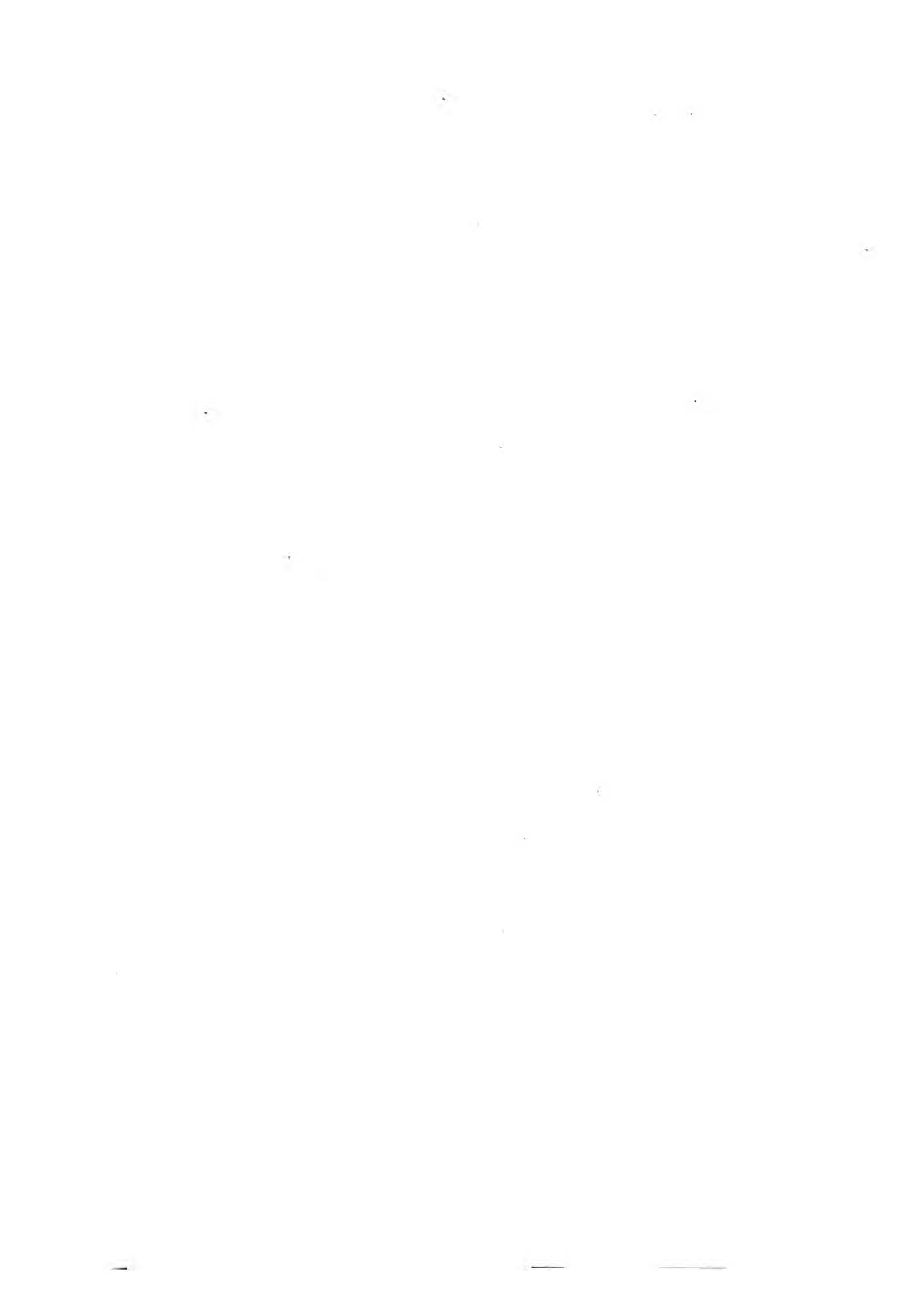








TRANSLATIONS, INSCRIPTIONS  
et poésies diverses



# ŒUVRES COMPLÈTES

DE  
JOACHIM DU BELLAY

T. IV

## Translations, Inscriptions ET POÉSIES DIVERSES

*Epithalame sur le mariage de Marguerite de France*

*Entreprise du Roy Dauphin*

*Les quatrième et sixième livres de l'Enéide*

*Sur un nouveau moyen de faire son profit  
de l'étude des Lettres*

*Epitaphes*

*et autres poésies sur la mort de J. du Bellay*

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ



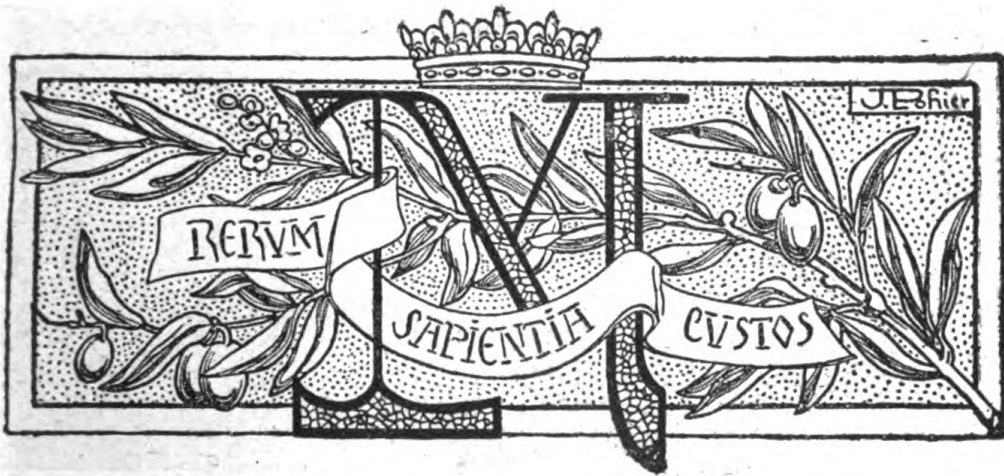
J. DU BELLAY

PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

1913





## EPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE TRES ILLUSTRE  
PRINCE PHILIBERT EMANUEL, DUC DE SAVOYE  
ET DE TRES ILLUSTRE  
PRINCESSE MARGUERITE DE FRANCE  
SŒUR UNIQUE DU ROY, ET DUCHESSE DE BERRY

### AU LECTEUR

Cest Epithalame, ou chant nuptial, est chanté par trois vierges natives de Paris, filles de Jean de Morel, gentilhomme Ambrunois, et de Damoiselle Anthoinette Deloine sa femme, couple non moins docte que vertueux. Les noms des trois vierges sont Camille, Lucrece et Diane : noms propres et non empruntez à plaisir : ce qui semble estre venu assez à propos selon l'argument, comme tu pourras mieux juger par la lecture du poëme. Au reste, ami lecteur, je ne veux oublier à te dire, que ces trois vierges (principalement Camille) sont si bien instituées ès langues Grecque et Latine, et en toutes sortes de bonnes lettres, qu'il m'eust été mal aisé, voire impossible, d'en trouver trois autres de leur aage plus dignes d'estre introduites en un si excellent sujet, et crains beaucoup plus de les avoir fait parler peu, que trop doctement : en quoy j'ay eu esgard, non à ce que je sçay veritablement de leur erudition, mais à ce que j'ay pensé devoir estre le plus vraysemblable. Adieu.

## ÉPITHALAME

## LA MUSIQUE

Un plus heureux et plus digne Hyménée  
 Ne nous pouvoit ces nopces apprestre :  
 Et ne pouvoit la paix mieux arrester  
 Du cruel Mars la fureur effrenée.

## LE POÈTE

Quand la Sœur des Charites,  
 La fleur des Marguerites,  
 La perle des François,  
 Par les mains d'Hyménée  
 Espouse fut menée  
 Au Prince Piemontois,  
 Trois vierges bien peignées,  
 Vierges bien enseignées  
 Qu'au bord Parisien  
 La Nymphé Deloïne  
 De celeste origine  
 Conçeut du Delien,  
 Sur le point de l'Aurore  
 Le matin recolore  
 Sommeilloient dans leur lict,  
 Quand de sa voix cogneüe  
 Deloïne venuë  
 Ces beaux vers leur a dit :

## DELOÏNE

Debout, debout (dit-elle)  
 L'Aurore vous appelle  
 Du paresseux sejour :  
 Sus donc, qu'on se resveille,  
 Que plus on ne sommeille,  
 Voici l'aube du jour.  
 Voici, mes vierges belles,  
 Mes chastes colombelles,  
 Voici, mon cher souci,  
 Voici la bien-heurée  
 Heure tant désirée,  
 Mes filles, voy-la-ci :  
 Que la vierge de France,  
 Des vierges l'esperance,  
 Devoit perdre son nom,  
 Par une sainte flamme,  
 Qui la doit rendre femme  
 D'un Prince de renom.

Pour elle (race chere)  
Moy qui suis vostre mere,  
Je vous ay jusqu'ici  
En mon sein eslevees,  
Des vertus abbreuvees,  
Et des lettres aussi :  
Arrousant curieuse,  
De main industrieuse  
Vos beaux ans florissans,  
Comme trois fleurs descloses,  
Trois vermeillettes roses,  
Ou trois lys blanchissans :  
Pour un jour estre dignes  
Entre les plus beaux cygnes  
De rechanter l'honneur,  
L'honneur de Marguerite,  
Sa vertu, son merite,  
Sa grace, et son bon-heur.  
Des que vous fustes nees,  
Vous fustes destinees  
A chanter sa valeur,  
Qui seule de nostre aage  
En grandeur de courage  
Est la perle, et la fleur.  
Vous donc la plus jeunette,  
Ma chere Dianette,  
De vostre douce voix  
Chantez la vierge sainte,  
Ains qu'Hymen l'eust estreincte  
De ses pudiques loix.  
Vous Lucrece la blonde,  
Allez, et la seconde,  
Chantez sa chasteté,  
Son amour conjugale,  
Sa fermeté loyale,  
Et son honnesteté.  
Vous, plus docte Camille,  
Chantez d'un plus haut stile  
La vierge et le grand heur  
De ce duc magnanime,  
La vertu qui l'anime,  
Sa race et sa grandeur.  
Allez trouver la plaine,  
Où le Dieu de la Seine  
Recourbé tant de fois,  
De son onde escumeuse  
Bat ceste isle fameuse,  
Le sejour de nos Rois.



Là, sous un bon augure  
 Conduites par Mercure  
 Vous faut aller chanter  
 Ceste heureuse journée  
 Cest heureux hymenee  
 Qu'on doit surtout vanter.

## LA MUSIQUE

Par les flambeaux des trois sœurs infernales,  
 Les cœurs estoient de fureur allumez,  
 Ores les cœurs sont d'amour enflammez  
 Par le flambeau des trois graces royales.

## LE POETE

De tout ce doux langage  
 Des vierges le courage  
 Déloine flattoit :  
 Elles, par l'air liquide,  
 Volent avec leur guide,  
 Qui leur course hastoit.  
 Leurs tresses blondoyantes  
 Voletoyent ondoyantes  
 Sur leur col blanchissant :  
 Les yeux, comme planettes  
 Sur leurs faces brunettes  
 Alloyent resplendissant :  
 Se ressemblant de faces,  
 Comme on voit des trois Graces  
 Trois diamans tremblans,  
 Trois esmeraudes fines  
 Trois perles argentines,  
 Ou trois astres flambans.  
 Comme parmi les nuës  
 On voit un rang de gruës  
 D'un battement leger  
 Se frapper de l'aisselle  
 Puis en planant de l'aile  
 En filé s'allonger,  
 D'une ondoyante trace  
 Parmi ce grand espace  
 Ces trois vierges s'en vont :  
 Puis d'elles abbaissees  
 Sur la terre esclancees,  
 Se plantant front à front ;  
 Leur poicirine haletante  
 Pousse une voix tremblante,  
 Qui doucement fend l'air ;  
 Et semblent les craintives

Trois joncs que sur leurs rives  
 Un doux vent fait branler.  
 D'une humble reverence  
 La premiere s'avance,  
 Et plus doux que le son  
 D'une source argentine  
 De sa voix enfantine  
 Chanta ceste chanson.

## LA MUSIQUE

Celle de qui ce feu qui tout enflamme  
 N'avoit onc sçeu eschauffer la froideur,  
 Sent maintenant une nouvelle ardeur,  
 Et ne desdaigne une si belle flamme.

## DIANE

Telle que par la presse  
 La vierge chasseresse  
 Marche d'un pied dispos,  
 L'arc en main, et la trousse  
 D'une gente secousse  
 Luy battant sur le dos.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

Telle parmi sa bande  
 Se monstre belle et grande  
 Ceste nymphe aux beaux yeux  
 Ceste nymphe celeste,  
 Qui de face et de geste  
 Ne tient rien que des cieux.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

Une douce planette  
 De sa face brunette  
 Esclaire le beau teinct :  
 Mais sa grace naïfve  
 Qui les ames captive  
 Mille beautez esteint.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

C'est la Pallas nouvelle  
 Fille de la cervelle  
 De ce grand Roy François :  
 Des Muses la dixieme,  
 Des Graces la quatrieme,  
 S'il en est plus de trois.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles,

Sur son visage peinte  
 Est la chasteté sainte  
 Qui l'amour fait trembler :  
 Las, mais elle nous laisse,  
 Pour nouvelle Deesse  
 A Juno ressembler.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

Ce n'est pas la première,  
 Ce n'est pas la dernière  
 Que sur ce mesme lieu  
 Hymen nous ravist ores,  
 Et ravira encore  
 Hymen ce cruel Dieu.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

De la Nymphé Escoçoise  
 Pour la rendre Françoisé,  
 Naguere il vous priva :  
 Puis la Nymphé Lorraine  
 En beauté souveraine  
 Le cruel enleva.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

Or d'une autre compagne  
 Pour enrichir l'Espagne  
 Vous prive l'inhumain :  
 Qui vostre Marguerite,  
 Vostre perle d'eslite  
 Vous ravist de sa main.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

Que ferez-vous pucelles,  
 Qui dessous vos aisselles  
 Portez le beau carquois ?  
 Et vous, qui sur Pegase,  
 Animez de Parnase,  
 Les antres et les bois ?  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles.

L'honneur de vostre troppe  
 Laisse la double croppe  
 Pour suyvre désormais  
 Et Junon et Lucine,  
 Adieu troppe divine,  
 Adieu donc pour jamais.  
 Adieu sœurs, adieu belles,  
 Adieu doctes pucelles,

Adieu forests ombreuses,  
 Adieu rives herbeuses,  
 Adieu tertres bossus,  
 Adieu vives fontaines,  
 Adieu roches hautaines,  
 Et vous antres moussus.  
     Adieu sœurs, adieu belles,  
     Adieu doctes pucelles.

Adieu lyre doree  
 De Phebus adree,  
 Tes chansons et tes vers,  
 Puisque nostre Princesse  
 En chapeau de Duchesse  
 Change nos lauriers verds.

## LA MUSIQUE

Le Prince n'a, tant soit grand son merite,  
 De s'esjouyr peu de cause et raison,  
 Qui retourné trouve dans sa maison  
 Une si belle et rare Marguerite.

## LE POETE

De ceste chansonnette  
 La petite brunette  
 Fit les Dieux resjouyr :  
 Et puis en ceste sorte  
 Sa voix un peu plus forte  
 Lucrece fit ouyr.

## LUCRECE

Telle comme Lucrece,  
 Ou que l'honneur de Grece  
 Penelope se lit,  
 Sera, mais plus heureuse,  
 Ceste vierge soigneuse  
 De l'honneur de son lict.  
     O Hymen Hymenee  
     O nuict bien fortunee.

Qu'opposer on ne vienne  
 La Royne Carienne,  
 A celle qui sera  
 En amour conjugale  
 Porcie, et plus loyale  
 Alceste passera.  
     O Hymen Hymenee  
     O nuict bien fortunee.

Une amour mutuelle  
 . Joindra perpetuelle

L'espouse avec l'espoux,  
 Et la chaste Cyprine  
 Bruslera leur poitrine  
 De son feu le plus doux.  
 O Hymen Hymenee  
 O nuict bien fortunee.

Point ne sera sterile  
 Ceste couche fertile,  
 Couche qui nous sera  
 Mainte heureuse gesine  
 Car la chaste Lucine  
 La favorisera.  
 O Hymen Hymenee  
 O nuict bien fortunee.

Lucine secourable  
 Luy sera favorable,  
 Comme ja tant de fois  
 Nostre Juno seconde  
 Elle a rendu feconde  
 Au Juppiter François.  
 O Hymen Hymenee  
 O nuict bien fortunee.

Les fils dès leur bas aage  
 Porteront au visage  
 Le portraict paternel :  
 Les filles sur leur face  
 Rapporteron la grace  
 Et l'honneur maternel.  
 O Hymen Hymenee  
 O nuict bien fortunee.

De cette race heureuse  
 Sur toutes genereuse  
 Nos enfans et nepveux  
 D'une longue memoire  
 Raconteront la gloire  
 A ceux qui naistront d'eux.  
 O Hymen Hymenee  
 O nuict bien fortunee.

L'aigle dessous son aile  
 N'esclost la colombelle  
 Les animaux peureux  
 Des fiers lyons ne naissent  
 Et les couards ne laissent  
 Des enfans genereux.  
 O Hymen Hymenee  
 O nuict bien fortunee.

De ce saint mariage  
 Tout sinistre presage

Soit escarté bien loin  
 Puis que de ceste heureuse  
 Douce nuict amoureuse  
 Le ciel a pris le soin  
 O Hymen Hymence  
 O nuict bien fortunee.

La chaste Cytheree  
 Y vienne ceinturee :  
 Et les petits amours  
 Y volettent sans cesse  
 Autour de la Princesse  
 En mille et mille tours.  
 O Hymen Hymence  
 O nuict bien fortunee.

O nuict bien fortunee  
 D'estoiles couronnee  
 Qui plus que le jour luict :  
 Nuict que la Cyprienne  
 Advouë toute sienne  
 O bienheureuse nuict.  
 O Hymen Hymence  
 O nuict bien fortunee.

Phœbus, soit qu'il esclere  
 Dessus notre hemisphere,  
 Ou soit que de son feu  
 L'autre monde il resveille,  
 Une couple pareille  
 N'a point encore veu.

## LA MUSIQUE

Pour son renom rendre clair et insigne  
 Il n'eust sçeu mieux sa valeur esprouver,  
 Et si n'eust peu au ciel même trouver  
 De sa vertu recompense plus digne.

## LE POETE

Ici la blondelette  
 Faite plus merveillette  
 Ses deux levres ferma :  
 Puis d'une voix guerriere  
 Camille la derniere  
 Ces beaux vers anima.

## CAMILIE

Telle que l'ancienne  
 Camille Ausonienne  
 Superbe apparaissoit,

Lorsqu'avecques les armes  
 La presse des gendarmes  
 Hardie elle froissoit.

Io, io, victoire,  
 Io, triomphe et gloire.

Telle contre les vices

Au milieu des delices  
 Porte le chef vainqueur  
 Ceste Minerve forte  
 Qui sur sa face porte  
 Une chaste rigueur.

Io, io, victoire,  
 Io, triomphe et gloire.

L'honneur est son pennache,

La chasteté sa hache :  
 Et l'amour vertueux  
 Est sa Meduse enorme  
 Qui en pierre transforme  
 Le vice monstrueux.

Io, io, victoire,  
 Io, triomphe et gloire.

De ce mesme lignage

Le ciel pour tesmoignage  
 D'un nouveau siecle d'or,  
 Deux Minerves nouvelles  
 Non moins doctes que belles  
 Nous a faict naistre encor.

Io, io, victoire,  
 Io, triomphe et gloire.

L'une est la Navarraise,

L'autre la Ferraroise,  
 Ornement de leurs ans,  
 Qui entre les Princesses  
 Ressemblent deux Deesses  
 Ou deux astres luisans.

Io, io, victoire,  
 Io, triomphe et gloire.

Mainte Princesse encore

Par les lettres decore  
 Son sexe et son renom :  
 Mais nostre Marguerite  
 Sur toute autre merite  
 De Minerve le nom.

Io, io, victoire,  
 Io, triomphe et gloire.

Telle vierge estoit digne,

Pour sa valeur insigne,  
 D'avoir ce second Mars :

Ce prince tant adextre,  
Que Bellone fit naistre  
Au milieu des soldars.  
Io, io, victoire,  
Io, triomphe et gloire.

Sa virile jeunesse  
N'a suyvi la molesse  
Des lascifs courtisans :  
Il n'a parmi les Dames  
Les plaisirs et les flammes,  
Perdu ses jeunes ans.  
Io, io, victoire,  
Io, triomphe et gloire.

Mais il a sur la dure,  
Et sous la couverture  
Des pavillons appris,  
Qu'en la poudreuse plaine  
C'est avecques la peine  
Qu'on emporte le pris.  
Io, io, victoire,  
Io, triomphe et gloire.

Dessous ce grand Auguste  
Il a poussé robuste  
Ses vertus en avant,  
Il a pris sa doctrine  
Dessous la discipline  
D'un maistre bien sçavant.  
Io, io, victoire,  
Io, triomphe et gloire.

Je ne sçay quelle audace  
Se lit dessus sa face,  
Avec une douceur,  
Qu'on y voit apparoistre  
Qui fait assez cognoistre  
La grandeur de son cœur.  
Io, io, victoire,  
Io, triomphe et gloire.

Donnant bien cognoissance  
Du lieu de sa naissance,  
Noble entre les humains,  
Qui a produit au monde,  
Comme mere feconde  
Tant d'Empereurs Germains.

## LA MUSIQUE

Mars l'a nourri au milieu des alarmes,  
Pallas en elle a montré son sçavoir :



Celuy qui veut gloire immortelle avoir  
Doit assembler les lettres et les armes.

## LE POÈTE

De ces douces merveilles  
Ravirent les oreilles  
Ces vierges : et alors  
De sa diserte langue  
Ceste belle harangue  
Mercure mist dehors.  
Son caducee embrassent  
Deux serpens, qui s'enlacent  
Se joignant par le bout :  
Son chef porte deux ailes,  
Deux ses plantes isnelles  
Qui le portent partout.

## MERCURE

Sans le vouloir celeste  
Ceste vierge modeste  
Ne demeuroit ainsi :  
Et ce Prince comme elle,  
Sans ordonnance telle  
Ne demeuroit aussi.  
Pour dechasser Bellonne,  
Et sa troppe felonne,  
Bannie pour jamais,  
Des Dieux la prevoyance,  
Gardoit ceste alliance  
Instrument de la paix.  
A fin qu'avec l'Espaigne  
La France s'accompaigne,  
Pour, d'un commun accord,  
D'Europe, Asie, Afrique,  
L'adversaire publique  
Repousser dans un fort.  
Car si ces deux grands princes  
Unissent leurs provinces  
D'un accord mutuel,  
Pour chasser vers le More,  
Ou bien loin sous l'Aurore,  
Le Barbare cruel :  
Quel Roy, quelle puissance  
Soutiendra la vaillance  
De deux Rois si fameux,  
Soit qu'ils marchent par terre,  
Soit qu'ils portent la guerre  
Par les flots escumeux?

Ils porteront le monde,  
 De la terre et de l'onde  
 Estans seuls gouverneurs :  
 Et de serve contrainte  
 Mettront la Terre sainte  
 En ces premiers honneurs.  
 O heureuse journee  
 O paix bien fortunee  
 Qui joint deux si grands Rois,  
 Qui se peuvent promettre  
 Unis de pouvoir mettre  
 Le monde sous leurs loix :  
 Quel vers, ou quelle histoire  
 Peut egaler la gloire  
 De ceux-là qui ont fait  
 Pour le bien d'Allemagne,  
 France, Italie, Espagne,  
 Un accord si parfaict ?  
 Mais soit que France parle  
 D'Anne, d'Albon ou Carle  
 L'honneur de nos prelates,  
 Soit que l'Espagne encore  
 Son Ruygomes honore,  
 Son Alve ou son Arras :  
 La gloire austrasienne  
 De nom et foy Chrestienne  
 Sur toutes reluira,  
 Tant qu'à l'entour du monde  
 Sa coche vagabonde  
 Neptune conduira :  
 Pour du miel de sa bouche,  
 Qui les oreilles touche,  
 Avoir parmy l'horreur,  
 Le feu, le sang, les armes,  
 Adouci des gendarmes  
 La cruelle fureur.  
 D'un saint lien estrainte  
 A tout jamais soit sainte  
 A vos fils et nepveux,  
 Ceste paix honoree,  
 Des humains adoree  
 Par offrandes et vœux.

## LA MUSIQUE

Ils porteront un jour la terre et l'onde,  
 Et sans envie entre eux seront pareils :  
 Le ciel ne peut endurer deux soleils :  
 Mais deux tels Rois peut bien souffrir le monde.

## LE POÈTE

Ainsi parla Mercure,  
 Puis d'une nuit obscure  
 Couvert s'esvanouit,  
 Ressemblant un nuage,  
 Ou fantôme volage,  
 Qui parmi l'air s'enfuit.  
 Comme luy disparues  
 Voguent parmi les nues  
 Les trois divines sœurs,  
 Semant à mains descloses  
 D'une pluye de roses  
 Mille et mille douceurs.  
 Phœbus d'un heureux signe  
 Laisant voler un cygne,  
 Bon augure donna  
 D'un long traict qui esclaire  
 L'air se fend, et le Pere  
 A la gauche tonna.

## LA MUSIQUE

Pareille estoit la feste olympienne  
 Quand Peleus à Thitis fut conjoint :  
 Mais la discorde ici ne seme point  
 L'occasion d'une guerre troyenne.  
 Comme d'un vase ayant estroite bouche,  
 Lequel est d'eau rempli jusques au bord.  
 L'eau goutte à goutte et à grand peine scit  
 Et son passage elle-même se bouche.  
 Ainsi chantant cette Royale couche  
 L'aise qui fait de sortir son effort,  
 Pour en sortir ne se trouve assez fort,  
 Et d'un seul vers ma Muse à peine accouche.  
 Donques ceux-là qui ont plus de sçavoir  
 Que de plaisir, feront mieux leur devoir  
 De celebrer cet heureux mariage.  
 Il me suffit, si l'effect au desir  
 Ne satisfait, montrer que le plaisir  
 Ne me permet d'en dire davantage.

## EJUSDEM

QUALIA VIRTUTI, VIRTUS SI NUBERET IPSA,  
 CARMINA PIERIDUM VOCE CANENDA FORENT,  
 TALIA MARGARIDI (VIRTUS NAM MARGARIS IPSA EST)  
 CARMINA PIERIIS SUNT MODULANDA SONIS.



ENTREPRISE DU ROY DAUPHIN  
POUR LE TOURNOY, SOUS LE NOM  
DES CHEVALIERS AVANTUREUX

---

*A LA ROYNE, ET AUX DAMES*

Veu que les yeux en ce commun plaisir  
Donnent si peu à l'esprit de loisir  
D'entendre ailleurs, Princesse tres-chrestienne,  
Nous craignons fort que cest escrit retienne  
Trop longuement vostre esprit et vos yeux,  
Et que pour plaire il ne soit envieux.

L'occasion, qui ores se presente,  
Parlant pour nous, de parler nous exempte :  
Et quand pour nous elle ne parleroit,  
Et que le lieu rien n'en tesmoigneroit,  
Noste equipage, armes, suite, et devise,  
Montrent assez quelle est nostre entreprise.

Ce nonobstant comme nouveau-venus,  
Pour le devoir où nous sommes tenus,  
Nous voulons bien vous donner cognoissance  
De nostre estat, et de nostre naissance,  
Par cest escrit discourant brevement  
D'où nous venons, et pourquoy, et comment.

Bien loin en mer, au delà d'Hybernie,  
Là où Phebus sa course ayant finie  
Oste la bride à ses fumans chevaux,  
Pour reposer de ses journels travaux,  
Se trouve une isle en tous biens plantureuse,  
Que les voisins nomment Avantureuse  
Pource que là les plus chevaleureux,  
Sont appelez Amans aventureux.

L'oysiveté qui est mere des vices,  
N'entretient là les hommes en delices,  
Et n'y sont point pour estre parfumez  
Ni biens en poinct, les Amans estimez,  
Pour bien baller, pour sospirs, ni pour larmes,  
Ains seulement pour êtres preux aux armes ;  
Car ce qui est ailleurs voluptueux  
Sert là d'object pour estre vertueux.

Aussi, dit-on, qu'un Chevalier de Thrace  
Fut le premier auteur de nostre race,

Lequel fut fils de Venus et de Mars :  
 Ce Chevalier, avec quelques soldars,  
 Après un long et fascheux navigage,  
 Se sauva là du danger du naufrage :  
 Et y trouvant le sejour à propos,  
 Se resolut donner quelque repos  
 A ses travaux, sans plus courir fortune  
 Si longuement par les champs de Neptune.

Là il bastit une grande cité,  
 Et le pays devant inhabité,  
 Fit par police equitable et civile  
 En peu de temps populeux et fertile.

Mais prevoyant que tel gouvernement  
 Ne se pourroit conserver longuement,  
 Si ceste troppe ainsi habituee  
 De pere en fils n'estoit perpetuee,  
 Il ordonna que tous les plus gaillards  
 Iroyent chercher femmes de toutes parts,  
 Non point usant de fraudes et rapines,  
 Dont Romulus usa vers les Sabines :  
 Mais par vertu, par proësse et valeur  
 Par courtoisie, et noblesse de cœur,  
 Sauvans l'honneur des Dames et pucelles,  
 Gardant les bons, chastiant les rebelles,  
 Suivant les Courts des Princes et des Rois,  
 Et frequentant les joustes et tournois.  
 Et frequentant les joustes et tournois.

Par tel moyen se peupla nostre terre  
 Dont puis apres vindrent en Angleterre  
 Ces Chevaliers tant cogneus sur les rancs  
 Qu'on nomme encor les Chevaliers errants.

De là, comme eux prindrent leur origine,  
 Comme venus de Mars et de Cyprine,  
 Ces Palladins preux et chevaleureux,  
 Ainsi que nous, Amans aventureux  
 Dont la vertu aujourd'huy tant notoire  
 Du nom François eternise la gloire.

Au lieu, qu'ainsi nous vous avons descrit,  
 Princesse illustre, et de royal esprit  
 N'agueres vint la Deesse emplumée :  
 Que les humains appellent Renommée :  
 (Et en quel lieu de ce grand univers,  
 Soit là où sont les eternels hyvers,  
 Soit sous Atlas, ou soit dessous l'Aurore,  
 Soit où Phœbus va se coucher encore,  
 N'a penetré de France le renom,  
 Et de Henry le plus grand de son nom?)

Ceste Deesse, avecques sa buccine  
 Ayant donné du silence le signe,  
 Sur le sommet d'une tour se planta,  
 Et ces beaux vers à haute voix chanta,  
 A son de trompe, emplissant de merveilles  
 Dès escoutans les cœurs et les oreilles.  
 « Je fais sçavoir que les deux plus grands Rois  
 « Qui furent onq' en armes, et en loix,  
 « Ayant mis fin à la cruelle guerre,  
 « Qui a regné longuement sur la terre,  
 « Ont fait du ciel descendre pour jamais  
 « La desiree et bienheureuse Paix.

« Que ceste Paix inviolable et sainte  
 « D'un double nœu d'alliance est estrainte :  
 « Nœu qui assemble au sang Valoysien  
 « Le sang d'Espagne et le Savoysien.

« Que le grand Roy, qui Tres-chrestien s'appelle,  
 « Pour celebrer ceste Paix immortelle,  
 « Dedans Paris la plus grande cité  
 « Qui oncques fut dans le monde habité,  
 « N'aguere a fait publier une feste,  
 « Là où chacun de toutes parts s'appreste  
 « Pour le tournoy où se doivent trouver  
 « Ceux qui voudront leur valeur esprouver,  
 « Et tesmoigner par effect que les armes  
 « Servent trop plus en amour, que les larmes.

« En ce tournoy seront quatre tenans  
 « Qui ouvriront le pas à tous venans,  
 « Dont l'un est Roy, les autres trois grands Princes,  
 « Les plus vaillans de toutes leurs provinces.

Incontinent que du peuple espandu  
 De toutes parts ce bruit fut entendu,  
 Tous ceux que plus la bouillante jeunesse  
 Aiguillonnait aux actes de proësse,  
 D'armes, chevaux et tout autre appareil,  
 Font leurs apprests ceux qui pour le conseil  
 Estoyent meilleurs, ou dispensez de l'aage  
 De n'entreprendre un si lointain voyage,  
 Dessus le port le navire apprestoyent,  
 Et à voguer la jeunesse exhortoyent.

Les mariniers de fleurs ornent la poupe  
 Et à partir encouragent la troupe.  
 Un bruit se leve, et de diverses voix  
 Frappe le ciel, on coupe à ceste fois  
 Le cable, et l'ancre en la prouë on retire,  
 Lors un bon vent empoupe le navire.

Les matelots sur l'un et l'autre banc  
 D'un ordre esgal voguent de ranc en ranc ;

Blanche d'escume est la mer azuree  
Et la nef fuit d'une course asseuree.

Lors de Venus le feu luisant et beau  
Sur nostre mast allume son flambeau,  
Pour nous guider : et le pere Neptune  
Chassant bien loin la tempeste importune  
Haut sur son char, que les courbez Dauphins  
Alloyent trainant dessus les flots marins,  
Tenant en main son Trident venerable  
A nostre cours se monstre favorable.

Delaissant donq' les Orcades à part,  
Qui sous le pol' sont bien loin à l'escart,  
Devers Thulé, du monde la derniere,  
A gauche ayant l'estoile mariniere,  
Et l'Iberie à droicte regardant,  
D'un si bon vent, et d'un cœur si ardent  
Singlasmes tant, costoyant d'Hybernie  
L'endroit qu'on nomme aujourd'huy Monmonie,  
Que l'Angleterre apparut à nos yeux :  
Puis esloignant ce bras non spacieux,  
Qui s'eslargit d'une embouchure grande  
Entre Angleterre et la coste d'Irlande,  
Loin vers le Nord laissâmes l'Escoçois,  
Où maintenant fleurit le lys françois.  
Et costoyant ceste part d'Angleterre,  
Où Cornouaille en pointe se reserre,  
Vinsmes surgir en Bretagne, et adonc  
Estant au bout d'un voyage si long,  
Sans craindre plus ni les vents, ni l'orage,  
Chacun joyeux, saute au front du rivage.

Là nous estant refreschis quelques jours,  
Puis rembarquez sur le Loire au long cours,  
Qui traversant mainte province heureuse,  
Roulle en la mer son onde sablonneuse,  
Vismes d'Anjou les beaux prez florissans,  
Et les costaux de pampre verdissans  
Laisant à part les campagnes du Maine  
Et costoyant les beaux champs de Touraine,  
Entre les ports et d'Amboyse et de Blois  
Tant renommez pour le berceau des Rois.

Là mainte nymphe à fleur d'eau vagabonde  
Au bruit des flots mist son chef hors de l'onde,  
S'esbaïssant assez de voir nager  
Dessus son fleuve un navire estrangier,  
L'une dessous, où l'onde estoit moins forte,  
Le soulageant, sur son dos le supporte,  
L'autre le va par les flancs costoyant,  
Et l'autre encor' va devant balloyant

Les bancs de sable, ou hastant sa carriere,  
Avec la main le pousse par derriere,  
Finablement par ces Nymphes guidez,  
Sommes au port d'Orleans abordez.

Dessus ce port, d'une fureur mal saine,  
Le nourrisson du bon pere Silene  
La belle Nymphé Aurelie trouva  
Et amoureux par force l'enleva.

Fille du Loyre estait ceste Aurelie,  
Qui se jouiant sur l'arene polie  
Où chasque jour venjr elle vouloit  
Pour trier l'or que son pere rouloit  
Fut de Bacchus par malheur apperceuë,  
Et luy espris, aussi tost qu'il l'eut veuë.

Elle soudain d'un pied leger s'enfuit,  
Et luy soudain d'un plus leger la suit,  
D'elle la peur rend les plantes isnelles,  
A luy l'amour aux talons met des ailes :  
Mais qui pourroit, tant sceust bien s'esprouver,  
D'un amoureux et d'un Dieu se sauver ?

Du haut d'un roc la Nymphé violee  
Pour se noyer jà s'estoit esbranlee,  
Lorsque le Dieu du bon heur y survint,  
Qui et sa vie et sa course retint.  
Nymphé, dit-il, chere Nymphé que j'ayme  
Plus que mes yeux, que mon cœur, ni moy mesme,  
Arreste-toy et ne te lance à bas,  
Car d'un mortel la proye tu n'es pas.  
Ains de celui, à qui des Dieux le pere  
Ne desdaigna jadis servir de mere.  
Je suis Bacchus, des Indes le vainqueur,  
Qui ay trouvé ceste douce liqueur,  
Douce liqueur, le plaisir de la vie,  
Qui au nectar porte bien peu d'envie.

Pour ton amour icy je planteray  
Ma belle vigne, et croistre j'y feray  
Le meilleur vin que beut jamais la France,  
Laquelle aura toujours en reverence :  
Toy, et ton nom, dont sera desormais  
Dit Orleans ce lieu pour tout jamais.  
Ainsi Bacchus flattoit son Aurelie.  
Et peu à peu sa tristesse elle oublie.

Mais reprenant nostre premier propos,  
Ayant pris là quelque peu de repos,  
Sur le rivage un chacun se retire :  
Puis sur le dos chargeant nostre navire,  
Sans plus nager par les champs ondoyans,  
Avons passé les sillons blondoyans



De la grand Beausse et la plaine François :  
Comme jadis la jeunesse Gregeoise,  
Ces demi-dieux, compagnons de Jason,  
Allant bien loin conquerir la toison  
Servoyent de mer à leur mere affaiblie  
Par les sablons de la cuite Lybie.

Or sommes-nous par le vouloir divin  
Dedans Paris arrivez à la fin :  
Où contemplant la majesté Royale  
Du Roy et vous, son espouse loyalle,  
Nous nous tenons trop bien recompensez  
Du long chemin et des travaux passez.

Vingt Chevaliers nous sommes d'une bande  
Qui supplions vostre majesté grande  
De trouver bon, que sous vostre faveur  
Nous efforcions de gagner quelque honneur  
En ce tournoy où la brave jeunesse  
Plus que jamais doit monstrier sa proesse.

Ceste faveur que nous cerchons ici  
Avoir de vous, et de celles aussi,  
Que nous voyons autour de vous assises,  
C'est qu'il vous plaise accepter les devises  
Que nous venons ici vous presenter,  
Et que puissions pour vostre nom vanter.

Nostre devise est assez evidente,  
C'est une lance, et une torche ardente,  
Mars est la lance, Amour est le flambeau,  
Qui enlacez sont d'un double chapeau,  
L'un de laurier que la victoire donne,  
L'autre de myrth' dont Venus se couronne :  
Devise propre à ceux qui sont venus,  
Ainsi que nous de Mars et de Venus :  
Et qui, suivant la loi de nostre terre,  
Veulent l'amour par les armes conquerre,

FLAMMA FERROQUE.

---



## ENTREPRISE DE MONSIEUR DE LORRAINE

### AUX DAMES

Ayant appris que des armes l'honneur  
D'un jeune prince est le plus grand bon-heur,  
Et que celuy qui tel heur veut acquerre  
En guerre, doit le chercher à la guerre  
En paix, aux Cours des Princes et des Rois,  
Là où se font les joustes et tournois :  
Jusques ici suivant le fait des armes  
J'ay fréquenté les assauts et alarmes,  
Et traversé par perils et dangers,  
Fleuves et mers, et peuples estrangers,  
Avecques moy conduisant une troppe  
De chevaliers des plus preux de l'Europe.

Par le moyen hardi j'ay surmonté  
Maint brave Prince et maint peuple indonté,  
Maint monstre horrible, et mainte fiere beste,  
Jusqu'aux Indoïs estendant ma conqueste,  
Dont vous font foy ces Elephans chargez  
De maints harnois en trophée arrangez.

Là par la voix de ceste vagabonde,  
Qui va chantant les nouvelles du monde,  
Ayant ouy que le Tres-chrestien Roy  
N'aguere a fait publier un Tournoy,  
Pour celebrer ceste heureuse alliance  
Qui met en paix et l'Espagne et la France,  
Pour le desir que j'ay de me trouver  
En tous les lieux, où se peut esprouver  
Un chevalier dont l'ardente jeunesse  
Ne hait rien tant que l'oisive paresse,  
J'ay entrepris (et comme moy aussi  
L'ont entrepris ces Chevaliers ici)  
De m'esprouver en ces paisibles armes,  
Comme j'ay fait aux dangereux alarmes :  
Espérant bien dessous vostre faveur  
D'en rapporter quelque prix et honneur  
Et tesmoigner qu'on fait de la victoire  
Rien ne sert tant que l'amour, et la gloire.

## INSCRIPTIONS

## LE ROY TRES CHRESTIEN

## I

C'est maintenant que la gloire immortelle,  
Qui ne luisoit qu'en forme de *croissant*,  
Va sur tout autre au ciel apparissant  
En son plein rond, pour toujours estre telle.

## II

Comme Alexandre obscurcit la memoire  
Du pere sien par les faits glorieux,  
Ce Roy qui est de soy victorieux,  
De tous les siens surpassera la gloire.

## III

Tres-bon, tres-grand Jupiter on appelle,  
Tres bon, tres-grand nostre prince apparist :  
Par ses hauts faits sa grandeur se cognoit,  
Et sa bonté par ceste paix nouvelle.

## LA ROYNE TRES CHRESTIENNE

## I

Elle est en tout une Juno seconde,  
D'honneur, de port, de geste et gravité :  
Sinon qu'elle a moins de severité,  
Et qu'elle est plus heureusement feconde.

## II

De voir florir la race florentine  
Des Medicis, c'est leur commun bon-heur,  
Mais de tenir le premier rang d'honneur,  
Cela sans plus est propre à Catherine.

## III

Le Roy, la France et cest heureux lignage  
Qu'elle a produit de sa felicité,  
De sa vertu, de sa fecondité  
A tout jamais porteront tesmoignage.

## LE ROY CATHOLIQUE

## I

Son heur l'a fait à tel honneur atteindre  
Qu'autre plus grand il ne peut esperer,

Et sa vertu l'a sçeu tant assurer,  
Que la fortune il ne sçavoit plus craindre.

## II

Par sa vertu et fortune prospere  
Il fut Auguste et de fait et de nom :  
Mais ce qui plus augmente son renom,  
C'est d'un tel fils avoir esté le pere.

## III

Il a chez soy le paternel exemple,  
Mais son bon-heur plus qu'*oultre* passera,  
Et sa vertu a ses enfans sera  
De l'imiter un argument plus ample.

## LA ROYNE CATHOLIQUE

## I

Par elle en paix sont la France et l'Espagne,  
Par elle unis sont les deux plus grands Roys  
De sang d'Autriche et du sang de Valoys,  
Fille de l'un et de l'autre compaigne.

## II

D'un plus haut vol, d'aile mieux emplumee,  
Ne la pouvoit ravir ce petit Dieu,  
Et ne pouvoit encor' en plus haut lieu,  
Ni en plus seur sa flamme estre allumée.

## III

Un moindre espoux ne meritoit la mere,  
La fille aussi qui monstre qu'un bon fruit  
Est volontiers d'un bon arbre produit,  
Un moindre Roy ne devoit faire pere.

## LE ROY-DAUPHIN

## I

Une cité arresta la victoire  
Du grand vainqueur des Perses et Gregeois,  
Mais de ce jeune Alexandre François  
Un monde seul ne bornera la gloire.

## II

Comme le nom il a de son grand pere,  
De son esprit heritier il sera,  
Et à son pere en vertu semblera,  
Comme de face il ressemble à sa mere.

## III

Il est en l'âge où la jeunesse guide  
L'homme au chemin de vice ou de vertu :  
Mais delaisant le grand chemin battu,  
Il choisira celuy que prit Alcide.

## LA ROYNE-DAUPHINE

## I

Toy qui as veu l'excellence de celle  
Qui rend le ciel sur l'Escosse envieux  
Dy hardiment, contentez-vous, mes yeux,  
Vous ne verrez jamais chose plus belle.

## II

Celle, qui est de ceste isle Princesse  
Qu'au temps passé l'on nommoit Caledon,  
Si en sa main elle avoit un brandon,  
On la prendroit pour Venus la Deesse.

## III

Par une chaîne à sa langue attachee  
Hercule à soy les peuples attiroit ;  
Mais ceste ci tire ceux qu'elle voit  
Par une chaîne en ses beaux yeux cachee.

## MONSIEUR DE SAVOIE

## I

Pour son renom rendre clair, et insigne,  
Il n'eust sceu mieux sa valeur esprouver,  
Et si n'eust peu, au ciel mesme trouver  
De sa vertu recompense plus digne.

## II

Mars l'a nourri au mileu des alarmes,  
Pallas en elle a monsté son sçavoir :  
Celuy qui veut gloire immortelle avoir,  
Doit assembler les lettres et les armes.

## III

Ainsi apres une cruelle guerre,  
Le sage Grec par les flots estrangers,  
Ayant Pallas pour guide en ces dangers,  
Receuvre enfin sa paternelle terre.

## MADAME DE SAVOIE

## I

L'honneur luy sert de Gorgonne effroyable  
Contre le vice, et la sagesse encor'  
Garde en son cœur un precieux thresor  
D'humilité, et douceur incroyable.

## II

Le Prince n'a, tant soit grand son merite,  
De s'esjouyr peu de cause et raison.  
Qui, retourné, trouve dans sa maison  
Une si rare et belle Marguerite.

## III

Belle de qui ce feu, qui tout enflamme,  
N'avoit oncq sçeu eschauffer la froideur.  
Sent maintenant une nouvelle ardeur  
Et ne desdaigne une si belle flamme.

## MONSIEUR DE LORRAINE

## I

Bien meritoit estre choisi pour gendre  
D'un tres-chrestien, et tres victorieux,  
Celuy de qui les Martiaux ayeux  
Le nom chrestien sçeurent si bien defendre.

## II

On le prendroit, à voir ce beau visage,  
Pour Adonis, ou Narcisse aux beaux yeux,  
Si sous ce front tout humble et gracieux  
D'un preux Achille il n'avoit le courage.

## III

Rien n'est plus beau que l'Aube rougissante,  
Qu'un jour serein, qu'un plaisant renouveau,  
Qu'un arbre en fleur, ni rien encor plus beau  
Qu'en un beau corps une vertu croissante.

## MADAME DE LORRAINE

## I

Dedans ses yeux la douceur paternelle.  
 En son esprit divinement instruit  
 L'esprit divin de sa tante reluit,  
 Et sur son front la grace maternelle.

## II

Celle qui mit entre Europe et Asie  
 Si grand discord, par sa seule beauté,  
 Cede à la chaste et ferme loyauté,  
 Qui joint la France avecques l'Austrasie.

## III

Telle qu'estoit la nouvelle Cyprine  
 Venant à bord dans sa conque de mer,  
 Telle se doit la Lorraine estimer  
 Tant sa jeunesse a la grace divine.

## MADAME DE LORRAINE

*La Douairière*

## I

L'antique honneur des plus braves guerriers  
 Cede au renom de celle qui a fait  
 Jurer ensemble un accord si parfait  
 Les nations du monde les plus fieres.

## II

Pour assembler d'un lien non vulgaire  
 Un tres chrestien, et catholique Roy,  
 Une chrestienne et de nom, et de foy,  
 Seule pouvoit tel ouvrage parfaire.

## III

Pour dechasser la fureur Thracienne,  
 La Paix du ciel en terre descendit :  
 Et à nos yeux visible se rendit  
 En la benigne et sage Austrasienne

MESS. CARD. DE LORRAINE  
*et Duc de Guyse.*

## I

Mercuré à l'un a donné sa faconde,  
En l'autre, Mars me semble que je voy :  
Le Roy qui a deux tels freres pour soy,  
Se peut nommer le plus grand Roy du monde.

## II

Ce qu'en Achille a si bien peint Homere,  
Ce qu'en Ulysse il a si bien portraict,  
Non fabuleux, mais d'esprouve et d'effect,  
Nous le voyons en l'un et l'autre frere.

## III

Le pouvoir qu'ont les deux freres d'Helcine  
Quand pour garder une nef d'abismer,  
Leur feu jumeau apparoit sur la mer,  
Sur terre l'ont les freres de Lorraine.

## SUR LA PAIX, ET SUR LE MARIAGE

## I

Ces deux grands Rois, non moins vaillans que justes  
Qui seuls ont peu la guerre desarmer,  
Et de Janus au temple l'enfermer,  
Meritent bien d'estre nommez Augustes.

## II

De leurs hauts faits la memoire eslevee  
Pour quelque temps en marbre durera,  
Mais leur bonté à tout jamais sera  
Dedans les coeurs des hommes engravee.

## III

Entre les Rois pour grand vertu lon nomme  
L'heur de pouvoir son ennemy donter :  
Mais de pouvoir soy-mesme surmonter,  
Cela trop plus tient de Dieu, que de l'homme.



## IV

Ils partiront un jour, la terre et l'onde,  
 Et sans envie entre eux seront pareils :  
 Le ciel ne peut endurer deux soleils,  
 Mais deux tels Rois peut bien souffrir le monde.

## V

Rien n'est plus fier que l'ordre d'une armée.  
 Qui pour combattre a les armes ès mains :  
 Mais rien plus beau n'est entre les humains.  
 Qu'entre deux Rois une paix confirmée.

## VII

Du verd laurier superbe est la couronne,  
 Moins d'apparence a le pasle olivier :  
 Mais plus amer est le fruit du laurier,  
 Plus doux le fruit que l'olivier nous donne.

## VI

Si la richesse est en paix asseurée,  
 Et si en guerre elle est proye aux soldars,  
 Ceux qui du monde ont chassé le Dieu Mars.  
 Rendent au monde une saison dorée.

## VIII

Soit guerre ou paix au reste de la terre,  
 Puis que lon voit ces deux grands Rois d'accord,  
 Des autres Rois le martial effort  
 Ne se doit point proprement nommer guerre.

## IX

Un plus heureux, et plus digne Hymenee  
 Ne nous pouvoit ces nopces apprester :  
 Et ne pouvoit la paix mieux arrester  
 Du cruel Mars la fureur effrenee.

## X

Par les flambeaux des trois Sœurs infernales  
 Les cœurs estoyent de fureur allumez :  
 Ores les cœurs sont d'amour enflammez  
 Par les flambeaux des trois Graces royales.

## XI

Pareille estoit la feste Olympienne,  
 Quand Peleus à Thetis fut conjoint.  
 Mais la discorde ici ne seme point  
 L'occasion d'une guerre Troyenne.

## AU ROY

Les Dieux voulant vostre France assurer  
 De tous costez (Sire) l'ont entournee  
 De l'Océan, du Rhin, du Pyrenee  
 Et l'ont voulu des Alpes emmurer.  
 Mais la voulant encor' mieux remparer  
 Par le moyen d'un heureux Hymenee,  
 A vostre fils l'Escosse ils ont donnee,  
 Luy commandant d'avantage esperer.  
 Bientost apres, pour plus seure la rendre,  
 Un Duc Lorrain ils vous donnent pour gendre.  
 Nouveau rampart du costé d'Allemaigne.  
 Par tel moyen la France vous semont  
 A la borner du costé du Piemont  
 Et l'assurer du costé de l'Espaigne.

## A LA ROYNE D'ECOSSE

Pour nous monstrier, ainsi qu'en un miroir,  
 Tout ce qui est de grand et d'admirable,  
 De precieux, de beau, de desirable,  
 Le ciel vous fit en ce monde apparoir :  
 Nature aussi nous voulant faire voir  
 Tout ce qui est de plaisant et d'aimable,  
 Sur vostre face, ainsi qu'en une table,  
 Monstra son art, et son plus grand sçavoir.  
 En vostre esprit le ciel s'est surmonté.  
 Nature et l'art ont en vostre beauté  
 Mis tout le beau dont la beauté s'assemble :  
 Et les neuf Sœurs m'ont fait poete aussi,  
 Pour imiter, en vous louant ainsi  
 Le ciel, nature, et l'artifice ensemble.

## AU ROY

De tous mestiers, fors celui de la Muse,  
 On peut tirer bien et commodité.  
 Si on les traite avec dextérité,  
 Et à l'honneur du tout on ne s'amuse,

Cest art sans plus son artisan abuse  
D'un vain espoir, sans autre utilité :  
Qui fait souvent que quelque astre irrité,  
Ou quelque Dieu, et non l'art j'en accuse.  
Mais vous, de qui le souverain pouvoir  
Peut d'un clin d'œil aux poètes pourvoir  
Et destourner leurs malheurs et desastres,  
Puis qu'un grand Roy seul peut suffire à tous  
Sire, chassez la pauvreté de nous,  
Vous ferez plus que les Dieux ni les Astres.



TUMULUS LATINO-GALLICUS  
HENRICI II  
GALLORUM REGIS CHRISTIANISSIMI

---

*IOACH. BELLAIUS*  
*ad Ianum Morellum*  
*Ebredunœum, ex Catullo.*

Quod petis ut Latiis, nostrisve, Morelle, camœnis  
Henricum à mortis limine restituam,  
Id mihi pergratum est, dignum quia ducis amicum,  
Qui tanto hæc Regi numerâ persoluat,  
Sed totum hoc studium tota de mente fugavi,  
Tam dulcis mœsto Principis interitu.  
Tu nostra heu moriens fregisti commoda, Princeps.  
Tecum unâ tota est nostra sepulta cohors.  
Omnia tecum unâ perierunt carmina nostra,  
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

ADR. TURNEBI EPIGR.  
*Ad Ioach. Bellaium*

Immerita Regem sic luges morte pœremptum  
Flebilibusque citas carmina mœsta modis,  
Integrat Actœas ut aëdon orba querelas,  
Et sua vocalis fuñerâ cantat olor.  
Debueras alia, Rex optime, morte pœrire,  
Mors tua non alio debuit ore cani.

---



TUMULUS HENRICI II  
GALLORUM REGIS CHRISTIANISSIMI

HENRICI MANIBUS

*Carminibus sparsi nuper tua facta per orbem,  
Nunc, heu ! sunt fatis carmina danda tuis.*

Viribus Herculeis, proestanti corpore Princeps,  
Insignis meritis, et pietate gravis,  
Virtutis patriæ, regni successor aviri,  
Gallorum Henricus sceptrâ superba tulit.  
Obtigit hæc juveni, nullo consorte, potestas,  
Quod nec magnanimo fata dedere Iovi.  
Quem juvenem et validum Franciscus senserat hostem  
Vergentem hic Princeps reperit in senium  
Factis ille suis omneis longo ordine Reges  
Vicit, et hoc munus vix duo lustra subit.  
Pro tulit Imperii fineis, hostisque superbi  
Fortunam fregit, lusit et ingenium.  
Utque olim invicti cessit victoria Pœni  
Scipiadæ ultori, Martia Roma, tuo :  
Sic fato Henricus verso, divisque secundis,  
Ulterius vetuit Cæsaris ire minas.  
Ac primùm belli auspiciis melioribus usus,  
Consilium solers dum tegit arte suum.  
Bollonam fœde amissam sic cepit, ut illam  
Viderit, et visam ceperit ille simul.  
Publicus assertor, vindex justique, bonique  
Servavit multis mœnia, regna, domos.  
Reginam, et Scotiæ regnum dotale Britannis  
Eripuit, Gallo junxit et imperio.  
Illius ut vireis pugnax Germania sensit,  
Sic eadem supplex sensit et ejus opem.  
Quid memorem Senas, defensaque mœnia Parmæ,  
Quoque tenet miles Corsica saxa Ligur ?  
Quid Latias urbeis, ipsam quid denique Romam  
Quam Regis textit religiosus amor ?



## LE TOMBEAU DU TRÈS-CHRESTIEN ROY HENRI II

---

### *A L'OMBRE DE HENRY*

*Par mes vers j'ay semé tes faits par l'univers  
Or, hélas! à ta mort me faut donner des vers.*

Tel qu'estoit Hercules de force et de courage,  
Des vertus de son pere, et de son heritage,  
Legitime heritier, Roy le meilleur des Rois  
Le Roy Henry porta le sceptre des François.  
Jeune et seul il parvint (ce qu'à Jupiter mesme  
Le destin n'octroya) au Royal diadesme.  
L'ennemi que Francois en sa force esprouva,  
Jà sur l'âge inclinant ce prince le trouva  
En gestes il passa tous les Rois de sa race  
Et fut à peine Roy dix ou douze ans d'espace.  
Il se borna plus loin, il rompit le pouvoir  
De l'heureux adversaire, et trompa son sçavoir  
Et comme d'Annibal l'invincible victoire  
Au vengeur Scipion ceda jadis sa gloire.  
Ainsi l'heur de Henry de Charles renversa  
L'heur, et fit que deslors PLUS OUTRE il ne passa.

Plus heureusement donc la fortune ayant prise,  
Et d'un meilleur conseil cachant son entreprise,  
Sur Bollongue vendue un tel exploit il fit,  
Qu'aussitost qu'il l'eut veué, aussitost il la prit.  
Vengeur, et protecteur il garda maintes villes,  
Maints estats, et maisons, de devenir serviles.  
L'Escosse avec sa Royne aux Anglois il osta  
Et par nœud d'alliance aux François l'adjousta.  
Comme le fier Germain a sa force esprouvee,  
Aussi son aide a-il à son besoin trouvee.  
Que diray-je de Sienne, et de Parme, et des forts  
De Corse Genevoise aux Ligustiques bords?  
Que diray-je de Rome, et du chef de l'Eglise,  
Dont ce Roy tres chrestien la defense avoit prise?

Sic non ipse sibi pacem dum quærit in armis  
 Ast aliis victor, Rex pius arma tulit.  
 Fortunam belli, Martemque expertus utrumque  
 Maxima damnatulit, maxima damna dedit.  
 Ceperatis partim partimque receperat urbeis.  
 In queis Guina fuit, Callisiumque ferox.  
 Multa foris, permulta domi, præclaraque gessit  
 Viribus indomitus, consilioque potens.  
 Formavit mores, leges, edictaque sanxit,  
 Artibus ingenuis favit, et ingeniis.  
 Non armis illi quisquam se contulerit heros,  
 Armata ancipiti seu manus ense foret  
 Seu valida pugna vibraret spicula dextra,  
 Curreret adverso seu cataphractus equo  
 Venatu, aucupio, curso gaudebat equestri,  
 Arte lyrcæ doctus, doctus et arte pilæ  
 Impiger, et patiens, et natus rebus agendis,  
 Parcus erat somni, parcus eratque cibi.  
 Sermo fuit simplex, nimiaque haud arte politus  
 Sed qualem magni Principis esse decet,  
 Accessu facilis, mixta gravitate verendus,  
 Vultu, qui placido fingitur esse Jovi.  
 Ornatu insignis, regali splendidus Aula  
 Magnificus Princeps, munificusque fuit,  
 Sedibus expulsos patriis sic ille fovebat,  
 Gallia communis jam foret ut patria.  
 Italici gnarus, gnarus sermonis Iberi,  
 Antiqui ignarus nec fuit Ausonii.  
 Militia claris summos adjunxit honores,  
 Doctrina insignes auxit honore togæ.  
 Propositi certus, nulla superabilis arte,  
 Ac delatorum tutus ab insidiis,  
 Quos semel in numero cœpisset habere suorum  
 Optimum hic Princeps, semper et hos habuit.  
 Adde quod his famulos memori sic mente tenebat  
 Illorum ut noscet nomine quemque suo.  
 Quod poterat, regnum affictum, populumque levabat  
 Nec, nisi dura forent tempora, durus erat.  
 Miscuit hic justo Princeps æquumque, bonumque,  
 Officio cunctos continuitque suo.  
 Præcipue sacris, divumque addictus honori  
 Antiquæ vindex religionis erat :  
 Ut qui sceptrum Deum solo data munere, sciret  
 Servari solo munere posse Deum.  
 Illi casta fuit conjux numerosaque proles,  
 Externis charus, charus et ipse suis.  
 Quin Iani templum nuper sic clauserat, illum

Ainsi cherchant la paix par armes, ce bon Roy  
 Pour autruy fut vainqueur, et non vainqueur pour soy.  
 En guerre il esprouva l'une et l'autre fortune,  
 Et luy fut la victoire et la perte commune.  
 Il a pris et repris mainte ville et main fort.  
 Mesme Guine, et Calais à l'imprenable port  
 En paix et guerre il fit mainte preuve notable,  
 Pourveu de bon conseil et de force indontable.  
 Il reforma les mœurs, il fit loix, et edicts,  
 Favorisa les arts, et les gentils esprits.  
 Nul Prince l'egala en puissance, et adresse,  
 Soit que l'arme en la main il monstrast sa proësse,  
 Soit qu'il branlast la picque, ou qu'en haut appareil  
 Il courust à la lice, il n'eut point son pareil.  
 De chiens, oyseaux, chevaux, il avait la prattique,  
 Aimoit l'art de la paume, et l'art de la musique.  
 Prompt, endurent, actif, il se monstroït aussi  
 Du dormir, et manger, avoir peu de souci.

Son parler fut naïf, non poli d'artifice,  
 Mais sentant son grand Roy, qui fait autre exercice,  
 Son visage estoit doux, meslé de gravité,  
 Tel qu'on peint Juppiter, quand il n'est irrité.  
 Propre en accoustremens, et tenant cour Royale :  
 D'une magnificence et splendeur liberale  
 Les estrangiers chassez tellement il traittoit,  
 Qu'un refuge commun la France leur estoit.  
 Il sçavoit l'Espagnolle et langue Italienne,  
 Et si n'ignoroit pas l'antique Ausonienne.

Le vaillant capitaine il mettoit en avant,  
 Et aux plus hauts estats pousoit l'homme sçavant.  
 Constant en son propos, et par art invincible,  
 Il fut aux rapporteurs du tout inaccessible  
 Ceux qu'il avoit un coup en sa grace reçeus,  
 Onques de sa faveur ne se virent deçeus.  
 Ajoutez qu'il avoit si heureuse memoire,  
 Que d'un chacun des siens le nom luy fut notoire.

Il soulageoit son peuple, ayant tousjours le soin  
 De ne le fouler point qu'à l'extresme besoin.  
 Il mesloit l'equité avecques la justice,  
 Et sçavoit contenir chacun en son office.  
 Surtout il fut devot, se monstrant en tout lieu  
 Protecteur de l'Eglise et de l'honneur de Dieu :  
 Comme bien cognoissant que les Grands Princes tiennent  
 Leur grandeur de Dieu seul, et par luy la maintiennent.

Une espouse loyale, et mains enfans il eut,  
 Aymé des estrangiers, aymé des siens il fut,  
 Mesme il avoit la guerre emprisonné de sorte,



Augusto ut posses dicere jure parem.  
 Nec satis hoc generum sibi junxerat iste Philippum  
 Quo nullus poterat dignior esse gener.  
 Utque foret regnum magis, ac magis undique tuum  
 Austrasio natam junxerat ante Duci.  
 Quid plura ? Henricus jam totum impleverat orbem.  
 Orbis et Henrici nomine plenus erat.  
 Haud tamen iis magnum se, felicemque putabat,  
 Queis poterat summum vel superare Jovem  
 Ni digno conjuncta viro, dignisque hymenæis  
 Digna Deo conjux Margaritis aucta foret.  
 Ergo, quod toties votis optaverat unum,  
 Germanæ tedas vidit, et interiit.  
 Interiit, viditque simul (pro tristia fata !)  
 Efferrit tedas è tumulto ad thalamum.  
 Sic superis visum, tam lætis tristia rebus  
 Et miscere novis (heu) bona tanta malis.  
 Vicanos ævi bis jam numeraverat annos,  
 Bis senos regni viderat ille sui.  
 Illum flevit Eques, flevit Populusque Senatusque  
 Et flevit Divis qui pia sacra facit.  
 Talis erat Romæ Augustum lugentis imago:  
 Nec minus Augusto charus et iste fuit.  
 Et merito fuit ille quidem : nam mitior alter  
 Non fuit in terris, justior, aut melior.  
 Regali elatus pompa de more vetusto,  
 Maiorum antiquis est situs in tumulis.  
 Hæredem patriæ laudis, regnique reliquit  
 Franciscum, qui nunc Gallica sceptrâ regit :  
 Qui magnum virtute refert, animoque parentem  
 Quique refert magni nomen et omen avi.  
 Talis vita fuit. Fatum si forte requiras,  
 Hoc quoque disce, hospes, cum gemitu et lacrymis.  
 Bella decennali cùm se gessisse duello  
 Cerneret, et priscos æquiparasse Duces,  
 Afflictum bello populum miseratum, ab armis  
 Cessandum ducens nec tamen esse sibi.  
 Dum pudet ignava fortem certare palestra :  
 Nec nisi sanguineo ludere Marte juvat,  
 Heu cadit effracti non digno vulnere conti  
 Indomitus veris hostibus, et jaculis.  
 Compositis tamen ante cadit sic rebus, et armis,  
 Aurea ut hæc demum secula nostra forent.  
 Sic populo gratus, gratus sic omnibus unus,  
 Ut posset summis æmulus esse Deis.  
 Juppiter hoc metuens, ne quid fortuna noceret  
 Scilicet hanc fato sustulit invidiam,

Que l'honneur à bon droit d'Auguste il en rapporte.

Encore n'est-ce tout. Pour gendre il avoit pris  
Philippe, et n'eust trouvé gendre de plus haut prix.  
Ayant auparavant, pour plus grande assurance,  
Lié d'un mesme nœud la Lorraine et la France.  
Quoy plus ? Henry avoit tout son rond accompli,  
Et du nom de Henry le monde estoit remply.  
Non content toutefois de cest heur si extremes,  
Dont il pouvoit passer l'heur de Juppiter mesme,  
Si, d'un digne mari Marguerite n'estoit  
Espouse, qui un Dieu pour espoux meritoit,  
Il vit doncq ce que voir il avoit tant d'envie,  
Les nopces de sa Sœur, et la fin de sa vie :  
Il les vit, et mourut, et d'un mesme flambeau  
Vit l'uire (ô fier destin !) la couche et le tombeau.  
Dieu l'a voulu ainsi, et à telle allegresse  
Luy a pleu de mesler une telle tristesse.

Au quarante et un an de son aage il montoit,  
Et le treizieme alors de son regne il contoit.  
Le Noble l'a pleuré, le peuple et la Justice  
Et celui, qui devot, fait aux Dieux sacrifice.  
Son Auguste jadis Rome ainsi lamentoit,  
Et cestui moins qu'Auguste aimé des siens n'estoit.  
A bon droit il estoit non moins aimé qu'Auguste,  
Car onques Roy ne fut plus humain, ni plus juste.  
Son corps fut enlevé en Royal appareil,  
Et pres de ses ayeux gist dedans le cercueil.

Successeur de sa gloire, et de son sceptre encore  
Il a laissé François, qui Roy de France est ore,  
Ayant du pere sien le vertueux renom,  
Et de son pere grand le presage et le nom.

Telle sa vie fut. Si sçavoir tu desires  
Sa mort, il faut qu'ici (ô passant) tu souspires.  
Se voyant avoir fait guerre dix ans entiers,  
Et avoir esgalé les antiques guerriers,  
De son peuple affligé ayant ouy les larmes,  
Sans toutefois laisser l'exercice des armes,  
Honteux de s'exercer en un jeu, s'il n'estoit  
Digne de sa vertu, et son Mars ne sentoit,  
Helas ! il fut occis de l'esclat d'une lance,  
Luy, qui en guerre estoit l'indontable vaillance.  
Mais devant que mourir, il avoit si bien fait,  
Qu'il avoit de son temps le siecle d'or refait.  
Tant aimé d'un chacun pendant qu'il fut en vie,  
Que les Dieux mesme estoient pour lui porter envie.  
Craignant tel accident, Juppiter par la mort  
Le mit hors du danger de l'envie et du sort.

Hoc tibi, Rex Macedo, Dii concessere benigni  
 Hoc tibi sors, Cæsar, morsque negata fuit.  
 Sic vixit, sic interiit, bona dicite verba,  
 Et lachrymis funus concelebrate piis.  
 Inferias pueri, juvenesque, senesque verendi  
 Henrico inferias, fœmina, virque ferat.  
 Artis Apellœæ, Lysippique œmule laudis,  
 Et tu Phidiacæ quem juvat artis honos,  
 Henrici effigiem pictis animate tabellis,  
 Cereus hic spiret, marmoreusque simul.  
 Aureus is potius priscum qui primus in aurum  
 Gallorum populis secula restituit.  
 Vos docti ante omneis, Phœbi pia cura, Poëtæ  
 Quos aluit blando Gallica terra sinu,  
 Certatim hunc tumulum vestris celebrate camœnis.  
 Omnibus ingeniis una sit ista seges,  
 At vos, ô Proceres regali stirpe creati,  
 Tuque adeo regni spesque, decusque tui  
 Franciscæ, invicti proles invicta parentis,  
 Juncta Caledoniis qui tua scepra tenes,  
 Erigite Henrico pendentia Mausolœa,  
 Henrico Pharias tollite Pyramides.  
 Utque pio pia turba Tito, gratusque Senatus  
 HUMANI posuit DELICIE GENERIS  
 Sic tumulo Henrici (Galli) hoc incidite carmen  
 HIC JACET HENRICUS QUI FUIT ORBIS AMOR.

---

Ceste faveur te fut des bons Dieux octroyee,  
Alexandre, et te fut, ô Cesar, deniee.

Ainsi vesquit Henry, Henry mourut ainsi.  
Priez pour luy, François, et larmoyez aussi.  
Hommes, femmes, enfans, vieux et jeunes encore,  
Chacun de ce bon Roy les obsèques honore,  
Vous qui sur tous avez la gloire du pinceau,  
L'artifice du cuyvre, et l'honneur du cizeau,  
Animez de Henry la vive pourtraicture,  
Et en bronze, et en marbre eslevez sa figure.  
D'or faites la plustost ; puis que le siecle d'or  
En France le premier il a fait naistre encore.  
Vous sur tous de Phœbus la plus soigneuse cure,  
Qui du laict de la France avez pris nourriture,  
Celebrez à l'envy ce royal monument,  
Et vous soit ce sujet un commun argument.  
Mais vous Princes du sang, et toi, qui de ta France  
Es le seul ornement, et la seule esperance,  
Fils d'invincible pere, invincible François,  
Qui as au sceptre tien joint le sceptre Escoçois,  
Bastissez à Henry des Tombes Cariennes,  
Erigez à Henry des Pointes Phariennes :  
Et comme au bon Titus les bons Peres Romains  
Donnerent ce surnom DELICES DES HUMAINS  
Mettez sur son tombeau en graveure profonde :  
CY GIST LE ROY HENRY, QUI FUT L'AMOUR DU MONDE.

*EJUSDEM EPITAPHIUM**per eundem.*

Cùm frustra Henricus pulchram per vulnera mortem  
Quæsisset toties, dum fera bella movet,  
Dum belli effigiem ludit, Martemque lacessit  
Improbus, et lævo fertur in arma Jove,  
Lumina perfossus fusoque per arma cruore  
Ceum voti compos, sic moriturus ait :  
Nunc tandem fictis animam ponamus in armis.  
Quando quidem veris ponere non licuit.  
Optatam Henricus pacem concesserat orbi,  
Cesserat ac toto Martius orbe furor.  
Indoluit Mavors, belli indignatus alumnum  
Ad placidæ mentem vertere pacis opus.  
Ergo illum fictis ludentem prælia bellis,  
Evolat emisso dum violentis equo,  
Perculit imbelli confractæ cuspidis ictu,  
Ludentique ferus seria damna tulit.  
I nunc, et Marti (Princeps) confide cruento  
In media quem sic ludere pace juvat.

*EPITAPHE DU MESME**par ledit du Bellay.*

Ayant cherché en vain tant de fois de mourir,  
Et une belle mort en guerre s'acquérir,  
Cependant qu'il se jouë, et Mars il importune,  
Et qu'il porte en courant sa mauvaise fortune,  
Sanglant, et aveuglé, Henry (comme content)  
Poussant ces mots dehors, ses froids membres estend,  
Rendons l'ame à la fin dessous ces feintes armes,  
Puis que nous n'avons peu la rendre aux vrais alarmes.  
Henry avoit donné la Paix tant desirée,  
Et la Guerre s'estoit du monde retirée:  
Mars en fut courroucé, et trouva fort mauvais  
Qu'un si brave guerrier enclinast à la paix.  
Donques pour s'en vanger, cependant qu'à la lice  
Les armes il traittoit d'un paisible exercice,  
De l'esclat d'une lance il luy perça les yeux,  
Et convertit son jeu en un mal sérieux.  
Rois, fiez-vous en Mars, quand les armes il porte,  
Puisqu'estant désarmé il jouë en ceste sorte.

---

*DU MESME ENCORE*

Le Roy sentant que la Mort  
Desja le tiroit au port  
Dont nul ne retourne arriere,  
Fit à Dieu ceste priere :  
Seigneur (dit-il) moy qui suis  
Malade et chargé d'ennuis,  
Je vay sous la sepulture  
Payer le droit de nature :  
Et mon esprit va au lieu  
Des justes et craignans Dieu.  
Moy (di-je) le Roy de France,  
Qui fais ici demeurance,  
Dormant dedans le cercueil  
D'un doux et plaisant sommeil,  
Mon corps je laisse à la terre,  
Et m'envole au ciel grand'erre.  
Mais je te supply, Seigneur,  
Je te supply pour l'honneur  
De ta faveur eternelle,  
Et ta pitié paternelle,  
Envers tout le genre humain,  
Que ta pitoyable main  
Me tire au ciel, et me donne  
Pour ceste fresle couronne,  
Que je quitte desormais,  
Celle qui dure à jamais.

# AFFIX. VALVIS TEMPLI

D. MARIÆ VIRG. XIA AUG. M. D. LIX

*Qua lugubri pompa eodem funus efferabatur*

HER-  
RICO II  
GALLIARUM

REGI FOELICISS.

PRINCIPI OPTIMO LIBE-

RALISS. LENISS. PIETATIS,

JUSTITIAE, LIBERTATIS - QUE

PUBE ASSERTORI FORTISS. DUM PACE

PER ORBEM CHRISTIANUM PARTA, FILIÆ

CHARISS. SORORIS - QUE SAPIEN-

TISS. NEPTIAS CELEBRAT,

INTER POPULI PLAUSES, IN

LUDICRO CERTAMINE,

VULNERE CÆSO,

SUI FEENTES,

AC MÆSTISS.

POSTERE





## LETTRE DE JOACHIM DU BELLAY

AU SIEUR JEAN DE MOREL AMBRUNOIS  
SON PLUS FIDELE ET CHER AMI, SUR LA MORT DU FEU ROY  
ET LE DEPARTEMENT DE MADAME  
DE SAVOYE

Monsieur et frere, ne m'ayant comme vous sçavez, permis mon indisposition de pouvoir faire la reverence à Madame de Savoye, depuis la mort du feu Roy, que Dieu absolve, j'ay pensé que pour reparer ceste faute, et pour me ramentevoir tousjours en sa bonne souvenance, je ne luy pouvois faire present plus agreable que ce que je vous envoie pour lui presenter, s'il vous plaist de ma part. C'est le Tombeau latin et françois du feu Roy son frere, basti des ferremens de nostre mestier, sinon de telle estoffe et artifice, qu'il eust bien peu estre d'une meilleure main pour le moins de telle reverence, et devotion, que pour ce regard il ne doit ceder ny à l'excellence du Mausolee, ny à l'orgueil des Pyramides Egyptiennes. Je l'eusse bien peu enrichir si j'eusse voulu (et l'œuvre en estoit bien capable, comme vous pouvez penser) de figures et inventions poetiques d'avantage qu'il n'est et qu'il semblera peut estre à quelques admirateurs de l'antique poesie, que je le devois faire; mais il m'a semblé que pour la dignité du sujet, et pour rendre l'œuvre de plus grande majesté, et duree, un ouvrage Dorique, c'est à dire plein et solide, estoit beaucoup plus convenable qu'un Corinthien, ou autre de moindre estoffe, mais plus elaboré d'artifice et invention d'architecture. Or, tel qu'il est, si mad. Dame s'en contente, j'estimeray mon labeur bien employé, ne m'estant, comme vous sçavez mieux qu'homme du monde, jamais proposé autre but ny utilité à mes estudes, que l'heur de pouvoir faire chose qui luy fust agreable.

J'avois (et peut-estre non sans occasion) conçu quelque esperance de recevoir un jour quelque bien et advancement de la liberalité du feu Roy, plus par la faveur de mad. Dame, que pour aucun merite que je sentisse en moy. Or, Dieu a voulu que je portasse ma part de ceste perte commune, m'ayant la fortune par le triste et inopiné accident de cette douloureuse mort retranché tout à un coup, comme à beaucoup d'autres, le fil de toutes mes esperances. Ce desastre avec le partement de mad. Dame, qui, à ce que j'entens, est pour s'en aller bien tost és pays de Monseigneur le Duc son mary, m'a tellement estonné et fait perdre le cœur, que je mis deliberé de jamais plus ne retenter la fortune de la court, m'ayant, *nescio quo fato*, esté jusques icy toujours si marastre et cruelle: mais, *abdere me in secessum aliquem*, avec ceste brave devise pour toute consolation: *Spes et Fortuna valet*. Et qui seroit si fol de se vouloir doresnavant travailler l'esprit, pour faire quel-

que chose de bon, et digne de la posterité ayant perdu la faveur d'un si bon Prince, et la presence d'une telle Princesse, qui depuis la mort de ce grand Roy François, pere et restaurateur des bonnes lettres, estoit demeuree l'unique support et refuge de la vertu, et de ceux qui en font profession ? Je ne puis continuer plus longuement ce propos sans larmes, je dy les plus vrayes larmes que je pleureray jamais, et je vous prie m'excuser, si je me suis laissé transporter si avant à mes passions, qui me sont, comme je m'asseure communes avec vous, et avec tous ceux qui sont comme nous, admirateurs de ceste bonne et vertueuse Princesse, et qui veritablement se ressentent du regret que son absence doit apporter à tous amateurs de la vertu. Quant à moy (*et hoc mihi apud amicum liceat*) encore que jusques icy j'aie enduré des indignitez de la fortune autant que pauvre gentil-homme en pourroit endurer : si est-ce que pour perte de biens, d'amis et de santé, et si quelque autre chose nous est plus chere en ce monde, je n'ay jamais esprouvé si grand ennuy que celuy que j'ai dernièrement receu de la mort du feu Roy, et du prochain departement de mad. Dame, qui estoit le seul appuy et colonne de toute mon esperance. A tout le moins si ceste fascheuse et importune surdité, qui me contraint depuis un mois de demeurer continuellement enfermé en une chambre, eust attendu quelque autre saison et ne m'eust osté si mal à propos le moyen de pouvoir faire la reverence à mad. Dame, et luy baiser les mains devant son departement, j'aurois moins d'occasion de me plaindre de ma fortune : mais vous ferez, s'il vous plaist, ce devoir pour moy : et ce pendant ne m'estant permis d'accompagner ses autres serviteurs en ce voyage, ou partie d'iceluy, je la suyvray avecques prieres et vœus pour sa posterité et santé : et avecques ceste humble affection, reverence et devotion, que je luy doy, accompagnée d'un perpetuel regret de son absence. Ce qui me restera de consolation, sera une conscience de bonne, pure, et sincere volonté envers Dieu, et envers les hommes, avecques contentement, ou s'il faut dire ainsi, ceste gloire, qu'ayant en la profession où j'ay esté poussé plustost par necessité que par election, rencontré tant d'heur, que de plaire à mad. Dame, je me puis vanter d'avoir esté agreable à la plus sage, vertueuse et humaine Princesse, qui ait esté de son temps. Et sur ce, Monsieur et frère, pour ne vous ennuyer de plus longue lettré, encor' que je m'asseure ce propos vous estre aussi peu ennuyeux qu'autre pourroit estre, je feray fin, pour me recommander bien affectueusement à vostre bonne grace, et supplier le Createur vous donner la sienne avec heureuse et longue vie.

*De Paris, ce 5 octobre 1559.*

---



ANTONII MINARII PRAESIDIS

TUMULUS LATINO-GALLICUS

Integer, et nulli veterum pietate secundus,  
Justitia, meritis, religione, fide,  
Dum serus repetit notas *Minarius* aedes,  
Securum et pietas hunc jubet esse sua,  
Seu cadit igniti violento fulmine teli  
Qui placida dignus morte perire fuit  
Dumque obit, et sceleris fuerit quæ causa nefandi,  
Quæritur atque autor, sic moribundus ait:  
Nullum equidem dixit, memini læsisse neque ullum  
Insensum nobis jure fuisse puto.  
O tali vox digna viro! vox dignior illa,  
Quam Titus extremam protulit ore pio.  
Si cui tanta fuit virtus, probitasque fidesque,  
Hoc pretium (ô Superi) pro pietate tulit,  
Quid sperare decet, scelerum queis conscia mens est,  
Quos Furia, et Nemesis, quos premit ira Deum?  
At tu *Minari*, nuper pars magna Senatus  
Nunc desiderium, nunc dolor, et lachrymæ  
Si quis, ut est, animis sensus tellure sub ima est  
Omnia nec secum mors violenta rapit,  
Sis felix, numerumque auge pius ipse piorum,  
Quos fovet Elysio terra beata sinu.  
Non tua Lethæas ibit demersa sub ondas  
Gloria, nec totum te brevis urna teget':  
Sed vives, surgesque tuo de funere major,  
Et tibi perpetua laude superstes eris.



*LE TOMBEAU DE M. ANTHOINE MINARD*

PRESIDENT

Celuy qui ne cedait à nul de nos ayeux  
En justice, en bonté, en cœur devotieux,  
Se retirant au soir ce bon MINARD, qui pense  
Estre assez assuré par sa seule innocence,  
Sentit d'un plomb meurtrier le foudroyant effort,  
Digne hélas! qui mourut d'une plus douce mort.  
Cependant qu'il expire, et que l'on luy demande,  
Qui peut avoir commis mechanceté si grande,  
Certainement (dit-il) je n'ay jamais pensé  
Avoir quelque ennemi, et n'ay nul offensé.  
Voix digne d'un tel homme: et plus digne que celle  
De ce bon Empereur, que Titus on appelle  
O dieux, si cestuy-ci pour son intégrité  
A receu tel loyer, sans l'avoir mérité,  
Que doyvent esperer les meschans qui sans cesse  
Portent dedans le cœur leur coulpe vengeresse ?  
Mais ô toy du Senat n'agueres l'ornement,  
Or, son regret, son pleur et son gémissement,  
Si quelque sentiment aux trespassez demeure,  
Et si croire on ne doit que par la mort tout meure,  
Accrois, heureux MINARD, l'heureux nombre de ceux  
Qui tiennent, des esprits, le séjour plus heureux.  
Tu ne mourras pas tout, et ton nom qui ne tombe  
Dans le fleuve d'oubli, n'ira point sous la tombe,  
Mais croistra par ta mort, et d'un los se suyvant,  
Tu seras à toy-mesme et d'un los survivant.



## DISCOURS AU ROY CONTENANT

UNE BRIEFVE ET SALUTAIRE INSTRUCTION  
POUR BIEN ET HEUREUSEMENT REGNER,  
ACCOMMODEE A CE QUI EST LE PLUS NECESSAIRE AUX MŒURS DE CE TEMPS.

ESCRIT PREMIEREMENT EN VERS LATINS  
ET PRESENTE AU ROY FRANÇOIS II PEU APRES SON SACRE,  
PAR MESSIRE MICHEL DE L'HOSPITAL, LORS PREMIER PRESIDENT DES COMPTES,  
ET CONSEILLER DU ROY EN SON PRIVE CONSEIL, A PRESENT CHANCELIER  
DE FRANCE, ET DEPUIS MIS EN VERS FRANÇOIS PAR I. DU BELLAY.

*A MONSIEUR REVERENDISSIME  
ET ILLUSTRISIME PRINCE CHARLES  
CARDINAL DE LORRAINE*

ÉPIGRAMME DE MESSIRE MICHEL DE L'HOSPITAL

Je t'offre ici, Prelat, un present de mon coffre :  
Reçoy, Prince et prelat, ce present que je t'offre.  
Le present est petit, mais tel que le devoir  
D'un Prince, tant soit grand, exprimé s'y peut voir.  
J'ay recueilli en bref de maint et maint passage,  
Ce qui mieux à propos m'a semblé pour vostre âge,  
Que de toy beaucoup mieux nostre Prince apprendra  
Et du nom paternel digne fils se rendra.

---



## DISCOURS AU ROY

Devant le saint autel de la Mere pucelle,  
Le jeune Roy François est oingt d'huile immortelle :  
Heureux en soit le Sacre, et plus vieil que Nestor  
Vive le nouveau Roy et que Titon encor',

Cependant qu'il apprenne à regir sa province,  
Ayant tels gouverneurs que jamais Roy ny Prince  
Les semblables n'ont eu : non pas mesme Thetis  
En choisit un pareil pour gouverner son fils.  
Apprenne l'art sur tous difficile à comprendre,  
Pour sçavoir ses sujets gouverner et defendre :  
Laisse aux autres Seigneurs leurs terres et leurs droits,  
Et soit ainsi qu'un Dieu entre les autres Roys.  
Les peuples estrangers arbitre le choisissent,  
Et par luy leurs debats, et leurs guerres finissent.  
De vaillant n'aime tant que de juste le nom,  
Ne vueille par le sang accroistre son renom.  
Soit loyal, soit constant, ne soit contraint de guerre,  
Ny la guerre en la paix, ny la paix en la guerre.  
Et pourquoy voulons-nous Chrestiens nous estimer,  
Si ne voulons de Christ quelque marque exprimer ?

Ne soit entre les siens sa pieté moins grande  
Et d'amour paternel les gouverne et defende :  
Soit tardif à punir les forfaits mal prouvez,  
Et severe envers ceux qui vrays seront trouvez.  
Observe estroitement les lois et ordonnances,  
Et ne rescinde point les arrests et sentences ;  
Ne donne aux forfaitteurs grace et impunité,  
Et ne rompe des lois la sainte autorité.

Soit qu'il faille pourvoir aux estats et offices,  
Ou soit aux Eveschez et autres benefices  
Eliſent ceux qui mieux meritent tels honneurs,  
Non les plus favoris ni les meilleurs coureurs :  
Mais comme au temps passé fasse le nom escrire  
Du juge ou du prelat, qu'il luy a plu d'eslire.  
Qu'il escoute un chacun, de quelque estat qu'il soit.  
Se conseille à loisir de ce que faire il doit :  
Ainsi n'accusera sa prudence peu caute

Se repentant trop tard d'avoir fait quelque faute.  
 Car quel Roy n'est trompé, ou soit pour n'aveoir sceu  
 Comme les choses vont, soit pour estre deceu  
 De tant de saints amis qui tous à ce but tendent,  
 Et pour en tromper un tous ensemble se bandent ?

Mais quelque jour viendra ce dernier jugement  
 Que Roy, ni magistrat, ni juge aucunement  
 Ne pourront decliner, où faudra que le Prince  
 Rende par le menu compte de sa province :  
 Car de soy seulement comptable il ne sera,  
 Ains la raison encor' on luy demandera  
 Du prelat vicieux, du juge corrompable :  
 Et sera le chetif du fait d'autruy coupable,  
 Mais plustôt de son fait, pour n'avoir bien pensé  
 Quel homme à quel honneur il avoit avancé,  
 Si l'officier estoit digne de son office,  
 Et le beneficier digne du benefice.  
 Car bien que cestuy-là ait appris tous les droits  
 Dont usent aujourd'hui les Papes et les Rois,  
 De son estat pourtant digne je ne l'estime,  
 S'il n'est homme de bien, sans cautele et sans crime,  
 Et s'il ne favorise aux pauvres aussi bien  
 Qu'à ceux qui ont le bruit d'avoir beaucoup de bien.  
 Non plus que cestuy-là cestuy-ci je ne prise,  
 Si aumosnier il n'est des thresors de l'Eglise.  
 De quoy sert la grandeur, de quoy le vain sçavoir,  
 Si l'un fait aussi peu que l'autre son devoir ?  
 Si le juge est venal, et venal le baptesme,  
 Venale l'action et le sepulchre mesme ?  
 De tei ministre donc le Prince ne prendra  
 Argent, et le ministre aussi ne se vendra.  
 Il ne convertira en chose folle et vaine  
 Ni le tresor public, ni son propre domaine.  
 Il ne le donnera à l'impudent flateur,  
 Ni au plaisant bouffon, mais comme un bon tuteur  
 Qui sçait que quelque jour il lui faut compte rendre,  
 Despendra son avoir, comme il faut le despendre :  
 Retranchans tous moyens de superfluité  
 Et reduisant les mœurs à la simplicité,  
 Dont l'un souloit user aux habits, et viandes,  
 Du temps qu'on ne faisait les tables si friandes  
 Ce faisant, il pourra son peuple soulager,  
 Qu'il a esté contraint de fouler et charger,  
 Pour aux guerres frayer, car de peu suffisance  
 A volontiers celuy qui fait peu de despense.  
 Cependant toutefois soigneux il prendra garde,

Que le rat palatin et la tigne rougearde  
 Ne mine son tresor, peste et contagion,  
 Qui regne de tout temps en ceste region,  
 Et du denier public se paist en telle sorte,  
 Que le tiers, ou le quart, à peine s'en rapporte.  
 Trop d'une croche main touchent l'argent du Roy :  
 Le nombre est effrené : d'une severe loy  
 Il contient le restreindre, et brider la licence  
 Qu'ont prise les larrons sur les deniers de France.

Pour y donner bon ordre, et que tels forfaitteurs  
 Ne puissent desormais trouver des protecteurs  
 En leur meschanceté, ce que j'admoneste ores,  
 Il faut que je le die, et le redie encores :  
 Se gardent de donner aux donneurs quelque accez  
 Ceux qui seront commis à faire tels procez.

« Rien n'est si bien fermé, rien si saint, rien si ferme,  
 « Que la force de l'or ne le force et defferme :  
 « Et n'est moindre larron, que le larron, celuy  
 « Qui retient quelque part du larrecin pour luy.  
 Tu prens envers le Roy du larron la deffence,  
 Lequel t'a corrompu : et après la sentence  
 Le remets en son lieu, ainsi qu'auparavant :  
 Que fais-tu ? tu le fais larron, comme devant.  
 Encor' fais-tu bien pis, d'autant qu'outre la grace,  
 Recompense au larron tu es d'advis qu'on face.  
 J'ay honte d'en plus dire. Il faut donc regarder,  
 Qu'à la foy de plusieurs on ne baille à garder  
 La finance du Roy : car elle est fort glueuse,  
 Et la garde surtout en est fort dangereuse.  
 Ceux qui de telle garde ont la charge et le soin,  
 D'estre eux-mesmes gardez ont le plus de besoin.

Le Prince toutefois pour croître sa finance,  
 Ne confisquera point le bien de l'innocence,  
 Et à son favorit ne le donnera point,\*  
 Devant que le procez soit parfait de tout poinct.  
 La faveur bien souvent et l'avarice opprime  
 Aussi bien l'innocent que le chargé de crime,  
 Et le fait condamner, non pour autre raison,  
 Que pour avoir basti quelque belle maison.  
 Le Roy donc qui sera de bonne conscience,  
 Ne donne aux rapporteurs et bouffons audience,  
 Ne laisse condamner le juste, et pour prouvé  
 Ne tienne ce qui est fausement controuvé.  
 C'est une chose indigne oster au miserable  
 Et sa vie et ses biens, mais plus vitupérable  
 Est de le ruiner sans ombre d'equité,



Par temoins supposez contre la verité,  
 Et juges apostez ; l'inique et mauvais juge  
 Trop volontiers condamne, et pour coupable juge  
 Cestuy-là qu'il pense estre en la haine du Roy,  
 Ou de ceux que le Roy tient le plus pres de soy.

Qui fait que d'autant plus peche le Roy qui donne  
 L'oreille au rapporteur, de quelconque personne  
 Que ce soit, et sur tout quand entendre on luy fait  
 Que c'est quelque execrable et horrible forfait,  
 Comme de majesté ou divine ou humaine,  
 Car le juge tend là son esprit et sa peine.  
 La calomnie sert de preuve, et l'innocent  
 Devant que d'estre ouy, jà condamné se sent,  
 Par l'envie du temps, ou par l'horreur du crime,  
 Qui la fureur du Prince injustement anime.  
 Et ne luy servira pour se justifier,  
 Monstrer la calomnie, et de verifier  
 Que l'on accuse à tort l'opinion conceüe  
 Demeure pour jamais, depuis qu'elle est receüe.  
 Et ne voudra le Roy son jugement changer,  
 De peur d'estre estimé trop credule et leger,  
 Mais defendra sa faute et pour toute defense  
 Constant s'arrestera en sa premiere offense.  
 Il falloit s'enquerir de la condition  
 De celuy qui a fait telle accusation,  
 S'il y a interest, s'il est poussé d'envie,  
 Quel homme est l'accusé, quelle a esté sa vie :  
 Car qui homme de bien avoit toujours esté  
 N'aura volontiers fait telle meschanceté.

Si la suspicion toutefois estoit grande,  
 Luy-mesme par sa bouche il faut qu'il se defende,  
 Present son delateur, lequel s'estonnera,  
 S'il est faux, et confus alors se trouvera,  
 Et meschant recevra par la juste sentence  
 D'un Roy si droiturier, sa digne recompense.  
 Les delateurs pourtant (me respondra quelqu'un)  
 Sont utiles aux Rois, de peur que mal aucun  
 Ne demeure impuni, par faute de l'entendre,  
 Et à fin que le Roy puisse par eux apprendre  
 Qu'il est bon ou mauvais, tant loin soit-il absent.  
 Je l'advoué, pourveu que par là l'innocent  
 Ne soit calomnié, et que la calomnie  
 N'espere point aussi demeurer impunie.  
 Ta main (Charles) ta main deux fois m'a garanti  
 Du lyon affamé qui m'avoit englouti,  
 Si tu n'eusses esté, je n'auroy plus de crainte,

Ayant tel protecteur, de sentir telle atteinte.

Que puisse-je exprimer, comme par un tableau  
 Appelle se vangea par un vers aussi beau,  
 Combien ce monstre énorme est dommageable aux Princes,  
 Et quelle peste c'est pour eux, et leurs provinces :  
 Je ferois voir à l'œil de quel commencement  
 La Calomnie vient, et son accroissement,  
 Quelle suite elle traîne, et peindrois par mes vers  
 L'Avarice et l'Envie au regard de travers,  
 Je peindrois sa malice et comment la meschante,  
 D'un langage pipeur les oreilles enchante.  
 Puis je peindrois un Roy tout stupide et songeard,  
 Avec oreilles d'asne et mal plaisant regard,  
 Qui la suvroit partout. Au devant de sa porte  
 Et tout autour seroit cestuy-là qui rapporte,  
 Espiant, et gardant que quelque vray ami  
 N'esveille ce ronfleur si long temps endormi,  
 Et ne luy face voir la verité des choses,  
 Ostant le voile obscur qui les tenoit encloses.  
 L'innocent miserable ignore tout ceci,  
 Et perit cependant par ces fraudes ici,  
 Pource qu'il n'a moyen de se purger, et faire  
 De ce qu'on l'accusoit cognoistre le contraire,  
 Ou pource que le Roy est ailleurs empesché,  
 Ou pource qu'il seroit de ce labeur fasché.  
 Je veux que ce ne soit de son vouloir si est-ce  
 Qu'à son intention la tourbe flateresse  
 S'opposera toujours et l'en destournera,  
 Et ceste occasion plus ne descouvrira.  
 Mais le nostre qui est plus benin et traictable,  
 A son peuple sera gracieux et affable,  
 Les plaintes entendra, et d'un visage humain  
 Les placets d'un chacun recevra de sa main.

Et combien pensez vous qu'à son sujet aggree  
 Du visage Royal la majesté sacree ?  
 Il n'estime rien tant, et pour quelque refus  
 Que le Roy lui ait fait ne se trouve confus.  
 Luy aura fait le Roy quelque signe de teste ?  
 Il pense avoir par là obtenu sa requeste.  
 L'aura-t-il refusé ? Il l'a ouy pourtant.  
 Ainsi presque chacun s'en retourne contant.

Quelques-uns ont esté (ainsi que l'on raconte)  
 Du temps de nos ayeux, qui n'avoient point de honte  
 De conseiller aux Rois de vivre à leur plaisir,  
 De n'avoir soin de rien, de suivre leur desir,  
 De ne se laisser voir, rejeter tout langage,

Desdaigner un chacun d'un superbe visage :  
 Bref ne laisser couler, soit de jour, soit de nuict,  
 Une heure sans plaisir : comme si tout le fruit  
 De regner gisoit là : tels les rois d'Assyrie,  
 Et de France ont esté, tenans leurs seigneurie  
 Les Maires du Palais cela les ruina,  
 Et leur sceptre et couronne aux rebelles donna.  
 Pource tel gouverneur loyal je ne puis dire  
 Qui fait ainsi le Roy, usurpe son Empire.

Les Perses estimoyent un crime capital  
 De s'asseoir seulement sur le throsne royal :  
 Et seul tû regneras en la court du Roy mesme,  
 Et ne luy laisseras sinon le diadesme,  
 Et le vain nom de Roy ! ô quelle peste au cœur  
 C'est que la faim de l'or et la soif de l'honneur !  
 Combien est la faveur plus juste et asseurée  
 Qui du frein de raison sage s'est moderee !

Ne soit doncques le Roy inutile et oysif,  
 Paresseux, fait-neant, mol, lubrique, et lascif.  
 Car je demande un Roy tel que l'ont les abeilles,  
 Et non point un bourdon qui bruit à nos oreilles.  
 Ses favoris aussi n'usurpent rien à soy  
 Plus que droit et raison et le vouloir du Roy.

Nous ne defendons pas au prince de s'esbattre  
 A la chasse, à la paume, et aux armes combattre,  
 Alors, cela s'entend, qu'il sera de loisir  
 Et qu'il aura moyen de prendre son plaisir,  
 Ayant pourveu à tout, comme il est necessaire.  
 Mais s'il en fait coustume, il aura bien à faire  
 A se tirer de là : et pource est-il besoin  
 L'accoustumer au joug, et à prendre le soin  
 Des affaires, et faut-il l'y dresser de bonne heure,  
 A fin que la façon toujours luy en demeure,  
 Et qu'estant parvenu à son âge plus meur,  
 Il ne se fasche point de porter ce labour.

L'Anglois avoit chassé le François d'Aquitaine,  
 Et jà de desespoir toute France estoit pleine,  
 Quand La Hire et Poton, tous deux chevaleureux,  
 Retournerent de là tristes et douloureux,  
 Comme portoit le temps, et le malheur de France.  
 Ils entrent chez le Roy, lui font la reverence,  
 Le Roy dansoit alors, et avec luy dansoyent  
 Les Dames de la Cour qui plus belles estoyent.  
 Aussi tost qu'il les voit, aussi tost leur va dire,  
 Ne danse-je pas bien ? Lors Poton ou La Hire,  
 Ne sçay lequel des deux, plain de triste souci,

Tirant un long soupir, luy va respondre ainsi :  
 Hé que vous perdrez bien en ces voluptez, Sire,  
 Où vous estes plongé, ce florissant Empire !  
 Ce mot ne cheut en vain, car on dit que le Roy  
 Des l'heure se changea, et qu'il revint à soy.

Le fidele pasteur à son troupeau regarde,  
 Chacun à ce qu'il a soigneusement prend garde.  
 Mesme les bestres ont quelque art, comme l'on voit,  
 Si donques n'avoir soin de son art, quel qu'il soit,  
 Jusques aux laboureurs est une chose infame :  
 Combien plus est-ce aux Rois de vergogne et de blasme,  
 Auxquels Dieu a donné le soin du genre humain,  
 Ne sçavoir gouverner ceux qui sont sous leur main.

Apprenne donc le Roy de sa jeunesse tendre,  
 Ce qui d'un tel estat capable le peut rendre,  
 Et combien que toujours il doyve estre suivi  
 De ceux desquels il est fidelement servi,  
 Et qu'il ne doyve rien entreprendre ni faire  
 Qui soit de consequence et d'important affaire,  
 Sans prendre leur conseil il ne doit toutesfois  
 Se deffier de soy, mais de soy quelquefois  
 Quelque chose entreprendre, et prendre de sa teste  
 Conseil, si l'entreprise est utile et honneste.  
 Que c'est qu'il entreprend, auxquels il le dira,  
 Et ne le dire à ceux dont il se deffiera.  
 Souventes fois encore une faute commise  
 Fait le prince plus sage, alors qu'il se ravise :  
 Car il en a toujours un triste souvenir,  
 Et sa faute luy sert de guide à l'advenir :  
 J'ai lourdement failli (ce dira-il adonques)  
 Cestuy-là m'a trompé, je m'en garderai doncques :  
 J'ai choisi cestuy-ci qui est homme de bien,  
 Je me feray en luy de cest affaire mien.

Il tiendra ce moyen, comme prudent et sage,  
 Et ne se plaira trop pour l'affaité langage,  
 Des flatteurs de la Cour. Il ne se desplaira  
 A soymesmes aussi, mais grave poiera  
 Le parler de chacun, et sçaura sa prudence  
 Faire du vray ami au flatteur difference.

Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans  
 A ta mère, à ta femme, et donne un pareil temps  
 A ta Tante, et autant vivre encore te face  
 Ces deux frères Lorrains de Lotaire la race,  
 Et ce sage vieillard que sans cause et raison  
 L'envie avoit chassé jadis en sa maison.  
 Tu n'auras, ô grand Roy, si Dieu les laisse vivre,

Faute de bon conseil, si le leur tu veux suivre.  
 Regarde, s'il te plaist, quel est le fondement  
 Qu'ils ont desjà donné à ton gouvernement.  
 De tes predecesseurs nul, quiconque il puisse estre,  
 Plus beau commencement de son regne a fait naistre,  
 Ne te flatte pourtant, ni eux avecques toy :  
 Car que peut des humains la prudence de soy ?  
 La crainte du Seigneur dedans ton cœur escrite  
 Soit ta règle, et ta loy, ta torche, et ta conduite :  
 Car plusieurs gens de bien font souvent mainte erreur,  
 Bien qu'ils soyent excellens et d'esprit et de cœur :  
 Plusieurs faillent encor' en mainte et mainte guise,  
 Lesquels ne sont poussez de fraude ou convoitise :  
 Et toutesfois les Rois, par leur conseil trompez  
 Sont en pareille erreur, qu'eux-même enveloppez.

Mais Dieu qui cognoit tout, quelque chose qu'on face,  
 Ne trompe et n'est trompé par humaine fallace.  
 Cestuy te conduira par l'obscur de la nuict,  
 Cestuy te conduira quand plus le soleil luit.  
 Nul n'erre ayant tel guide. Or, puisque sa puissance  
 Tu represente ici, et que le Roy de France  
 Ne cede à nul des Rois qui regnent aujourd'huy,  
 Tu dois tout faire et dire à l'exemple de luy,  
 De tout luy rendre grace, et de son seul bienfait  
 Reconnoistre l'honneur que ton peuple te fait.  
 Et pource que tres bon et tres grand on t'appelle,  
 Faire que ta bonté et ta grandeur soit telle.

Nous, qui si loin du ciel vivons en ce bas lieu,  
 Ne pouvons nous vanter de sçavoir quel est Dieu ;  
 Toutefois nous jugeons combien la paternele  
 Majesté sur tout autre est grande et eternelle  
 Par la vertu du fils qui entre nous nasquit,  
 Mourut et par sa mort la mort mesme vainquit.

Ceux qui ont veu du fils le celeste visage,  
 Le pere ont pensé voir, dont le fils est l'image.  
 Ce moyen doit tenir qui Dieu cognoistre veut,  
 Car par autre moyen cognoistre ne se peut.  
 Vray est que, long temps a, d'une plante legere,  
 Il est monté au ciel, à la dextre du pere :  
 Mais il nous a laissé plusieurs marques de soy,  
 De sa bonté divine et de sa sainte loy,  
 Afin de l'imiter. Il a monstré encore  
 Comment son père veut qu'on le prie et l'adore,  
 Quelle offrande il demande, et combien il luy plait  
 Quand d'un cœur net et pur sacrifice on luy fait.  
 Il veut que nous l'aymions par dessus toute chose,

Et que dans nostre cœur son amour soit enclose :  
 Luy qui a fait le ciel et tout ce que l'on voit,  
 Qui de vie, et de vivre, et de tout nous pourvoit  
 Par sa grande bonté, qui à l'homme pardonne  
 Sa faute et son péché, car où est la personne  
 Qui ne peche à toute heure et qui n'a mérité  
 Que Dieu soit contre luy grièvement irrité ?

Dieu l'attend toutefois, et devant qu'il destache  
 La foudre contre luy, par tous moyens il tasche  
 De l'attirer à soy, alors qu'il se repent.  
 Et laissant son erreur, le droit chemin reprent.

Quel est l'amour de Dieu vers la race des hommes,  
 De l'avoir entre nous tel obligez nous sommes :  
 Nous sommes obligez l'un l'autre secourir,  
 D'oublier toute haine, et l'ire ne nourrir  
 Jusqu'au soleil couchant, mais sans qu'on nous en prie  
 Pardonner à chacun. Nous autres, dont la vie  
 Est obscure et privée, et qui comme les Rois,  
 N'attouchons point aux Dieux, nous usons de ces loix.  
 Que doit donc faire un Roy, qui se doit monstrier digne  
 De la race des Dieux d'où vient son origine ?  
 Or toy qui tiens de Dieu ton souverain pouvoir,  
 Et sur les autres Rois excellent te fais voir  
 Autant que sont les rois sur le bas populaire,  
 Soyez doux et clement, la douceur doit te plaire,  
 Si tu veux plaire à Dieu, la clemence qui vient  
 Du ciel, sur toute chose aux grands princes convient.  
 Vueilles plus tost les tiens conserver que deffaïre,  
 Et leur fais le pardon, comme Roy debonnaire.  
 Que tu attens de Dieu, use modestement,  
 Ou plustost n'use point du dernier chastiment  
 Si tu n'y es contraint, mais te monstre severe  
 Comme le medecin, où il faut le cautere.

Ici se doit garder la mediocrité,  
 Ici ne faut chercher los de severité,  
 Pour les hommes punir, ni le nom de clemence,  
 Pour pardonner toujours contre son ordonnance,  
 Or quant à la douceur, tu as pour t'exciter  
 Les exemples chez toy, que tu dois imiter :  
 Regarde ton Ayeul, ou regarde ton Pere,  
 Rien plus doux ne verras que leur regne prospere.  
 Benin fut l'un et l'autre, et tardif à courroux.  
 Mais regarde ta Mere ; est-il rien ni plus doux,  
 Ni plus humain qu'elle est ? Elle pouvoit n'aguere  
 Animer sa faveur d'une juste colere,  
 Voyant son mari mort ; mais ell' non seulement

Ne s'est voulu venger, ainsi volontairement,  
A pardonné à ceux, dont la mortelle offence  
Eust provoqué tout autre à cruelle vengeance.  
Comme elle encor' ont fait ces deux frères Lorrains,  
De France, tout l'appuy, se montrant si humains  
Envers leurs ennemis. Les fuites et rapines,  
Les prisons et les morts, les pertes et ruines,  
Qu'apporte un nouveau regne à son commencement.  
Nous n'avons rien senti de pareil changement  
Et du regne changé qui n'est peu de merveille,  
A grand'peine le bruit nous a touché l'oreille.

Sois donc, ô Roy François, benin au peuple tien,  
Apprens à servir Dieu comme Roy très-chrestien,  
Et de jeunesse apprens avoir des tiens la cure,  
Car ces vertus prendront avec toy nourriture,  
Et viendront peu à peu à tel accroissement,  
Que leur chef s'estendra jusques au firmament :  
Lors ne nous faschera vivre sous la couronne,  
Qui ton chef jeune d'ans maintenant environne :  
Et ne te faschera d'avoir tels gouverneurs,  
Par qui ton los s'esgale aux antiques honneurs.

FIN DU PREMIER DISCOURS

---



AMPLE DISCOURS AU ROY

SUR LE FAIT DES QUATRE ESTATS

DU ROYAUME DE FRANCE, COMPOSÉ PAR J. DU BELLAY,  
GENTILHOMME ANGEVIN, PEU DE JOURS AVANT SON TRESPAS,  
A L'IMITATION D'UN AUTRE PLUS SUCCINCT, AUPARAVANT  
FAIT EN VERS LATINS PAR MESSIRE MICHEL DE L'HOSPITAL  
A PRESENT CHANCELIER DE FRANCE ;  
ET APRES MIS EN FRANÇOIS PAR LEDICT DU BELLAY.

*A TRES ILLUSTRÉ PRINCE  
MONSEIGNEUR LE REVERENDISS.  
CARDINAL DE LORRAINE*

Pour tesmoigner de quelle volonté  
Je servirois ce grand Prince, mon maistre,  
Si le destin, qui si bas m'a fait naistre,  
Par sa faveur pouvoit estre donté,  
Après avoir humblement protesté  
De ce vouloir, j'offre de la main dextre  
Mon cœur, mes vers j'appends de la senestre  
Aux pieds sacrés de sa grand' Majesté.  
C'est Monseigneur, une humble remonstrance  
Que fait au Roy sa tres loyale France,  
Qui louë Dieu d'un Prince tant humain,  
Et qui se plaint comme fille à son pere  
De tant de maux dont la pauvrete espere  
Le seul secours de votre heureuse main.

---





DISCOURS AU ROY  
SUR LE FAIT DES QUATRE ESTATS

Sire, les Anciens, entre tant d'autres choses,  
Qui sont en leurs escrits divinement encloses  
Trois genres nous ont fait de tout gouvernement  
Lesquels ils ont nommé de ce qui proprement  
Convenoit à chacun ; le premier, populaire,  
Pource que tout passoit par les voix du vulgaire :  
Le second, Seigneurie, où plus estoyent prisez  
Ceux que le peuple avoit le plus autorisez,  
Le tiers ils ont nommé ceste unique puissance,  
Par laquelle à un seul tous font obeissance.

Ils nous ont de chacun l'exemple proposé  
Et si ont à chacun son contraire opposé,  
Comme sa maladie et sa peste fatale.  
Mais, Sire, de ces trois la puissance Royale  
Est la plus accomplie, et plus durable aussi,  
Comme venant de Dieu, qu'elle figure ici  
Par sa triple unité, car la premiere sorte,  
La seconde et la tierce, en un corps se rapporte :  
Dont le Prince est le chef. Or si de l'unité  
Descrire je voulois la grand' divinité  
Et la grandeur des Rois, dessus telle matiere,  
Je ferois, comme on dit, une Iliade entiere.

Je diray seulement, que comme on voit un corps  
Sain et bien tempéré des nombres, et accords,  
Que tout corps doit avoir, obéir à la bride  
Du chef, qui çà et là à son plaisir le guide,  
Comme un cheval donté, ou comme en pleine mer  
On voit par un beau temps le navire ramer  
Au gré de son pilote : ainsi la France encore,  
Comme guide vous suit, comme chef vous honore,  
Comme pere vous aime, adore comme Dieu,  
Le grand Dieu tout puissant dont vous tenez le lieu.

Vos antiques ayeux, qui ont composé, Sire,  
Tel que vous le voyez, ce florissant Empire,  
Comme de quatre humeurs le corps est composé,  
Et comme en quatre parts le monde est divisé,  
En quatre l'ont parti : en populaire tourbe,

Qui le dos au travail éternellement courbe  
 En la Noblesse nee aux guerres et combats,  
 Justice qui esteint les procez et debats,  
 Et le plus digne estat, qui ensemble les lie  
 D'une sainte musique, et parfaite harmonie.

Cestuy-là, qui voudroit, pour monstrier cest accord,  
 Dire qu'il est semblable à l'accordant discord  
 D'un luth bien accordé, auroit par adventure,  
 Desseigné d'un tel corps la vive pourtraicture :  
 Mais qui diroit qu'il est semblable au corps humain,  
 Auroit à ce pourtraict mis la dernière main  
 Car comme au corps humain la benigne nature  
 Par les membres depart sa propre nourriture,  
 Autant qu'il luy en faut, et ne permet que l'un,  
 Sur l'autre usurpe rien de l'aliment commun :  
 Ainsi le Prince doit, d'une mesme prudence,  
 Maintenir ses estats, gardant que la substance  
 De l'un ne passe en l'autre, à fin qu'egalement  
 Le corps universel ait son nourrissement :  
 Et que pour estre trop l'un des membres enorme,  
 L'autre ne perde aussi sa naturelle forme.

Sire, vous aurez donq' du pauvre peuple soin,  
 Qui d'estre soulagé a le plus de besoin :  
 Du peuple nourricier, qui fait le mesme office.  
 Que les pieds et les mains le penible exercice  
 Desquelles entretient tout le reste en repos,  
 Et fait qu'il est plus sain, plus gaillard, plus dispos.

Sans luy rien ne seroit de plaisant et d'aimable,  
 Sans luy, des Roys seroit la vie miserable,  
 Sans luy la terre mere infertile seroit,  
 Et marastre à ses fils, rien ne leur produiroit  
 Que ronces et chardons, avec le gland sauvage,  
 Et l'eau pure seroit nostre plus doux bruvage.

Par luy nous trafiquons avecques l'estranger  
 Duquel nous recevons, pour le boire et manger,  
 Les richesses et l'or dont votre France abonde,  
 Comme estant de tous biens une corne feconde.

De luy vous recevez le tribut annuel,  
 Comme d'un vifurgeon qui court perpetuel,  
 Et jamais ne tarit, pource que de sa course  
 La terre toute mere est l'éternelle source,  
 Dont il reçoit l'usure, et fidele vous rend,  
 Sire, la plus grand' part du profit qu'il en prend.

Le noble vous fera à la guerre service,  
 Le juge exercera l'estat de la Justice,  
 Et le Prelat sera, comme soigneux pasteur,

Du saint troupeau de Christ fidele protecteur.

Si la charrue cesse, et si la main rustique  
Oisive par les champs au labeur ne s'applique,  
Tout le corps perira comme un grand bastiment,  
Dont l'assiette n'a point de ferme fondement,  
Lequel au premier heurt que l'Aquilon desserre,  
Avec horrible bruit est renversé par terre.

Tous les autres labeurs, tant utiles soyent-ils,  
Tous les arts, et mestiers, avec tous leurs outils,  
Ne sont à comparer à ceste agriculture,  
Qui seule par son art commande à la nature :  
Qui d'infertile rend un terroy plantureux,  
Qui change la lambrusque en un sep plus heureux,  
Qui l'arbre transformé ente en nouvelle sorte,  
Et fait qu'un autre fruit que le sien il rapporte.

Qui tire du bestail mille commoditez  
Pour nourrir les grands Roys et les grandes Citez,  
Qui nous donne le miel, qui fait voir la merveille  
Dont nature a formé l'industrielle abeille,  
Bref qui nous monstre à l'œil les miracles des Cieux  
Et par là nous apprend à cognoistre les Dieux.

Ceste noble science au vieux siecle honoree  
Des Princes et des Rois, n'estoit pas ignoree  
Des bons peres Romains qui leurs champs cultivoyent  
Avec les mesmes mains dont n'aguere ils avoyent  
Donté leurs ennemis : tant ils estimoyent estre  
Digne de leur vertu ceste vie champestre,

Là, comme ailleurs partout, l'aveugle ambition,  
L'envie miserable, et la sedition,  
Sire, ne regne point, ni ses pestes encore,  
Que versa dessus nous la meschante Pandore.  
Mais l'antique vertu seulement y a lieu,  
La justice, la foy et la crainte de Dieu,  
L'industriel labeur, le soin, et la prudence,  
Et du temps à venir la caute providence.

Ce mesme esprit encore nous voyons au fourmi,  
Ce prudent animal de paresse ennemi,  
Qui amasse en Esté avec soigneuse cure  
Ce qui doit en Hyver former sa nourriture.  
Vous verriez par les champs, pour piller le monceau  
Du bled nouveau battu, marcher ce noir troupeau  
Par un sentier estroit : les uns vont, se retournent,  
Les autres bastent ceux qui paresseux sejourment :  
Ceux-ci traînent les grains trop pesans et trop gros.  
Ceux-là les vont poussant de l'espaule et du dos.  
Tout le chemin en fume, avecq' tel exercice

Travaille le paysant, pour le commun service.

Comme nature a mis dans les mousches à miel  
 Je ne sçay quel instinct qu'elles tiennent du ciel,  
 De travailler sans cesse, et d'une main soigneuse  
 Recueillir sur les fleurs leur manne savoureuse :  
 Ainsi de son labeur le peuple nous nourrit,  
 Et pour nous enrichir luy mesme s'appauvrit.  
 Come l'abeille doncq vous le traitterez, Sire,  
 Ne lui ostant du tout et le miel et la cire :  
 Mais pour l'entretenir tousjours en ce bon cœur,  
 Luy ferez quelque part du fruit de son labeur :  
 Vous souvenant qu'Homere en l'Iliade belle  
 Le grand Agamemnon pasteur du peuple appelle :  
 Et que le bon pasteur, qui aime son troupeau,  
 En doit prendre la laine, et luy laisser la peau.

C'est le bien que de vous le pauvre peuple espere,  
 Et qu'il esperoit bien du feu Roy vostre pere,  
 Si Dieu lui eust presté la vie, et le loisir  
 De monstrar par effect ce pietueux desir,  
 Dont il vous a chargé par loy testamentaire,  
 Vous donnant par la paix le moyen de ce faire.

Par la paix vous avez moyen de soulager  
 Le pàuvre peuple, Sire, et de le descharger  
 Du faix, que sur le dos si long tems il supporte,  
 S'il vous plaist de reigler vos finances en sorte  
 Que les glueuses mains ne puissent retenir  
 Les deniers qui devroyent en vos coffres venir.

Si le caut officier vostre peuple ne greve,  
 Si le juge luy fait la Justice plus brève,  
 Si vous le deschargez des daces et impôts,  
 Que l'avare fermier invente à tous propos :  
 Si son dos n'est chargé d'une nouvelle cruë,  
 Si selon sa puissance un chacun contribuë,  
 Le fort portant le faible, et s'il n'est sans raison  
 Par l'estappe foulé, ou par la garnison.

Si l'on garde au marchand son privilege antique,  
 S'il a la traicte libre, et l'usurier publique  
 De l'argent du François n'enrichit l'estranger,  
 Et si vostre or au plomb vous ne laissez changer.

Mais sur tout, s'il vous plaist reégler vostre despanse  
 (Comme vous avez fait) de sorte que la France  
 Soit d'autant soulagee, et le fruit de la paix  
 Ne s'escoule perdu en inutiles fraiz  
 De masques, de banquets, et ce que l'artifice  
 Tire de vostre main, sous ombre de service.

Ceste loy sumptuaire à tous egalement

Profitable sera : mais principalement  
 Au noble, qui par là s'efforce de paroistre :  
 Comme si le moyen de se faire cognoistre  
 Despendoit de l'habit et non de la vertu,  
 Dans cest ordre sur tous doit estre revestu.

Ce qui à l'estranger donne plus de matiere,  
 D'estimer le François de nature legere,  
 C'est la varieté de son accoustrement,  
 Sujet comme un Protee à divers changements.

Ceste folle despense entre nous incognuë  
 Du temps de nos ayeux, est en France venuë,  
 Depuis que le François fasché de son plaisir  
 A eu le cœur espoinct d'un genereux desir  
 De se borner plus loin, et franchir la barriere  
 Que nature opposoit à sa vertu guerrière  
 Que pleust à Dieu qu'il n'eust appris de l'estranger  
 Sinon à son langage ou sa robbe changer,  
 Et qu'il n'eust imité le soldat d'Alexandre,  
 Que le Perse vainqueur, pour esclave se rendre  
 Des vices du vaincu : et du Romain aussi.  
 Qui de Gregeois donté fut donté tout ainsi.

Par son exemple donq' nostre Prince modeste  
 A mesme modestie induira tout le reste  
 Des Princes et Seigneurs, lesquels façonneront  
 Par leur exemple aussi ceux qui moindres seront.

Il n'aura moindre soin de faire la jeunesse  
 Exercer en sa court aux actes de proësse.  
 Les Perses imitant, desquels le Roy prenoit  
 Les plus nobles enfans, et les entretenoit,  
 Les faisant exercer au mestier de la guerre  
 Pour s'en servir apres à deffendre sa terre.

Lycurgue le Spartain voulant monstrier aux siens  
 Que vaut la nourriture, introduisit deux chiens  
 D'une mesme ventree, et semblable origine  
 L'un nourri à la chasse et l'autre à la suisine.  
 Il leur fit apporter de la souppe à tous deux :  
 Soudain le chien veneur a sa souppe lailsee,  
 Et hardi vers le loup vint la teste baissee :  
 L'autre poltron, s'arreste à sa souppe manger,  
 Et couard ne voulut se mettre en ce danger,

Le Roy donq' aura soin de faire aux siens apprendre  
 Ce qui plus courageux aux armes les peut rendre :  
 Et ne permettra point que d'un sang moins hardi  
 Le joug plus genereux devienne abastardi,  
 Car si des bons chevaux, et des bons chiens de chasse  
 Nous sommes si soigneux de conserver la race,

Combien plus doit un Roy soigneusement pourvoir  
A la race qui est son principal pouvoir ?

Le principal pouvoir de votre regne, Sire,  
Et le principal nerf, le Noble se peut dire.  
C'est pourquoy vos ayeulx jadis luy ont donné  
Les terres et les fiefs, et qu'ils ont ordonné  
Qu'il vivroit libre, et franc de la charge ordinaire  
Que porte sur son dos le plus bas populaire.

Maintenant cest estat, que nos antiques Rois  
Avoyent auctorisé par sur les autres trois  
Est le moindre des quatre, et la tourbe civile  
De noble l'a rendu souffreteux, et servile.

Et puis on s'esbahit de ne voir aujourd'huy  
Le gendarme François ressembler à celui  
Qui seul faisoit trembler le reste de la terre,  
Et se pouvoit nommer nourrisson de la guerre.  
Tous les auteurs sont pleins, tant Latins que Gregeois,  
De la vertu Gauloise, et gestes des François,  
Lesquels s'ils eussent eu, pour conserver leur gloire,  
Le fidelle secours de quelque belle histoire,  
Surmonteroyent tous ceux qui sont au plus haut prix,  
Pour estre seulement plus doctement escrits.

Or si, comme lon dit, toutes choses retiennent  
Le propre, et naturel, du lieu dont elles viennent.  
Si le fort vient du fort, le cheval vigoureux  
Du cheval, du Lyon le Lyon genereux :  
Pourquoy ne pouvons-nous, si la race nous sommes,  
Et la posterité de tant de vaillans hommes,  
Leur ressembler aussi : quant à l'advis de ceux  
Qui disent qu'un sujet devient seditieux,  
Quand il est aguerrri, et sont d'avis qu'on face  
Ce que disoit Cresus, qui pour donter l'audace  
Des peuples Lydiens prompts à se muniter,  
Conseilloit à Cyrus, pour les effeminer  
Leur arracher des poings des armes l'exercice,  
Et les faire nourrir à l'escole du vice,  
A la musique, au bal, aux festins, et au jeu,  
Et tout ce qu'aux oisifs apprend ce petit Dieu  
Qu'on nomme Cupido : la foy tant esprouvee,  
Qu'en ce peuple loyal vos peres ont trouvee,  
Vous en doit assurer, aguerrissez-le doncques  
Sire, et vous en servez, et vous verrez, adoncques  
Combien l'ame et le sang plus volontiers despend  
Celuy qui sa patrie et son prince defend.  
Que l'estranger soldat, dont la foy mercenaire  
Combattant seulement pour sa page ordinaire.

Quant à vos chefs de guerre aujourd'huy tant cogneus,

Vous les reconnoistrez, s'ils ne sont recogneus,  
 Et vous servirez d'eux : ayant tousjours memoire  
 Qu'Alexandre parvint au comble de sa gloire  
 Par les vieux serviteurs de son predecesseur,  
 Qui de tout l'Orient le firent possesseur :  
 Et que ce jeune Roy, dont la Françoisse troppe  
 Donta si bravement les murs de Parthenope,  
 Des plus vieux chefs de guerre alors estoit suyvi,  
 Dont son predecesseur avoit été servi.

Sur cest endroit ici volontiers je m'arreste,  
 Sçachant combien il est profitable et honneste  
 A un Roy tel que vous, qui voulant prosperer,  
 Sur toute chose doit la vertu reverer,  
 La vertu que chacun s'acquiert par nourriture,  
 Mais qui doit estre au noble acquise par nature.

Je mets le vieil soldat, et tous ceux-là qui font  
 Aux armes leur devoir, au ranc de ceux qui sont  
 Les plus nobles de sang : car la vertu guerriere  
 De l'antique noblesse est la source premiere :  
 Non l'image enfumee, ou l'or, ou la faveur,  
 Qui ne peuvent donner les vrais tiltres d'honneur.

Sire quant à ce point sans faire autre despense,  
 Vous avez le moyen de faire recompense :  
 Au soldat, qui sera des armes dispensé,  
 Et qui a merité d'estre recompensé,  
 Imitant, comme Prince humain et pitoyable,  
 Du peuple Athenien la constance louable.

Le Peuple Athenien consacra les chevaux  
 Qui avoyent apporté les pierres et les chaux  
 Pour les temples des Dieux, et ordonna qu'ils eussent  
 Du public nourriture, et qu'exemptez ils fussent  
 Du travail. Vous pouvez le semblable ordonner,  
 Et vos pauvres soldats à l'Eglise donner :  
 Où leur vie sera pour le moins assignee,  
 Et ne vous faudra point bastir un Prytanee.

Le Roy donc qui voudra, sans se mettre au danger  
 De la venale foy du soldat estranger,  
 Par son propre pouvoir se rendre redoutable,  
 Conservera des siens le courage indontable,  
 Et l'antique vertu : le noble il gardera,  
 Et en proye et butin ne l'abandonnera.  
 A l'avare usurier, ny au plaideur tricherre  
 Qui par mille moyens luy font perdre sa terre.

Pendant que pour son Roy sur le champ ennemi  
 Une mort honorable il va cherchant parmi  
 Et le fer et le feu, et couché sur la dure,  
 La faim, la soif, le chaud, et le froid il endure,

Banni de sa maison, l'usurier sans pitié,  
 Qui n'en aura payé à peine la moitié,  
 Triomphe cependant, et la femme chassée  
 Lamente pour neant, car la guerre est passée.  
 O trois fois malheureux, et quatre fois, celui  
 A qui le sort permet de retourner chez luy,  
 Qui des chiens et corbeaux n'est demeuré la proye  
 A fin qu'à son retour le malheureux se voye  
 Manger aux advocats, et mendier leur pain  
 Sa femme et ses enfans qui crient à la faim !

Nous voyons aujourd'huy trois sortes de noblesse,  
 L'une aux armes s'adonne et l'autre s'aparesse  
 Caignarde en sa maison : l'autre hante la court,  
 Et apres la faveur ambitieuse court,  
 Le guerrier insolent veut quereller et battre :  
 Le casanier plaideur par procez veut debatre :  
 Et le mignon de court, pour croistre sa maison,  
 S'arme de sa faveur contre droit et raison.

Imite doncq le Roy l'exemple du bon pere  
 Qui son affection également tempere  
 Envers tous ses enfans : ne souffre le plus fort  
 Outrager le plus foible, ou luy faire aucun tort :  
 Ne laisse ruiner le pauvre gentilhomme  
 Au cauteleux plaideur, qui le mine et consomme :  
 Et à son favorit, par trop l'auctoriser,  
 Ne permettre le moindre en rien tyranniser.

Pour ce doit-il surtout maintenir la Justice,  
 Comme celle qui tient chacun en son office,  
 Qui fait regner les Roys, qui leurs sceptres soustient  
 Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.

La justice doit estre aux grands Rois venerable  
 Comme celle qui sied au lieu plus honorable,  
 Aupres de Juppiter : et d'une juste main  
 Balance également les faits du genre humain.

En vain le Roy sera aux ennemis terrible,  
 En vain sera le Roy aux armes invincible :  
 S'il est juste, et ne fait la justice garder,  
 Les Dieux ne le voudront de bon œil regarder,  
 Ains l'abandonneront, et feront heritiere  
 De son sceptre royal, une race estrangere.

Tous les livres sont pleins, tant sacrez que gentils,  
 D'exemples infinis des Princes, qui jadis  
 Leurs sceptres ont perdu par paresse et par vice,  
 Et sur tout pour n'avoir honoré la justice,  
 Du temps de nos ayeux, voire de nostre temps.  
 Sire, nous avons veu depuis vingt ou trente ans,  
 Cest estat reveré des Princes, et des Rois,



Se pouvoir appeller l'oracle des François.

Si le François vouloit quelque guerre entreprendre,  
C'estoit là que le Roy son conseil venoit prendre :  
S'il vouloit faire paix, il y venoit aussi,  
Et en toute autre chose en usoit tout ainsi,  
L'appelloit aux estats, et aux honneurs de France  
Et comme son tuteur l'avoit en reverence.

Tel honneur à bon droit le prince luy portoit,  
Car nul à tel degré indigne ne montoit :  
L'aveugle ambition, et l'ardente avarice,  
L'ignorance, qui est de tous maux la nourrice,  
N'approchoit point de là, et la jeunesse encor  
N'y avoit point d'accez par le moyen de l'or.

Là-dedans presidoit Minerve avec sa suite,  
Comme elle vouloit faire en l'Areopagite,  
Et n'y voyoit on moins de grave auctorité,  
Qu'au vieil Senat Romain : moins de severité,  
Qu'aux Ephores spartains, qu'aux Druydes galliques,  
Qu'aux Mages Persiens, ni qu'aux Sages Indiques.

Si telle reverence on luy porte aujourd'huy,  
Tel honneur, tel respect, je m'en rapporte à luy,  
Qui le voit, qui le sent, qui en vain en soupire  
Et qui de vostre main le prompt secours, desire !

De votre seule main il attend le secours,  
Afin de retrancher les membres gros et lourds  
Qui ne luy font qu'encombre, et les membres debiles,  
Arides, ïmpotens, eñ du tout inutiles.

Non que vos parlemens, Sire, ne soyent ornez  
De plusieurs gens de bien, vertueux et bien nez,  
Lesquels je n'entens point de comprendre en ce compte,  
Mais la plus grande part la meilleure surmonte.

Combien que le jeune homme entende bien la Loy,  
Si devant il n'a fait quelque preuve de soy,  
Il ne doit s'ingerer à faire devant l'aage,  
Ce qui requiert sur tout la pratique et l'usage,  
Imitant l'impudence et la temerité  
Du jeune medecin, qui non exercité,  
De pratiquer son art ne fait point conscience,  
Et par la mort d'autrui fait son experience.

Le bon Jurisconsulte y doit estre avancé,  
Et le Juge, qui a saintement exercé  
Son estat, et celuy dont la langue et la vie  
Auront sur le barreau prouvé la preud'homme.  
Tels personnages, Sire, y seront suffisans,  
Et leur faudra payer leurs gages tous les ans,  
A fin qu'honnestement leur estat ils maintiennent :  
Ainsi ne faudra point qu'avares ils deviennent,

Ainsi l'or n'y aura, ni la faveur, accez,  
 Et ne sera besoin d'espicer les procez,  
 En prenant ce qu'ils ont quelque couleur de prendre,  
 Car ce que lon achepte on peut bien le revendre.

Aussi de son costé le Prince ne fera  
 Rien contre sa justice, et sur tout osterà  
 Les abus qui se sont par faveurs, et surprises,  
 Aux evocations, et aux causes commises.  
 Il fera ses Edicts garder de poinct en poinct,  
 Et sans grande raison n'y contreviendra point.  
 Aux procez laissera leurs formes ordinaires  
 Et ne les fera point juger par commissaires.

De la Mercuriale encor il aura soin,  
 S'informera de tout, ores qu'il en soit loin,  
 Afin de contenir chacun en son office,  
 Et s'asserra souvent en son lict de Justice.

Le Roy doncq' qui voudra remettre en son estat  
 Comme il estoit jadis, cest àuguste Senat,  
 A son nombre ancien faudra qu'il le reduise,  
 Et que dorenavant les plus vieux il elise,  
 Et les plus gens de bien, non ceux que la faveur  
 Indignes a poussez à tel degré l'honneur,  
 Ou qui l'argent au poing eshontez s'y presentent,  
 Bien que d'un tel honneur indignes ils se sentent.

Cet Empereur Romain, qui avec le surnom  
 De severe, portoit d'Alexandre le nom,  
 Avoit pour son conseil une troupe honorable  
 De legistes sçavans, dont le plus venerable,  
 Et le plus favorit sur ce Papinian,  
 Duquel comme les Grecs de leur cheval Troyan,  
 Sont sortis tous ceux-là qui, avec l'éloquence  
 Ont conjoint le sçavoir, qu'on appelle prudence.

Sire, le Roy qui veut heureusement regner,  
 Par de tels hommes se doit volontiers gouverner,  
 Quand ils sont gens de bien : et n'estre moins severe  
 Que celuy qui fit seoir sur la peau de son pere  
 Le fils d'un mauvais juge, envers l'iniquité  
 Des meschans qui auront tel loyer merité :  
 Se souvenant tousjours, que la peur du supplice  
 Et l'esperoir du loyer nous contient un office.

Bref, si le Prince veut y faire son devoir,  
 Il luy faut aux estats, non aux hommes pourvoir :  
 Et ne faut, comme on dit, que l'estat l'homme honore.  
 Mais l'homme son estat, d'un pareil soin encore,  
 En son antique honneur l'Eglise il maintiendra  
 Et comme tres chrestien, toujours se souviendra  
 Qu'il a receu de Dieu son sceptre et sa couronne,

Et que c'est celuy seul, qui les oste, et les donne,  
 Comme il veut; et qui seul peut faire d'un berger  
 Un Roy, et sa houlette en sceptre luy changer.  
 Après il reduira en memoire les Princes,  
 Qui ont perdu jadis leurs estats et provinces,  
 Et verra le mespris de la religion  
 Estre la seule source, et seule occasion  
 De leurs regnes perdus, qu'ainsi soit, voyez, Sire,  
 Sans rechercher plus loin ny le Romain Empire,  
 Ni l'Empire des Grecs, l'estat du regne Anglois,  
 L'estat de l'Alemagne, et de vostre Escossois.

Vous apprendrez par là combien est dangereuse  
 Ceste peste, et direz la France très heureuse,  
 Où ce mal n'est encor' dans les veines enclos,  
 Que si vous le laissez penetrer jusqu'à l'os.  
 Et jusqu'à la moëlle, en vain apres, en vain,  
 Pour l'arracher de là, vous y mettez la main.

Mais vous ne permettez que ce mal envicillisse,  
 Et Dieu qui ne veut pas que telle peste glisse  
 Plus avant dans les cœurs, Sire, vous a donné  
 Ce grand Prelat Lorrain, lequel semble estre né,  
 Pour de ce monstre enorme estre le seul Alcide,  
 Monstre qui des grands Rois est le seul homicide.

Or ce monstre fatal ne se veut surmonter  
 Par le feu seulement, ni par le fer donter :  
 Il veut estre donté par la sobriété,  
 Par l'humble modestie, et par la chasteté,  
 Par le devoir Chrestien, et par la sainte vie :  
 Non par l'ambition, l'avarice, et l'envie,  
 L'orgueil, la vanité, le vice desreiglé,  
 La seule occasion de ce monstre aveuglé.

Du temps que la vertu que l'Eglise ancienne  
 Sainte ne dedaignoit la pauvreté Chrestienne,  
 Elle estoit le miroir de toute pureté,  
 De toutes bonnes mœurs, de toute humilité :  
 Maintenant au contraire, on voit qu'elle est l'exemple,  
 Où toute volupté portraicte se contemple,  
 Ainsi qu'en un tableau : et se peut dire encor'  
 Qu'en ce corps politiq' le lieu elle tient or'  
 Que tient au corps humain un estomac debile,  
 Qui ne digere rien, qui au corps soit utile :  
 Mais touf cela qu'il prend vomit soudainement  
 Ou bien le convertit en mauvais aliment.

Tu te nommes Pasteur, toy qui n'as soin ni cure  
 De tes pauvres brebis, ni de leur nourriture,  
 Qui ne les vois jamais, ou bien si tu les vois,  
 Qui n'es pas en un an à grand'peine deux fois,

C'est par forme d'acquit, ou pour tondre la laine  
De ton pauvre troupeau, qui nourrit par sa peine  
Ta molle oysiveté, ton vice et ton plaisir,  
Et pour rassasier ton avare desir.

Puis impudent tu fais tes plaintes et querelles  
De tant d'opinions, et de sectes nouvelles,  
Qui de toy te dois plaindre, et ta faute accuser,  
Non pas, comme tu fais, de ton tiltre abuser.

Si un Prince a baillé la garde d'une place  
A quelque capitaine esperant qu'il y face  
Son devoir, et que là il doive demourer,  
Pour de ses ennemis sa frontiere assurer :  
Et qu'ailleurs cependant, monsieur le capitaine,  
Qui aime beaucoup mieux le profit que la peine  
Se voise pourmener, et que les ennemis  
Surprennent le chasteau en sa garde commis,  
Doit-il estre excusé? encor' a moins d'excuse  
Le Prelat qui du nom de son office abuse,  
Abandonnant aux loups par paresse et mespris  
Le troupeau delaisé qu'en garde il avoit pris,  
Et qu'à la foy d'autruy commettre il n'a point honte  
Luy qui au grand Pasteur un jour en rendra compte

Jadis les bons Prelats, qui du troupeau de Dieu  
Estoyent les vrais pasteurs, residoyent sur le lieu,  
Cognoissoyent leurs brebis, en faisoient la revuë,  
Et soigneux les gardoyent, sans les perdre de veuë.

Maintenant leur demeure est à la court des Rois,  
Où ils ont plus de train, de chevaux, et charrois,  
Que les plus grands seigneurs, et leurs tables friandes  
Surmontent l'appareil des Persiques viandes.

Je ne parle de ceux qui sont de la maison  
Du Roy, et qui d'y estre ont excuse et raison :  
Principalement ceux auxquels le Prince ordonne  
Demeurer assidus aupres de sa personne,  
Et qui sont du conseil : car le devoir qu'ils font  
Compense le défaut de la charge qu'ils ont.

Je parle de ceux-là, que la seule avarice,  
La seule ambition, ou quelque plus grand vice  
Y tient comme attachez : qui devroyent se mirer  
En ce Prelat, qu'assez je ne puis admirer,  
Ce tant digne Prelat, qui combien qu'il supporte  
De France tout le fais sur son espaule forte,  
Comme Atlas fait le ciel, fait pourtant le devoir  
Du fidele Pasteur, qui ne veut recevoir  
Le loyer sans la peine, et ne dedaigne faire  
Ce qu'à grand'peine fait le ministre ordinaire.  
Preschant, admonestant, et monstrant par effect

D'un bon et vray prelat l'exemple plus parfaict.  
 Facent doncq' les Prelats le deu de leur office ;  
 Reside chacun d'eux dessus son benefice,  
 Comme en sa garnison soyent leurs imitateurs.  
 Ceux qui sont sous leur charge, et les moindres pasteurs,  
 Comme font les curez, qui faisant bien leur charge  
 Meriteront aussi que leur dos on descharge  
 De ce pesant fardeau que porte le clergé,  
 Dont le curé sur tous doit estre deschargé,  
 Pour estre à son devoir plus leger et delivre :  
 Car qui sert à l'autel, des autres il doit vivre.

La vigne du Seigneur deffrichee en ce point,  
 En lieu du bon raisin ne rapportera point,  
 La lambrusque sauvage, et l'infertile yvraie  
 Ne dominera point sur la semence vraye :  
 La ronce pour la rose alors n'apparoistra,  
 Et pour le lis encor' le chardon ne croistra.

Sire, c'est le moyen d'assommer ceste beste,  
 A qui, s'il plaist à Dieu, vous coupperez la teste,  
 Et serez le premier son Hercule fatal,  
 Qui serez secondé de ce grand Cardinal,  
 Ainsi que d'un Thesee, et des Princes de Guyse,  
 Qui semblent estre nez pour deffendre l'Eglise.

Cependant que sa main sous vostre autorité  
 L'Eglise maintiendra en son integrité  
 Et qu'aux autres prelatz il sera seul exemple  
 De conserver de Dieu l'inviolable temple,  
 Ses trois freres guerriers, trois peres des soldats,  
 Trois foudres de la guerre, et trois enfants de Mars,  
 Reduiront les mutins sous vostre obeissance,  
 Chasseront la discorde et leur sage vaillance  
 Gardera que le mal maintenant Escossois,  
 En passant l'Ocean, ne devienne François.  
 Plusieurs bons chefs estoyent au camp des Grecs gendarmes,  
 Les uns pour le conseil, les autres pour les armes :  
 Un magnanime Ajax, un eloquent Nestor,  
 Un Teucre bon archer, un fort Stenele encor',  
 Un preux Idomenee, un sage Pallamede,  
 Un fidele Patrocle, et vaillant Diomedé,  
 Mais sur tout autre Ulisse estoit bon au conseil,  
 Et Achille n'avoit aux armes son pareil.  
 C'estoit la fleur des Grecs. Il n'y a Prince au monde,  
 Sire, qui plus que vous en tels hommes abonde,  
 Que ceux que j'ay nommez : ne qui d'Agamemnon  
 Merite mieux que vous la gloire et le renom.  
 Mais de qui tous ceux-là en faconde et prudence  
 A Charles est pareil, à François en vaillance ?

Dont l'un est à bon droit nostre Laertien.

L'autre se peut nommer l'Achille Guysien.

Je me suis esgaré, et l'affection forte  
Dehors de mon propos et de moy me transporte.  
Doncques, pour retourner à mon commencement,  
Le prince qui voudra regner heureusement,  
Liera ces quatre estats d'une telle harmonie,  
Que de ce grand esprit la puissance infinie  
Accorde l'univers, et luy l'esprit sera  
Qui mouvoir tout le corps également sera.

Or, quant à la noblesse et si grande et si ample,  
Le Prince Guysien luy servira d'exemple.  
Là faut qu'elle se mire, et que suivant les pas  
D'un guide si vaillant, elle ne craigne pas  
D'employer corps et biens, pour servir la couronne,  
Que votre chef royal saintement environne,  
Luy qui à tel devoir le noble exercitra,  
De son devoir aussi le tesmoin il sera,  
Favorisant ceux-là, qui pour vostre service  
Se seront employez en si digne exercice,  
Et qui meriteront d'estre eslevez au rang  
De ceux qui ont esté prodigues de leur sang,  
Pour du fer et du feu defendre leur province,  
Leurs femmes, leurs enfants, leurs maisons et leur Prince.  
Le semblable sera pour ceux de son mestier  
Ce docte, vertueux, et prudent Olivier,  
Qui s'estoit retiré, faisant place à l'envie,  
Sa nef entiere, au port le plus seur de la vie :  
Dont pour le bien public à vostre advenement  
Vous l'avez revoqué, faisant voir clairement  
Combien est grand en vous l'amour de vostre France,  
Le soin de la justice, et quelle reverence  
Vostre majesté porte à ceux-là qui ont eu  
Toujours gravee au cœur l'amour de la vertu.

Quand au troisieme estat des autres le plus digne,  
Vous avez ce prelat, ce Cardinal insigne,  
Ce Charles, l'ornement du college Romain,  
En qui le ciel a mis un esprit plus qu'humain,  
Un plus qu'humain sçavoir, plus qu'humaine faconde,  
Pour vous faire par luy le plus grand Roy du monde.

Cependant qu'il sera des pilotes le chef,  
Assis au gouvernail de la Françoisse nef,  
Ne croignez les rochers, ni les vents ni l'orage :  
Qui tel guide a choisi, ne fait jamais naufrage.

Mais qui sera celuy, qui la garde prendra  
De vostre povre peuple, et qui le defendra ?  
Qui vous priera pour luy ? qui sera son refuge ?

Et de sa povreté le favorable juge ?  
 Ce sera vostre mere, Sire, qui en sa main  
 Charitable prendra cest œuvre tant humain,  
 Imitant la bonté de ceste heureuse Mere,  
 Qui pour nous à son fils fait tres humble priere,  
 Nous moyenne la paix, et la tranquillité,  
 La santé, le beau temps, et la fertilité.

A cest œuvre si saint vostre espouse loyale  
 Employra sa pitié et sa vertu Royale,  
 Sa bonté, sa douceur, où nature, et les Dieux  
 Ont mis comme à l'envy tous les tresors des cieux.

Que pleust à Dieu qu'ici je puisse mettre encore  
 La tante que le ciel de ses graces honore,  
 L'unique Marguerite en couleur et valeur  
 Qui est de nostre temps et la perle et la fleur.

Ce sont les protecteurs du pauvre populaire,  
 Qui vous priant pour luy, n'auront beaucoup à faire,  
 Estant d'un naturel si debonnaire et doux,  
 Et de douceur ayant tant d'exemples chez vous,  
 Vostre pere sur tous, le plus humain et juste  
 Prince qui ait regné depuis Cesar Auguste  
 Et qui pour sa bonté à bon droit est nommé  
 L'amour de tous estats, et le Roy bien aimé.

S'il a gagné ce nom mesme parmi les armes,  
 Vous qui n'estes contraint pour frayer aux gendarmes,  
 De fouler vostre peuple, à plus forte raison  
 Devez continuer ce tiltre en sa maison.

Vous le continuerez, et au peuple Gallique  
 Serez ce Salomon, ce bon Roy pacifique,  
 Ce sage Salomon, qui bastit au Seigneur  
 Le Temple et qui de Dieu reçeut ceste faveur,  
 Non son pere David, ce pitoyable office  
 Vers vos pauvres sujets, c'est le saint edifice,  
 Que vous bastirez, Sire, edifice eternel,  
 Qui vous fera vainqueur de l'honneur paternel,  
 D'autant que plus l'amour que la force est aimable  
 Et que la paix est plus que la guerre agreable.  
 Imitant ce bon Roy, vous porterez honneur  
 A vostre Mere, Sire, à fin que le bon-heur  
 Vous suive et que long temps puissiez jouir encore  
 Du loyer de celui qui pere et mere honore.

Si un grand Prince doit un grand Prince imiter,  
 Alexandre le Grand vous y doit inciter,  
 Qui se monstra tousjours tant humble envers sa mere,  
 Et ce bon Empereur Alexandre Severe :  
 Mais plus que tous ceux-là, ce Prince de renom,  
 Ce grand Roy, vostre orgueil, dont vous portez le nom.

Ce mesme nom encor, tant cognu des neuf Muses,  
 Et de ceux-là qui ont leurs sciences infuses,  
 Vous oblige à l'amour des lettres et des arts,  
 S'il vous plaist d'imiter le plus grand des Cesars,  
 Qui fit tant de faveur au Mantuan Virgile,  
 Et cil qui tant pris la trompette d'Achille.

S'il vous plaist de reduire en memoire les Rois,  
 Qui ont plus gouverné de peuple sous leurs loix,  
 Sire, vous trouverez que dessous leur Empire  
 Ont plus fleuri les arts, que vostre France admire  
 Sur toutes nations. Je ne veux point ici  
 Vous alleguer les Grecs ni les Romains aussi,  
 Dont la docte faconde et le sçavoir plus rare  
 Ont poly (comme on voit) la rudesse barbare.

Je vous allegueray ce Charles seulement,  
 Ce grand Charles sans pair, ce Charles, l'ornement  
 De vos predecesseurs, autheur de la science  
 Dont votre grand Paris a telle experience,  
 Que lon voit aujourd'huy, Paris le nompereil,  
 Qui seul a retiré les lettres du cercueil,  
 Et qui seul a reçu Minerve vagabonde,  
 Que l'ignorance avoit chassé par tout le monde.

Dessous Charles il prit heureux commencement,  
 Sous François il a pris heureux accroissement :  
 Non (ce semble) fatal, puisque nous avons ores  
 Avec un grand François un grand Charles encores,  
 Des lettres protecteur, qui tient aupres de vous  
 Comme le plus sçavant, et plus humain de tous,  
 Sire, le mesme lieu, qu'aupres d'Auguste à Rome  
 Tenoit ce Mecenas, dont encore lon nomme,  
 Par un tiltre d'honneur, tous ceux qui aujourd'huy  
 Aux hommes de sçavoir font faveur comme luy.

Combien que vostre pere eust passé sa jeunesse  
 En l'escole de Mars, et qu'en force et adresse  
 Il n'eust point son pareil, si est-ce qu'il prisoit  
 Le mestier de Pallas et le favorisoit,  
 Par un certain instinct, donnant bien cognoissance  
 Du lieu, dont ce bon Roy avoit pris sa naissance.  
 Sire, il vous plaira doncq, imitant vos ayeux,  
 Favoriser les arts, qui vos faits glorieux  
 Peuvent perpétuer mieux qu'en marbre, ou en cuyvre,  
 Et qui vous peuvent faire à vous-mesme survivre.

Quant aux autres vertus que doit avoir un Roy,  
 Comme la pieté, la justice et la foy,  
 Comme il se doit garder du cauteleux flatteur,  
 Comme il doit repousser le calomniateur,  
 Le mocqueur, le bouffon, et tous ceux qui sous ombre  
 D'utiles serviteurs, ne servent que de nombre,



Comme il se doit porter envers les autres Rois,  
 Comme il doit conserver ses terres, et ses droits,  
 Je n'en dy rien ici. Quant à l'art militaire,  
 Et à la discipline aujourd'hui necessaire,  
 Ce n'est pas mon sujet : puis tant de bons esprits  
 Ont si bien cultivé par leurs doctes escrits  
 Ce champ, qui est assez de soy-mesme fertile,  
 Que mon labeur seroit apres eux inutile.

Sire, bien que je sois, comme nouveau venu,  
 De vostre majesté encore peu cognu,  
 Bien cogneu toutefois du feu Roy vostre pere,  
 Et bien cogneu encor' de vostre tante, et mere,  
 J'ay des premiers de ceux du mestier dont je suis,  
 Osé vous estrener de ce peu que je puis.  
 Peu, si vous regardez la valeur de la chose  
 Et l'estat de celuy qui presenter vous l'ose :  
 Mais beaucoup, s'il vous plaist par vostre grand'bonté  
 Estimer mon present selon ma volonté,  
 Puisqu'en vous le donnant, avecques la personne,  
 De ce qui est en moy le meilleur je vous donne.  
 Et que peut-on donner ni meilleur ni plus beau,  
 Que ce qui peut un nom arracher du tombeau ?

Si nature m'eust fait pour vous servir en guerre,  
 Poursuivre vostre court, ou en estrange terre  
 Vous servir, comme ceux dont je porte le nom,  
 J'eusche tāsché, comme eux, d'illustrer mon renom,  
 En faisant mon devoir : mais puisque la fortune  
 N'a voulu jusqu'ici m'estre tant opportune,  
 J'employrai mon esprit, ma plume, et mon labeur,  
 Et tout ce que du ciel j'ay reçu de faveur,  
 En l'art que les neuf Sœurs m'ont appris en jeunesse,  
 Pour chanter la bonté, la vertu, la prouesse  
 De vous, de vostre perē, et de tous vos ayeux,  
 Dont le nom immortel est escrit dans les Cieux.

Cependant je prieray le Seigneur, et le maistre  
 Des Princes et des Rois, Sire, qu'il vous face estre  
 Et plus heureux qu'Auguste, et meilleur que Trajan,  
 Et que continuant ce bon heur d'an en an,  
 Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie  
 Que l'honneur vous promet, avecques longue vie,  
 De remettre l'Eglise de sa captivité.  
**Et Rome delivrer de sa captivité.**

Les faicts de vostre ayeul, et ceux de votre pere,  
 Et le terme prefix à son rēgnē prospere,  
 Se trouvent là-dedans, qui nous doit asseurer  
 De tout ce que de vous nous commande esperer  
 Le carectere heureux, qui vostre nom figure,  
**Qui vous puisse estre, Sire, un bien heureux augure.**



TRADUCTIONS  
DEUX LIVRES DE L'ENEIDE  
DE VIRGILE  
LE QUATRIÈME ET SIXIÈME

---

*AU SEIGNEUR JAN DE MOREL*

*Ambrunois, gentilhomme ordinaire de la maison de la Royné*

Je n'avoy jamais experimenté la douceur des bonnes lettres (cher amy MOREL) sinon depuis que la fortune m'a voulu préparer tant de calamitez que je ne seray jamais las de remercier celuy, qui m'a donné la grace de les pouvoïé supporter jusques icy. Je ne diray, par quelle diversité de malheurs s'est jouée de moy cette cruelle arbitre des choses humaines: comme celuy qui n'ignore telles complaints estre aussi usitées: comme les occasions en sont ordinaires. Je diray seulement, que parmy tant de malheurs (contre lesquels je ne sens ma raison si forte qu'elle m'eust peu armer de suffisante patience) le non moins honneste que plaisant exercice poëtique m'a donné tant de consolation, que je ne puis encore me repentir d'y avoir perdu une partie de mes jeunes ans. Ce qui fait que je porte moins d'envie à la félicité de ceux, qui pour détourner le cours de leurs fascheries, ou n'ayans (peut-estre) autre occupation, passent le temps en je ne sçay quels exercices, dont pour le mieux ils ne peuvent recueillir, qu'un bref plaisir suivy d'un longue repentance.

Voilà toute la gloire que pour cette heuée je pretens donner à la poësie: à fin que je ne soy'veu trop haut louer l'artifice où j'ay employé une portion de mon industrie. Vray est que n'ignorant combien le champ de poësie est infertile, et peu fidele à son laboureur, auquel le plus souvent il ne rapporte que ronces, et espines, j'avoy occasion de n'y despendre mon labeur, si apres la gloire de celuy, qui depart ses graces où bon luy semble, et ne les veut estre inutiles, je me fusse proposé autre fin, que l'honneste contentement de mon esprit, accompagné d'un je ne sçay quel desir (je n'auray honte de confesser mon ambition en cest endroit) de tesmoigner à la posterité que j'ay quelquefois, et non

du tout ocieusement, vescu. Je me laisseroy encor' abuser d'une si douce folie, que de penser, mes petits ouvrages avoir trouvé quelque faveur en l'endroit de ceux, dont le jugement a bien ceste autorité de donner (s'il faut ainsi parler) droit d'immortalité à mes labeurs. Je diroy d'avantage, que ce m'est une des moindres félicitez, dont les hommes se puissent vanter, que d'avoir peu en quelque liberal exercice faire chose agréable aux Princes. Et quand la conscience de mon peu de merite m'auroit du tout retranché l'esperance d'un si grand bien, si est-ce (cher amy) que pour le droit de nostre amitié je prendray ceste hardiesse de me glorifier (en ton endroit seulement) d'avoir quelquefois par la lecture de mes escripts donné plaisir aux yeux clair-voyans de cette tant rare perle, et royale fleur des Princesses, l'unique MARGUERITE de notre aage : au divin esprit de laquelle est par moy, des longtemps consacré tout ce qui pourra jamais sortir de mon industrie. Ce sont les principales raisons, qui m'ont donné courage de continuer jusques ici en l'étude des choses que j'ay suivies, non tant de ma propre election, que pour ne laisser mon esprit languir en oisiveté : lequel je sentoy (à mon géand regret) assez mal préparé à l'estude des lettres plus severes. C'est pourquoy les moindres occupations que me puissent presenter mes affaires domestiques, me retirent facilement de ce doux labeur, jadis seul enchantement de mes ennuis : et qui maintenant de jour en jour se refroidit en moy par l'injure de ceste importune, qui m'ayant desjà par une infinité de malheurs privé de toute autre consolation, tasche encor' de m'arrascher des mains ce seul plaisir, demeuré le dernier de moy, comme l'esperance en la boîte de Pandore. A l'occasion de quoy ne sentant plus la premiere ardeur de cest Enthousiasme, qui me faisoit librement courir par la carriere de mes inventions, je me suis converty à retracer les pas des anciens, exercice de plus ennuyeux labeur, que d'allegresse d'esprit ; comme celuy, qui pour me donner du tout en proye au soin de mes affaires, tasche peu à peu à me retirer du doux estude poétique. Toutefois pour n'abandonner si tost le plaisir, qui durant mes infortunes m'a tousjours pourveu de si souverain remede, je veux bien encor' donner à nostre langue quelques miens ouvrages, qui seront (comme je pense) les derniers fruits de nostre jardin, non du tout si savoureux, que les premiers, mais (peut-estre) de meilleure garde. Et à fin que le tout puisse rencontrer quelque plus grande faveur, je commenceray, non par œuvres de mon invention, mais par la translation du Quatriesme livre de l'Eneïde, qu'il n'est besoin de recommander d'avantage, puis que sur le front elle porte le nom de Virgile. Je diroy seulement qu'œuvre ne se trouve en quelque langue que ce soit où les passions amoureuses soyent plus vivement depeintes, qu'en la personne de Dido. Parquoy si un poëme, pour estre plaisant et profitable, doit contenter les lecteurs de bon esprit, je crois que cestuy-ci ne leur devra

pas desplaire. Quant à la translation, il ne faut point, que je me prepare d'excuses en l'endroit de ceux qui entendent et la peine, et les loix de traduire, et combien il serait malaisé d'exprimer tout seulement l'ombre de son auteur, principalement en une œuvre poëtique, qui voudroit par tout rendre periode pour periode, epithete pour epithete, nom propre pour nom propre ; et finalement dire ni plus ni moins, et non autrement que celui qui a escrit de son propre stile, non forcé de demeurer entre les bornes de l'intention d'autruy. Il me semble, veu la contrainte de la rime, et la difference de la propriété, et structure d'une langue à l'autre, que le translateur n'a point mal fait son devoir, qui sans corrompre le sens de son auteur, ce qu'il n'a peu rendre d'assez bonne grâce en un endroit, s'efforce de le recompenser en l'autre. Si j'ay essayé de faire le semblable, je m'en rapporte aux benignes lecteurs, non que je me vante (je ne suis tant impudent) d'avoir en cest endroit contrefait au naturel les vrais lineamens de Virgile ; mais quand je diroy, que je m'en suis du tout si esloigné, qu'au port et à l'accoustrement de cest estranger naturalisé, il ne soit facile de écognoistre le lieu de sa nativité : je croy que les equitables oreilles n'en devront estre offensees. Et si je cognoy que ce mien labeur soit agreable aux lecteurs, je mettray peine (si mes affaires m'en donnent le loisir) de leur faire bientost voir le sixiesme de ce mesme auteur : car je n'en ay pour ceste heure entrepris l'entiere version que tous studieux de nostre langue doyvent souhaitter d'une si docte main que celle de Louys des Mazures, dont la fidele, et diligente traduction du premier et second livre, m'ont donné et desir et esperance du reste. Je n'ay pas oublié ce que autrefois j'ay dit des translations poëtiques : mais je ne suis si jalousement amoureux de mes premieres apprehensions que j'aye honie de les changer quelquefois, à l'exemple de tant d'excellents autheurs, dont l'authorité nous doit oster ceste opiniastre opinion de vouloir tousjours persister en ses advis, principalement en matieres de lettres. Quant à moy je ne suis pas stoïque jusques là. C'est encor' la raison, qui m'a fait si peu curieusement regarder à l'orthographie, que je n'eusse laissez à la discretion de l'imprimeur, si je n'eusse preferé l'usage public à ma particuliere opinion, qui n'a telle autorité en mon endroit que pour si peu de chose je me veuille declarer partial, et convoiteux de choses nouvelles. Si quelqu'un se fasche, que j'aye le plus souvent retranché l's aux premieres personnes, et en quelques mots, qui pour la continuelle et longue suite des concurrentes, semblent un peu durs à l'oreille, quand j'entendray telle observation desplaire aux lecteurs, je prendray raison en payement, et ne seray point heretique en mes opinions. J'en di autant de quelques mots composés comme pie-sonnant, porte-loix, porte-ciel et autres, que j'ai forgez sur les vocables Latins, comme cerve pour biche : combien que cerve ne soit usité en termes de venerie, mais assez cogneu de nos

vieux Romains. C'est pourquoy ne voulant tousjours contraindre l'écriture du commun usage de parler, je ne crains d'usurper quelquefois en mes vers certains mots et locutions dont ailleurs je ne voudroy user, et ne pourroy sans affection et mauvaise grace. Pour ceste mesme raison, j'ay usé de galees pour galleres ; endementiers, pour en cependant ; isnel pour leger ; carrollant, pour dansant : et autres dont l'antiquité (suivant l'exemple de mon autheur Virgile) me semble donner quelque majesté aux vers, principalement en un long poëme, pourveu toutesfois que l'usage n'en soit immodéré. Je retourne à la translation du quatrieme de l'Eneïde, que j'ay encor' adjousté un Epigramme d'Ausone, declarant la verite de l'histoire de Didon, pour ce qu'il me semblait inique, de renouveler l'injure qu'elle a receuë par Virgile, sans luy reparer son honneur, parce qu'autres ont escrit à sa louange. Quant aux œuvres de mon invention, je ne les estimoy dignes de se montrer au jour, pour comparaistre devant ses divins esprits Tolosains, Masconnois, et autres : sentant mon stile tellement refroidi, et alteré de sa premiere forme, que je commence moy-mesme à le decognoïstre : mais voyant quelques miens escrits par une infinité de copies tellement depravez, que je ne les pouvoy ni devois laisser plus longuement en tel estat, j'ay bien voulu en recueillir une partie des moins mal faits, attendant l'entiere edition de tous les autres, que j'ay delibéré (à fin de ne mesler les choses sacrees avec les prophanes) disposer en meilleur ordre que devant, les comprenant chacun selon son argument sous les tiltres de Lyre chrestienne, et Lyre prophane. Cependant ceux-ci marcheront les premiers : pour la protection desquels, je ne les veux dedier à plus ambitieuse faveur, qu'à l'heureuse memoire de nostre immortelle amitié, instituee premierement par quelque bonne opinion, que tu as voulu prendre de moy : et depuis entretenus par l'admiration de ta vertu, prudence, et doctrine, qui me contraignent (toutes les fois que je contemple la philosophique et vrayement chrestienne œconomie de ta maison) estimer ta fortune heureuse, qui y a pourveu d'une femme si entierement conforme à la perfection de ton esprit : et d'un tel ami, que ceste incomparable lumiere des loix, et des lettres plus douces, M. Michel de l'Hospital dont les singulieres vertus loüees de toute la France et particulièrement admirees de toy, et de tous ceux qui sont si heureux que de luy estre familiers, seroyent par moy plus laborieusement descrites, si je leur pouvoy donner quelque grace après l'inimitable main de ce Pindare François Pierre de Ronsard, nostre commun ami : des labours (si l'Appollon de France est prospere à ses enfantemens) nostre poësie doit esperer je ne sçay quoy plus grand que l'Iliade.

---

SUR LES TRANSLATIONS  
ET AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES  
DE J. DU BELLAY, ANGEVIN

---

SONNET

DE JAN DE MOREL, AMBRUNOIS

*Comme l'on voit l'abeille industrieuse  
Aux champs d'Hybla succer de mainte fleur  
L'emmiellée, et celeste liqueur,  
Dont nous succrons l'amertume odieuse :  
Telle est aussi la Muse ingenieuse  
Du doux-utile Angevin translateur,  
Qui ses thresors tirez de mainct auteur  
Nous jette ici d'une main plantureuse.  
Heureux present des Dieux! heureuse annee,  
Qu'à DU BELLAY la lyre fut donnee!  
Soit pour le fruict, soit pour le resjouyr.  
O plus heureuse encor' la France toute,  
Et l'estranger qui tout ravi l'escoute,  
Esmerveillé de toute voix ouyr.*

---

EPIGRAMME  
DU TRANSLATEUR

---

ON VOIT PLUS D'UN MOQUEUR ENEE  
ET PLUS D'UNE FOLE DIDON,  
COUVERT LE FEU DE CUPIDON,  
DESSOUS LES CENDRES D'HYMENE.

---



## LE QUATRIÈME LIVRE DE L'ÉNEÏDE DE VIRGILE

---

### LA FIN DU TROISIÈME LIVRE

*Ainsi Enee, un chacun l'escoutant,  
Alloit des Dieux les destins racontant :  
Finablement, silence il s'imposa,  
Et faisant fin, ici se reposa.*

Mais cependant la Royne jà blessee  
D'un gref souci, nourrit en sa pensee  
Ce qui la blesse, et sent dedans ses veines  
L'aveugle feu des amoureuses peines,  
Mainte valeur, mainte Troyenne gloire,  
Court, et recourt en sa prompte memoire.  
La face ainee, et le parler aussi,  
Sont engravez en son triste souci :  
Et ne permet son penser ennuyeux  
Le doux sommeil couler dedans ses yeux.

Jà de Phœbus la lampe retournee  
Nous esclairoit la seconde journee,  
Et jà parloit du celeste sejour  
L'humide nuict, fuyant l'aube du jour,  
Lors qu'à sa sœur tesmoin de ses secrets  
Ceste insensee ainsi fait ses regrets :

Anne, ma sœur, hélas dont me surviennent  
Tant de songers qui douteuse me tiennent ?  
Qui est cest hoste et nouvel estranger,  
Qui s'est venu en nos palais loger ?  
Quel port il a ! ô que son hardi cœur  
Monstre qu'il est un brave belliqueur !  
Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)  
Que telle race est des Dieux la prochaine.  
La peur descouvre un cœur abastardi.  
O que cestuy d'un courage hardi  
A traversé d'estranges destinees !  
O qu'il chantoit de guerres terminees !  
Si je n'avois fiché dans mon courage



De ne me joindre à nul par mariage,  
 Depuis le temps que la mort m'a deceuë  
 De l'amitié en moy premier conceuë :  
 Si je n'avoy oublié tout desir  
 De retenter des nopces de plaisir,  
 Ma volonté (possible ores peu caute)  
 M'eust fait tomber sous ceste seule faute.  
 J'à ne te soit mon courage caché,  
 Anne, depuis que mon povre Siché  
 Souilla nos Dieux par l'homicide main,  
 De ce cruel nostre frere germain,  
 Et seul ici a fleschi ma pensee,  
 Et seul ici mon ame balancee  
 A esbranlé : je recognoy les pas  
 Du premier feu de mes jeunes appas.

Mais dessous moy plus tost la terre fonde  
 Pour m'engloutir dedans la nuit profonde  
 Au plus obscur de l'enfer odieux,  
 Plus tôt le Roy des hommes et des Dieux  
 Darde le feu de ses flesches puissantes  
 Pour m'abismer aux ombres pallissantes,  
 Que je te blesse ou que par amour fole,  
 A mon honneur, tes saints droits je viole.

Celuy premier, qui de moy s'accointa,  
 Avec sa mort mes amours emporta.  
 Luy seul les ait, et luy seul ait la cure  
 De les garder sous mesme sepulture  
 Ainsi parla, et ses pleurs qui coulerent  
 Soudainement sa poitrine mouillerent.

Anne respond : O Sœur, qui m'es plus chere  
 Que du beau jour la plaisante lumiere,  
 Voudrois-tu bien d'un eternel veuvage  
 User ainsi la fleur de ton jeune âge ?  
 Et ne gonfler d'amour les appetis,  
 Ny la douceur de tes enfans petis ?  
 Crois-tu un tas d'ombres ensevelies  
 Avoir souci de ces douces folies ?

Et soit ainsi que ta fresche douleur  
 D'aucuns maris n'ait prisé la valeur,  
 Ou soit d'Arbe, à qui tu fis sentir  
 Ton fier desdain en Lybie, et en Tyr,  
 Ou soit de ceux que l'Aphricain bonheur,  
 Tient eslevez en triomphe et honneur :  
 Veux-tu encor demeurer obstinee  
 Contre l'amour en ton cœur si bien nee ?  
 Songes-tu point en quelle nation  
 Tu as esleu ton habitation ?

De ce costé, Getulie indomtable  
 Le fier Numide, et Syrte inhospitable :  
 De cestuy-là la grand'plaine alteree  
 Des Barceans, te rend mal asseuree.  
 Et que diray des menaces cruelles  
 De nostre frere, et des guerres nouvelles,  
 Qui dedans Tyr s'eslevent contre toy !  
 Certes la main des Dieux, comme je croy,  
 Avecq' Junon, ont sur les rives tiennes  
 Guidé le cours des noirres Troyennes.

Quelle cité tu verras se dresser,  
 O chere Sœur, quel regne se hausser  
 Sous tel mari ! combien sous telles armes  
 Ta nation sera brave aux alarmes !  
 Tant seulement offre aux Dieux sacrifice,  
 Et à ceux-ci par hospital office  
 De s'arrester brasse l'occasion,  
 En ce pendant que l'humide Orion  
 Trouble la mer et le ciel mal traictable,  
 Choquant les nerfs d'un bruit espouvantable,

Par ces propos, du courage enflammé  
 Elle a plus fort le desir allumé :  
 Elle asseura la pensee douteuse,  
 Et deslia la chasteté honteuse.

Premierement des temples consacrez  
 Vont visiter les destours plus secrets,  
 Et requerir à l'entour des autels  
 La sainte paix des benins immortels.  
 Puis, en suivant les façons usitees,  
 Brebis d'eslite ell' ont esgorgetées :  
 Sacrifiant à l'honneur de ces trois,  
 Bache, Apollon et Cere porte-loix,  
 Junon sur tous, qui les nopces maintient.  
 Didon la belle en sa dextre soustient  
 Une grand' coupe et la liqueur espanche  
 Droit sur le front d'une genisse blanche  
 Ores des Dieux les autels elle adore,  
 Et de presens chacun jour les honore :  
 Ores beant aux poitrines sanglantes,  
 Regarde au fond des entrailles saillantes.

Mais, ô l'abus des ignorans devins,  
 Las, qu'ont servi tant de temples divins,  
 Et tant de vœux à ceste furieuse ?  
 En ce pendant la flamme doucereuse  
 Ronge ses os et la ploye insensee  
 Secrettement est vive en sa pensee.

La malheureuse, ardente et furibonde

Court par la ville errante et vagabonde,  
 Telle qu'on voit dans les forests de Crete,  
 Par le long coup d'une flesche secrette,  
 La pauvre cerve eviter le berger,  
 Qui l'a blessee: alors d'un pié leger  
 Lancee au cours d'une fuite diverse  
 Les Dictéans buissons elle traverse,  
 Et les forests, mais la mortelle pointe  
 Luy est au flanc eternellement jointe.

Ores, on voit, ainsi que forcenee,  
 Par la cité avec son cher Ence  
 Se pourmener l'amoureuse Didon,  
 Qui de sa ville, et de l'or de Sidon  
 Fait grande monstre, et de parler s'appreste,  
 Puis au milieu de son parler s'arreste.

Ores au soir ell' tente les moyens  
 D'ouyr encor' les longs erreurs Troyens,  
 Folle, qu'ell' est : et sur la mesme couche  
 Du racontant pend encor' à la bouche

Puis quand chacun depart, et qu'à son tour  
 L'obscurité vient embrunir le jour,  
 Et que les feux, qui d'en haut precipitent,  
 De tous costez au sommeil nous incitent,  
 En son palais, solitaire et faschee,  
 Dessus son lict desert elle est couchee:  
 Elle oit et voit, et tousjours se presente  
 L'ami absent duquel elle est absente :  
 Où elle tient Ascaigne qu'elle embrasse,  
 Et baise en luy de son pere la grace,  
 Se parforçant de tromper en ce poinct  
 Le fol desir de l'amour qui la poinct.

Plus vers le ciel les tour encommencees  
 Ne vont montant; les armes sont lissees  
 De la jeunesse : et les ports et rampars  
 Abandonnez, montrent de toutes pars  
 Le peu de soin des futures batailles:  
 L'œuvre imparfait des superbes murailles  
 Et des palais le front audacieux  
 Ne tasche plus de s'egaler aux cieux.  
 Mais tout soudain que la campagne chere  
 De cestuy-là, qui des Dieux est le pere,  
 Voit forcener telle peste enflammee  
 En ceste-ci, et que la renommee  
 Ne peut garder, que la fureur ne donte  
 L'effort premier de sa publique honte,  
 De luy aider un desir la pressa,  
 Et par tels mots à Venus s'adressa :

Vrayment et toy et ton gentil enfant  
 Avez acquis un butin triomphant.  
 D'avoir tous deux (ô divinité haute)  
 Ainsi trompé une femme peu caute.  
 J'entends assez que pour ton fils soigneuse,  
 Tu as été contre nous soupçonneuse,  
 Et tu crains qu'il ne reçoive outrage  
 Entre les murs de ma fiere Carthage.  
 Mais quelle fin prendra ceste querelle ?  
 Pourquoi plus tost d'une paix eternelle  
 N'exercons-nous un vassage assuré ?  
 Tu as cela, que tant as désiré :  
 Didon se brusle, et de son mal enclos  
 Jà la fureur luy saccage les os.  
 Gouvernons donc cestuy peuple en commun,  
 Et faisons tant que des deux ne soit qu'un :  
 Soit affermie à un Phrygien Prince,  
 Avec Didon sa dotale province.

Venus respond (sentant bien de Junon  
 Le franc parler qui ne tendoit sinon  
 A destourner le sceptre d'Italie,  
 Futur vainqueur d'Afrique et de Lybie)  
 Qui est le fol si ardent de combattre  
 Qui aimast mieux par querelle debattre  
 Avecques toy, que t'accorder ces choses ?  
 Pourveu aussi, que ce que tu proposes  
 Soit gouverné par la fortune humaine ;  
 Mais les destins me rendent incertaine  
 Si Jupiter veut qu'une ville assemble  
 Les Tyriens et les Troyens ensemble :  
 Et qu'un accord de commune alliance  
 Mesle ces deux en longue patience.  
 Toy son epouse, essaye par priere  
 A le flechir : va, marche la premiere ;  
 Je te suyvrai. Junon replique ainsi :

Je prends sur moy tout ce labeur ici.  
 Or, maintenant quels moyens faut tenir,  
 Pour à ce poinct de nopces parvenir,  
 Si tu le veux entendre promptement,  
 Escoute moy, je te diray comment.  
 Ton fils Enee et ceste pauvre lasse  
 N'aguere ont fait entreprise de chasse,  
 Deliberez avec tout l'appareil,  
 Partir demain des le premier soleil.  
 Lors sur le poinct des plus secrets apprests,  
 Et qu'on fera l'enceinte des forests,  
 Je verseray dessus eux une nuë

Grosse de pluye et de gresle menuë,  
 Et par la voix d'un eclatant tonnerre,  
 Feroy trembler tout le ciel, et la terre.  
 De toutes parts ayant un si grand bruit,  
 Chacun fuira couvert d'obscur nuict.  
 Moy qui presente à la fuite seray  
 Sous un mesme antre, alors j'adresseray  
 Avec Didon le Troyen Capitaine :  
 Et si tu es de volonté certaine  
 En mon endroit d'amour bien ordonnee  
 Je les joindray sous les loix d'Hymenee.  
 Venus alors, d'un signe sans mot dire  
 La ruse approuve et s'en prend à sourire.

Endementiers l'Aurore se levoit  
 De l'Océan, et avec elle on voit  
 Sortir aux champs les plus deliberez,  
 Grandes espies, toiles, panthes de retz,  
 Meutes de chiens, piqueurs Massiliens  
 Marchent espais. Les Seigneurs Libyens  
 Devant sa porte attendent la Princesse,  
 Qui se levoit d'une lente paresse.  
 Couvert de pourpre et d'or à l'advenant,  
 Se tient debout le hardi pié-sonnant,  
 Qui fait le brave, et de sa bouche humide  
 Masche le frein de l'escumeuse bride.  
 Finablement elle marche dehors  
 A grande fuite, ayant autour du corps  
 Le riche honneur d'un manteau Tyrien  
 Ouvré en rond à point Sydonien,  
 La trousse au col, et ses cheveux deliez  
 Autour du chef mignardement liez  
 D'un nœud doré : sa robe purpuree  
 Se retrousoit d'une agraffe doree.

Les Phrygiens, et le gaillard Ascaigne  
 Fort bravement marchent par la campagne:  
 Enee aussi, qui tous autres efface,  
 Se joint à eux compagnon de la chasse.  
 Tel qu'Apollon au regard se presente,  
 Lorsqu'il depart de Lycie et de Xante,  
 Pour visiter sa Dele maternelle.  
 A son retour le bal se renouvelle,  
 Et à l'entour des autels, qui sont ceints  
 Du chœur sacré, les Agathyrses peincts  
 Vont carrolant par fremissantes troppes  
 Entremeslez de Cretes et Dryopes.

Luy, sur le haut du coupeau Cynthien  
 Marche à long pas, et d'un doré lien

Pressant son chef, de rameaux nouveletz,  
 Nouë à l'entour ses cheveux crepelez  
 Qui mollement contreval s'abandonnent.  
 Ses traicts aussi sur ses espales sonnent :  
 Non moins que luy gaillard marchoit Enee,  
 Tel est le port de sa grace bien nee.

Puis, quand ont fut hors des larges campagnes,  
 Sur le plus haut des ombreuses montagnes,  
 Et au plus creux des forests mal voyees  
 Voici tomber les bisches desvoyees  
 Par les rochers, courant deçà, delà :  
 D'autre costé par les champs se mesla  
 Des cerfs legers la grand' bande peureuse,  
 Laissant les monts d'une fuite poudreuse.

Le gay Ascaigne au plein de la valee  
 Son fier cheval pique à bride avallce,  
 Et peu rusé au mestier de la chasse  
 Ores ceux-ci et ores ceux-là passe :  
 Desirant fort un escumeux Ranger  
 Par les troppeaux timides se ranger.  
 Ou contre luy descendre en rugissant  
 L'aspre fureur d'un lyon blondissant.

Pendant, le ciel en murmurant se mesle  
 De tourbillons, et de pluye et de gresle :  
 Les Tyriens et Troyens esgarez  
 Ascaigne aussi, par la peur separez  
 Von't au couvert ; et des croppes hautaines  
 Les fiers torrents s'eslancent par les plaines  
 Et sur ce point mesme caverne assemble  
 Didon la belle, et le Troyen ensemble.

Premierement la terre nourriciere  
 Donna le signe et Junon la Nossiere :  
 Des feux aussi l'infortuné presage  
 Se monstre en l'air coupable du nossage :  
 Et des sommets mainte Nymphes estonnee  
 Par hurlement a chanté l'Hymenee.

Ce jour premier fut la cause et le chef,  
 Et de la mort, et de tout le meschef :  
 Car jà Didon de son honneur tombee,  
 Ne songe plus une amour desrobee :  
 Plus ne luy chaut de ce que l'on dit d'elle :  
 Ce qu'elle a fait, mariage elle appelle,  
 Et pense bien que ce nouveau péché  
 Dessous tel nom soit finement caché.

Soudainement la viste Renommée  
 Par les citez de Libye est semee :  
 La Renommée à l'aile vagabonde,

Le plus prompt mal qui soit en tout le monde,  
Et dont le cours au partir faible et lent,  
Au cheminer se fait plus violent.

A sa naissance elle est craintive et basse,  
Puis tout soudain reprend cœur et audace,  
Marche sur terre, et fiere devenue,  
Cache son front en l'obscur de la nue.

La Terre mere asprement courroucée  
Contre les Dieux, après la mort de Cee  
L'un de ses fils, et d'Encelade aussi  
(Comme lon dit) enfant a ceste-ci,  
Qui court leger, et vole encore mieux :  
Monstre superbe, horrible, et tout plein d'yeux,  
Yeux qui jamais de veiller ne se faschent  
Dessous autant de plumes qui les cachent :  
Avec autant de bouches et de langues,  
Cest importun babille ses harangues  
Et dresse encor' (ô estranges merveilles)  
De tous costez pareil nombre d'oreilles.

Toute la nuict diversement il erre  
Parmy le ciel, et l'ombre de la terre.  
Sifflant de l'aile, et son voler dispos  
Ne sent jamais la douceur du repos,  
Durant le jour, sur les toicts il se plante,  
Ou sur les tours : adonc il espouvante  
Les grand's citez, et d'affermier essaye  
Autant le faux, que la parole vraye.

Ce monstre alors par le peuple chantoit  
Ce qu'estoit fait, et ce que fait n'estoit :  
Estre venu de Troyenne lignee  
Nouvellement je ne scay quel Enee,  
Que pour mary a bien daigné choisir  
Didon la belle : et que d'un long plaisir  
Passent l'hyver aux presens qu'amour donne,  
Sans avoir soing de sceptre ny couronne.

Ceste vilaine en tous ceux qu'elle atouche,  
Espand ainsi le venin de sa bouche :  
Puis vers le prince Iarbe se retire,  
Et allumant son cœur d'une grand ire,  
Emmoncela dedans sa fantaisie  
Mille fureurs d'ardente jalousie.

Cestuy-ci né de la race Ammonide,  
Qui efforça une Garamantide,  
Avoit basti en cent provinces amples  
A Jupiter cent autels et cent temples :  
Luy consacrant le feu, qui jour et nuict  
Devant les Dieux eternellement suit :

Du sang aussi qui des bestes issoit,  
 Le gras pavé du temple rougissoit :  
 Et fut encor en plus de cent couleurs  
 Le soir couvert de chapelets de fleurs.

Luy donc esmeu d'une fureur mortelle  
 Pour le rapport de si triste nouvelle,  
 Par les autels des Dieux, qu'on va priant,  
 A Jupiter s'alloit humiliant,  
 Les yeux au ciel, et à mains renversees  
 Avoit ainsi ses plaintes adressees :

O tout-puissant ! ô Dieu que la gent More  
 Sur les lits peints devotement adore :  
 En repaissant, et te sacrant l'honneur  
 Des saints presens, dont Bacche est le donneur !  
 Voy-tu cecy, ô Pere ? ou si tes mains  
 Sont pour neant la crainte des humains ?  
 Donques en vain nos courages s'estonnent  
 Des feux secrets, qui par les nues tonnent ?

Une estrangere entre nous abordee,  
 Qui de nouveau une ville a fondee  
 A petit pris : à laquelle en servage  
 Avons donné le sablonneux rivage  
 A labourer : et qui prent accroissance  
 Dessous les loix de nostre obeissance,  
 Nous a laissez, pour se donner en proye,  
 Entre les bras du fugitif de Troye,  
 Et maintenant jouist de nostre bien  
 Ce beau Paris, ce mitré Phrygien,  
 Tout parfumé entre ces demis-hommes :  
 Nous cependant, qui aux prieres sommes,  
 Te presentons les mains d'offrandes pleines,  
 Et nous paissions de ces louanges vaines.

Priant ainsi, Jupiter l'entendit,  
 Et tout fasché son regard estendit  
 Sur la cité, où ces amans vivoyent,  
 Qui leur bon bruit en oubly mis avoyent,  
 Adonc Mercure à soy venir il mande,  
 Et par tels mots son plaisir luy commande :

Va mon fils, va, esbranle tes aisselles,  
 Huque les vents, coule dessus tes ailes,  
 Et parle ainsi au Duc Dardanien,  
 Qui enfermé du mur Sydonien,  
 Ne songe plus, ny à ses destinees,  
 Ny aux cités pour luy déterminees.

Ce ne sont pas les propos de Venus  
 Que son cher fils m'a naguere tenus,  
 Et pour ceci ne l'a sauvé des armes,



Jà par deux fois, entre les Grecs gendarmes :  
 Ains m'asseuroit, qu'en Italique terre,  
 Grosse d'Empire, et superbe à la guerre,  
 Du sang Troyen le nom replanteroit  
 Qui sous ses loix le monde rangeroit.

. S'il a du tout chassé de sa memoire  
 Si riche espoir, et si pour telle gloire  
 Ne daigne plus faire entreprise nulle,  
 Pourquoi est-il envieux sur Iule,  
 Qui doit jeter aux Italiques plaines  
 Le fondement des fortresses Romaines?  
 Qu'entreprend-il ou espere parmy  
 Ce peuple ici, qui lui est ennemy ?  
 N'a il plus soin des champs Lavinien,  
 Ny de l'honneur de ses Ausoniens ?  
 Or sus qu'il voise à son premier desir,  
 Et nage tost, car c'est nostre plaisir.

Il avoit dict : et le Dieu messenger  
 Soudainement fut prompt à desloger.  
 Il noüe aux pieds ses riches talonnières,  
 Qui par le vent de leurs plumes legeres  
 Le vont portant à course vagabonde  
 Plus tost sur terre, et plus tost dessus l'onde,  
 Il prend sa verge : et ceste verge est celle  
 Dont ici haut les ombres il appelle  
 Des tristes lieux, ou bien les y convoye :  
 Avecques elle en nos yeux il envoye  
 Ores le somme, et ores le resveil,  
 Ores les clost d'un eternel sommeil :  
 Par elle encor chasse vents et orages  
 Et à son gré traverse les nuages.

Ainsi en point, ce messenger ailé  
 En peu de temps a tellement volé,  
 Qu'il voit d'Atlas les hauts flancs, et le feste  
 A qui le ciel repose sur la teste :  
 Le dur Atlas de pins environné,  
 Et dont le chef sans cesse couronné  
 D'obscurs brouillars, est agité souvent  
 De tourbillons, et de pluye et de vent.  
 De neige aussi ses espâles se cachent :  
 De son menton les fiers torrents se laschent  
 Sur sa poitrine : et d'une humeur glacee  
 Sa rube barbe est toujours herissee.

Droit au sommet du Mauritanien  
 Se va percher l'ailé Cyllenien,  
 Et puis de là par grande violence  
 La teste en bas sur les ondes s'eslance :

Tel que l'oiseau, qui d'ailes marinières,  
Nage à l'entour des roches poissonnières,  
Raze la mer et d'un tour et retour  
Va ba'-volant des rives tout autour.

Non autrement ce mesager isnel  
Abandonnant son ayeul maternel,  
Entre deux airs à basses ailes fend  
Des Lybiens les sablons, et le vent.

Incontinent que d'une ailée plante  
Sur le sommet des loges il se plante.  
Il voit Enee ententif à l'ouvrage,  
Et des maisons, et des tours de Carthage.  
Son cymeterre en arc se flechissant  
Fut esmaillé de jaspe jaunissant,  
Et son manteau qui du col devalloit  
De pourpre esleu par tout estincelloit,  
Pourpre de Tyr, que d'une main non chiche  
Avait ouvré cette Princesse riche  
Pour son Enee, et si avoit encor  
Entretissu les toiles de fin or.

Lors, dit Mercure, ainsi donc desormais  
Le fondement de Carthage tu mets :  
Ainsi te plaist par la main du maçon  
Elabourer d'une exquise façon,  
Ta belle ville, ô nouveau marié,  
Qui as l'honneur de ton regne oublié.  
Mais cestuy-là qui des Dieux est le pere,  
Dont le pouvoir ciel et terre tempere,  
M'a commandé descendre promptement,  
Et t'apporter par l'air ce mandement!  
Que songes-tu? Ou sur quelle esperance  
Fais-tu icy tant longue demeurance?

Si pour l'honneur de tant de belles choses,  
Si pour ton nom entreprendre tu n'oses  
Aucun labeur, au moins que ta memoire  
Regarde Iulle et sa naissante gloire,  
Dont les neveux seront de main en main  
Chefs d'Italie et du peuple Romain.  
Ainsi disant, à mi-parler s'enfuit  
Et comme vent en l'air s'évanouit.

Mais le Troyen tremblant à ceste fois  
D'un tel regard perdit courage et voix,  
De grand horreur son poil se herissa  
Et son gosier sa parole pressa.  
Il est ardent de s'en fuir grande erre  
Et de laisser ceste tant douce terre :  
Car son esprit s'estonne grandement

D'avoir ouy si haut commandement.

Helas comment, ou par quelle finesse  
Osera il aborder la Princesse  
En sa fureur? Comment pourra sa langue  
Se desplier à sa triste harangue :  
Deçà, delà son penser agité  
Est d'une part, et de l'autre incité  
Diversement! et va d'un leger cours  
Par mille advis et par mille discours.  
Finablement ses balancez esprits  
A ce conseil, pour le mieux se sont pris.

Soudainement, il appelle Meneste,  
Le fort Cloante, et encore Sergeste :  
Leur commanda les vaisseaux apprester,  
Les compaignons sur le port arrester,  
Couvertement trousser tout le voyage,  
Et de tenir secret le navigage.

Luy, cependant que la Princesse humaine  
De ses amours se tiendra plus certaine,  
Tentera l'heure, et le temps plus dispos,  
Pour entamer un si triste propos  
Ainsi commande, et eux, qui furent prests,  
Joyeusement dressent tous leurs apprests.

Mais la Princesse (et qui peut decevoir  
Un cœur aimant) alla soudain prévoir  
Toute la ruse, et premiere s'avise  
Subtilement du fait de l'entreprise.  
Du plus certain elle est toujours douteuse,  
Rien ne l'assure: et la fame impiteuse  
Luy va conter que la fuite se dresse.

La Royne adonq' que la fureur oppresse,  
Pauvre d'esprit, s'en va courant les rues  
Telle qu'on voit les Thyades esmeuës  
Lorsque le jour de Bacche on renouvelle,  
Et que de nuict Citheron les appelle.  
Finalement Enee ell' devança,  
Et par tels mots ses plaintes commença :

O desloyal! as-tu bien projectté  
En ton esprit si grand' mechanceté,  
Que de vouloir d'une parjure foy  
Subtilement te desrobber de moy?  
Donq' ny l'amour, ny la dextre donnee  
Ny ta Didon à la mort condamnee  
Ne t'ont esmeu? mesmes tu veux parmi  
Les Aquilons et sous l'astre ennemi  
Hausser la voile. Et quoy? homme leger,  
Si une terre, et un peuple estranger

Tu ne cherchois, et si l'antique Troye  
 Des Grecs soldats n'eust point esté la proye,  
 Troye pourtant seroit-elle cherchee  
 Parmi les flots d'une mer si faschee ?  
 Me fuis-tu donq' par ces pleurs, et ta dextre,  
 (Puis qu'autre chose en moy plus ne peut estre)  
 Par nostre Hymen et si quelque plaisir  
 Contenta onq' ton amoureux desir,  
 Regarde, hélas, ceste pauvre maison :  
 Et si vers toy encor' est de saison  
 Quelque prier, je te prie et supplie,  
 Que ton esprit ceste pensee oublie.

Pour toy je fuis aux Libyques provinces  
 Faite hayneuse et aux Nomades princes :  
 Pour toy aussi le Tyrien m'honore  
 Moins que devant : et pour toy-mesme encore  
 Est aboly cest honneur et ce nom,  
 Qui esgaloit aux astres mon renom,  
 Hélas à qui, pour me donner confort,  
 Me laisses-tu si proche de la mort ?  
 O l'hoste mien, puis que ta vaine foy  
 Ne m'a laissé quelque autre nom de toy,  
 Qu'attens-je plus ? que mon cruel Germain  
 Ceste cité saccage de sa main ?  
 Ou que je sois en triomphe ravie ?  
 Au prince Iarbe esclave et asservie ?  
 Si j'eusse au moins de toy quelque lignee  
 Avant ta fuite : et qu'un petit Enee  
 Jouïast à moy, dont seulement la grace  
 Me rapportast quelques traits de ta face,  
 Vrayment encor' du tout en ma pensee  
 Je ne serois captive, ni laissee.

Elle avoit dit : mais luy epoinçonné  
 Du mandement par Juppiter donné,  
 Regardoit ferme, et domter s'efforçoit  
 Secrettement le mal, qui le pressoit.  
 Finalement, sa response fut telle  
 En peu de mots : O Royne tu es celle  
 Dont tant de biens que tu m'as ramentus  
 Jamais de moy ne pourront estre teus :  
 De moy par qui la memoire d'Elize  
 En nonchaloir ne se verra point mise,  
 Tant que mon cœur de moy se souviendra,  
 Et que mon ame en mon corps se tiendra,  
 Tant seulement un peu je parleray  
 De ce qui s'offre. Oncques je n'esperay  
 Par une fuite eschapper hors d'ici,

Et ne faut point que tu la nomme ainsi.  
De mariage onq' propos n'ay tenu,  
Et pour cela ne suis-je ici venu.

Si les destins vouloyent qu'à mon plaisir  
Je puisse vivre et suivre mon desir,  
J'habiterois la ville où sont enclos  
De mes ayeux les cendres et les os :  
Du Roy Priam, la demeure superbe  
N'eust demeuré si longuement sous l'herbe,  
Et, eusse encor' aux vaincus Phrygiens  
Rédifié les Pergames Troyens.

Mais Appollon Grynéan me commande  
De faire voile en l'Italie grande :  
C'est son oracle, et le fort Lycien  
Veut que j'aborde au port Ausonien :  
Voilà mon bien, voilà mon heritage.

Si tant te plaist la cité de Carthage,  
Bien qu'elle soit en terre Lybienne,  
Et que tu sois de gent Phenicienne,  
Dea que te chaut, si par nous est unie  
Au sang Troyen la race d'Ausonie ?  
On ne doit pas donques nous reprocher  
Si nous voulons terre estrange chercher.  
Toutes les fois que la nuit froide et sombre  
Ce bas sejour couvre d'une obscure ombre,  
Toutes les fois que les astres bruslans  
Jettent sur nous les yeux estincelans :  
L'esprit troublé de mon cher pere Anchise

En mon dormant haste mon entreprise.  
Ascagne aussi, que je prive d'Itale,  
Son vray domaine et province fatale,  
Me touche au cœur et toujours m'admoneste  
L'affection d'une si chere teste.

Naguere encore le truchement des cieux  
Transmis vers moy par le pere des Dieux,  
(Et l'un et l'autre à tesmoin j'en appelle)  
M'en a par l'air apporté la nouvelle  
Jusques ici : sa mesme déité,  
Lorsqu'il entra dedans ceste cité,  
Visiblement à mes yeux se monstra  
Et sa parole en mon oreille entra.  
Or cesse donq' par si fort lamenter  
De toy et moy ensemble tourmenter.  
Pour mon plaisir certes je ne desplie  
La voile au vent, à suivre l'Italie.

Parlant ainsi, elle qui de travers  
Le souguignoit d'un pensement divers

Tourne sur luy ses yeux deçà delà,  
Puis en fureur finalement parla :

Tu n'es point né d'une deesse mere,  
Quiconques fois, et Dardan le grand-pere  
Onques ne fut de ton lignage auteur,  
O desloyal, et parjure menteur !  
Mais bien Caucaze en quelque roche dure,  
A qui tu es semblable de nature,  
T'a engendré : et croy que ta jeunesse  
Suçça le laict d'une hyrcane tygresse.

Que feins-tu plus ? ou qu'elle plus grand chose  
Demeure encor' en ma pensee enclose ?  
Voyez s'il a gemi de vostre dueil,  
Voyez s'il a seulement flechi l'œil,  
S'il a pleuré, ou s'il a pris pitié  
De la fureur d'une telle amitié.  
Que doy-je donq' eslire pour le mieux ?  
Desja, desja de pitoyables yeux  
Ne daignes plus considerer ceci  
Junon la grand' ny Juppiter aussi.

La foy n'est plus en ce monde asseuree,  
Dedans mon port, ô pauvre malheuree,  
Je l'ai receu errant et miserable,  
Luy faisant part de mon sceptre honorable ;  
Je l'ay logé, et du peril des eaux  
J'ay garenti ses hommes et vaisseaux.  
O la fureur d'une bruslante rage,  
Qui maintenant transporte mon courage !  
Voici les forts, voici Phœbus l'augure,  
Voici apres l'ambassadeur Mercure,  
Qui parmi l'air apporte à ceste fois  
De Juppiter l'espouvantable voix.  
Donques les Dieux volontiers ont besoin  
De ce labeur c'est volontiers le soin  
Qui de leur aise empesche le repos :  
Va, je ne veux destourner ton propos :  
Suy l'Italie, et par flots et dangers  
Cherche l'honneur des regnes estrangers.

J'espere bien, si la bonté divine  
Au juste dueil de mes plaintes s'incline,  
Que les rochers et ondes irritees  
Seront un jour tes peines meritees,  
Et que souvent tu nommeras Didon,  
Je te suivrai par le fumeux brandon  
De tes fureurs, et puis quand la mort froide  
Aura ce corps estendu pasle et roide,

Mon ombre encor' te suivra pas à pas.  
 J'orray ta plainte, et sous les enfers bas  
 Viendra le bruit de ta peine endurée  
 Pour le forfait de ta foy parjuree.

Après ces mots, d'un despit et grand'ire,  
 Elle s'arreste au milieu de son dire,  
 Fuit la presence et la clarté du jour,  
 Et se retire en son privé sejour :  
 Laissant celuy que la peur faisoit taire,  
 Et qui vouloit mainte excuse luy faire.  
 Elle se pasme, et ses membres faillis  
 Sont par les mains des femmes recueillis,  
 Puis tout soudain mollement on l'incline  
 Sur les tapis de sa chambre marbrine.

Mais ce pendant, le bon prince Troyen,  
 Bien qu'il cerchast volontiers le moyen  
 De l'addoucir, et par quelque parler  
 Humainement sa plainte consoler,  
 Pour la grandeur de l'amour qui l'estraint  
 Le veuil des Dieux toutesfois le contraint  
 De la laisser, et se tirer au port  
 Où les Troyens arrangent bort à bort  
 Les grands vaisseaux. La nef regouldronnee  
 Aux ondes jà se sent abandonnee.  
 Vous les voirriez apporter des forests,  
 Troncs et rameaux, vous les voirriez apres  
 Hors la cité courir à grande suite :  
 Si fort les poingt le desir de la fuite.  
 On voit ainsi les formis voyager,  
 Pour un grand cas de forment saccager,  
 Lorsque le soin de l'hiver qui s'appreste  
 Les a contraints de se jeter en queste.  
 Le noir troupeau par les champs se presente:  
 Les uns par l'herbe et par estroite fente  
 Portent leur proye, et les autres moins forts  
 A la pousser mettent tous leurs efforts,  
 Hastent ceux-ci et assemblent ceux-là,  
 Tout le chemin en fume çà et là.

Quel esprit lors, Didon, te demeura,  
 Ou quels sanglots ton cœur en souspira,  
 Quand ton œil vid du sommet d'une tour  
 L'espez sablon, poudroyer à l'entour  
 De ton rivage, et la mer se mesler  
 Par le grand bruit qui s'eslevoit en l'air ?  
 Meschant Amour, ô que ta force est grande  
 Sur les esprits où ton pouvoir commande !

Elle est encor' de descendre contrainte  
 En nouveaux pleurs et nouvelle plainte,  
 Pour amollir cest amour endurci,  
 Et veut encor se mettre à sa merci:  
 A cette fin, que rien ne luy demeure  
 A essayer, puisqu'il faut qu'elle meure.

    Anne, tu vois la fuite s'avancer,  
 Tu vois au mast la voile se hausser,  
 Chacun s'appreste, et jà les gayes troupes  
 Des mariniers ont couronné les poupes.  
 Si j'ay bien peu ce grand dueil esperer,  
 Je pourroy bien, chere sœur, l'endurer,  
 Et toutesfois je te supply de grâce,  
 Que ta pitié ce seul plaisir me face.  
 Car toy sans plus le traistre caressoit,  
 Et ses pensers plus secrets t'addressoit:  
 Toy seule encor sçavois l'heure opportune  
 De l'abborder, sans luy estre importune.  
 Va donc, ma sœur, ceste requeste faire  
 A ce hautain et superbe adversaire,  
 Au port d'Aulide, avec les grecs gendarmes,  
 Je n'ay juré de ruiner par des armes  
 Les murs Troyens, et n'y ay pas transmis  
 A ceste fin mes vaisseaux ennemis:  
 D'Anchise aussi par fureur aveuglee  
 Je n'ay la cendre en l'air esparpillée.  
 Pourquoi est donc cest homme impitoyable  
 A mes priers si dur et mal ployable ?  
 Qu'il donne au moins, pour un ample guerdon,  
 A ceste amante un extreme et seul don:  
 Attends un peu, que la mer appaisee  
 Luy ait rendu sa fuite plus aisee.

    Je ne luy veux du nossage parler,  
 Qu'il a osé laschement violer,  
 Et ne quiers pas qu'avec nous il s'allie,  
 Pour se priver de la belle Italie:  
 De requerir sans plus je suis contente  
 Le vain plaisir de quelque bresve attente.  
 Attende donc que mon triste malheur  
 Ait converti ma furie en douleur,  
 Et que le temps m'ait appris la science  
 De me vouloir avecques patience:  
 Voilà, ma sœur, l'extreme et le seul bien,  
 Que je requiers, et dont, si je l'obtien,  
 Je ne faudray à bien te satisfaire,  
 Et deust ma vie en estre le salaire.



Ainsi Didon ses prieres faisoit :  
 Et tous ces pleurs disoit et redisoit  
 La triste sœur : mais l'oreille d'Enee  
 Se fait toujours plus sourde et obstinee :  
 Car son destin et Juppiter vainqueur  
 Ont endurci la pitié de son cœur.  
 Et tout ainsi que les freres du Nort,  
 Alors qu'ils font d'arracher leur effort,  
 Comme à l'envy, par soufflers excessifs,  
 Un chesne vieil sur les Alpes assis,  
 Croulent son tronc d'une horrible menace,  
 Et de fueillars pavent toute la place,  
 Luy ce pendant, qui la faveur soustient,  
 Dessus un roc immobile se tient,  
 Et vers le ciel autant sa teste dresse  
 Comme aux enfers sa racine il abbaisse.

Non autrement par importunes larmes  
 Ce grand seigneur soutient divers alarms,  
 Deçà, de là, et son grave souci  
 Presse au dedans un regret addouci.  
 Le cœur est ferme, et les pleurs espendus  
 Coulent en vain, sans profit despendus.

Ores, Didon, la pauvre malheureuse,  
 Par les destins horriblement peureuse,  
 Requier la mort, et luy est ennuyeux  
 De regarder la grand'route des cieux.  
 Et ce qui fait qu'elle a plus grand'envie  
 D'abandonner ceste commune vie,  
 C'est qu'en offrant les dons accoutumez  
 Sur les autels maintenant parfumez,  
 Elle apperçoit, ô chose horrible à croire !  
 L'eau consacree estre de couleur noire :  
 Et voit encor' que les vins espanchez  
 De sang meurtri sont noircis et tachez.  
 Elle sans plus s'apperçoit de cela  
 Qu'à sa sœur mesme onques ne revela.

Un autre signe encor' l'espouvantait :  
 C'est qu'au dedans de son palais estoit  
 A son mari antique dedié  
 Un temple saint de marbre edifié,  
 Qu'elle honoroit de toisons blanchissantes,  
 Et l'ombrageoit de feuilles verdissantes :  
 De là sortoyent je ne sais quelles voix  
 Et luy sembloit entendre quelquefois  
 De son mari la voix, qui l'appelloit  
 Lorsque la nuict du ciel se devalloit.

Ell' oit encor' sur le haut du repaire  
 Se lamenter le hibou solitaire,  
 Et au milieu des nocturnes tenebres  
 Trainer en long ses complaints funebres,  
 Puis des Devins les responses terribles  
 De plus en plus par menaces horribles  
 L'espouvantoyent : et quand il anuitoit  
 Le fier Enee en songe l'agitoit.  
 Tousjours luy semble estre seule esgaree  
 En son dormant : et des siens separee  
 Par longs sentiers chercher à grande peine  
 Ses Tyriens en la deserte plaine.

Comme Panther, alors que son erreur  
 Voit des fureurs l'espouvantable horreur  
 En un troupeau, et qu'à ses yeux il semble  
 Voir deux soleils et deux Thèbes ensemble.  
 Ou tel qu'on voit le fils d'Agamennon,  
 Qui maint theatre a rempli de son nom,  
 Alors qu'il fuit de sa mere enflammee  
 Les noirs serpens et la torche allumee,  
 Et qu'à sa porte est assise sans cesse  
 De trois fureurs la bande vengeresse.

Doncques, apres qu'elle a conceu la rage  
 Et arresté la mort en son courage,  
 Elle discourt et le temps et la forme  
 D'executer ce conseil tant enorme :  
 Comme son cœur sous un visage feint,  
 Et serenant son front d'un nouveau teint,  
 Par un espoir, qu'au dehors elle porte,  
 Sa triste sœur abborde en telle sorte :

J'ay decouvert (resjouys toy, ma sœur,  
 Avecques moy) un moyen prompt et seur  
 Pour ce cruel à mon amour attraire,  
 Ou pour du tout de l'amour me distraire.  
 Pres du rivage, où le tombant soleil  
 A chef courbé se retrouve au sommeil,  
 Une gent More aux derniers lieux se tient,  
 Là où Atlas le porte-ciel soutient  
 L'ardent esseuil, sur lequel va roulant  
 Des astres clairs le chariot bruslant.  
 De là, j'ay veu une vieille prestresse  
 Massilienne, habile enchanteresse,  
 Garde du temple aux Hesperides sœurs,  
 Qui du miel espendant les douceurs,  
 Et les pavots, qui vont les yeux charmant,  
 Souloit nourrir le dragon non dormant :

Et si gardoit sur les branches sacrees  
Le riche honneur de leurs pommes dorees.

Elle promet par ses vers enchantez  
Rendre les cœurs de l'amour tourmentez,  
Ou deslier les captives pensees  
Qui de l'amour se trouvent offensees ;  
Arrester court des fleuves la carriere,  
Et destourner les astres en arriere.  
Tu luy verras, par ses vers murmurez,  
Tirer de nuit les esprits conjurez,  
Mugler sous toy les tremblantes campagnes,  
Et devaller les fresnes des montagnes.  
Par tous nos Dieux saintement je t'asseure,  
O chere sœur, qu'outre ma conscience,  
De l'art magiq' je fay l'experience.

Toy, sans mot dire, au lieu le moins ouvert  
De ce palais, fay moi au descouvert  
Dresser en poincte un grand amas de bois,  
Et met dessus les armes qu'autrefois  
Près de mon lict laissa ce desloyal,  
Les vestemens et le lict nuptial  
Par qui je meurs, car la prestresse veut  
Que tout cela, qui represente peut  
Le souvenir de cest homme cruel,  
Soit effacé d'oubli perpetuel.

Elle se teut : et sa coupable audace  
En mesme instant luy fait paslir la face.  
Anne pourtant ne croit que la Princesse  
De son trespas le sacrifice dresse,  
Ou qu'elle soit maintenant plus faschee  
Qu'auparavant par la mort de Sichee,  
Elle ne peut en son cœur concevoir  
Si grand fureur: parquoy fait son devoir  
D'executer ce qui luy est enjoinct.  
Mais quand Didon, qui entendoit le point,  
Secrettement voit la pile dressee  
De bois gommeux, et d'yeuse entassee,  
De chapelets le lieu elle environne  
Et de rameaux de cyprez le couronne.  
Après, elle a sur le lict agencé  
Les vestemens, et le glaive laissé,  
Avec l'image et le portrait d'Enee :  
Toute la place est d'autels entournee.  
Alors Didon, la prestresse nouvelle,  
Bien trois cens Dieux à haute voix appelle,  
Eschevelee, et par horribles mots

Invoque aussi l'Erebe, et le Chaos.  
 Puis d'Hecaté trois fois jumelle encore  
 Devotement les trois fronts elle adore,  
 En espanchant quelques eaux desguisees,  
 Qu'ell' feint d'Averne avoir esté puisees,  
 Et puis on va, pour la faire bouillir,  
 L'herbe nouvelle à la lune cueillir,  
 Avec le suc du noir venin terrible.  
 On cherche aussi ceste apostume horrible  
 Que des chevaux les meres vont suççant  
 Dessus ie front de leur poulain naissant.

Elle tenant la tourte en sa main pure,  
 L'un des pieds nud, la robe sans ceinture,  
 Va protestant à l'entour des autels  
 Les feux du ciel et les Dieux immortels,  
 Coupables seuls du triste sacrifice:  
 Et s'il y a au ciel quelque justice,  
 Qui des amants maltraitez ait le soin,  
 Didon encor' l'en appelle à temoin.

Il estoit nuict, et les membres lassez  
 D'un plaisant somme estoyent tous embrassez :  
 Sans bruit estoyent les plaines et les bois,  
 Et sur la mer paisible à ceste fois.  
 C'estoit au point que jà la nuit voilee  
 Tient le milieu de sa course estoilee,  
 Quand sur la terre, en l'air et sur les eaux,  
 Bestes des champs, et poissons, et oiseaux,  
 Ensevelis d'un sommeil addouci  
 Charment du jour le travail et souci:

Mais non Didon, la triste infortunee,  
 Qui des regrets sans cesse importunee,  
 Ne sent jamais glisser dedans ses yeux,  
 Ny en son cœur le doux present des cieux.  
 Son mal redouble; et son feu renaissant  
 Se fait toujours plus superbe et puissant.  
 De son courroux, la chaleur tressaillante  
 Fait ondoyer sa poitrine bouillante,  
 Et en son cœur, sans loisir, ny repos,  
 Va retournant tous ces divers propos.

Las, que fery-je, ô moy pauvre laissee !  
 Doy-je chercher ceux qui m'ont pourchassee ?  
 Et requerir les Nomades maris,  
 Qu'auparavant j'ay tant mis à mespris ?  
 Sauroy-je doncq le Troyen partement  
 Esclave, et serve à leur commandement ?  
 Pource qu'ils ont amplement guerdonné

Le bon secours, que je leur ay donné,  
Et que jamais, par un ingrat vouloir  
Nos vieux bien-faits n'ont mis en nonchaloir.

Mais qui voudra (feins que je le désire)  
Me recevoir compagne en sa navire ?  
Permettront bien ceux- là qui m'ont mocquee,  
Qu'avecques eux je puisse estre embarquee ?  
Ne connois-tu encor fole Didon

Le traistre sang du fin Laomedon ?  
Eh bien pourtant, seule par tant de flots,  
Suivray-je doncq' les joyeux matelots ?  
Ou si j'auray, avec toute ma suite,  
Les Tyriens compagnons de ma fuite ?  
Ceux que j'ay doncq' arrachez à grand'peine  
Hors de Sydon, faut-il que je les meine  
Avecques moi, esprouver si souvent  
La cruauté des ondes et du vent ?  
Meurs plus tost, meurs, digne de ce malheur,  
Et par le fer destourne ta douleur.

O chere sœur, qui mes pleurs ont troublée,  
Par toy je suis premierement comblée  
De tant d'ennuis: c'est toy, par qui ma vie  
A ce cruel fut premier asservie.  
Que n'ay-je peu, comme les animaux,  
Vivre seulette, exempte de ces maux ?  
Je n'eusse pas telle faute commise,  
Et eusse mieux gardé la foy promise  
A mon Sichee. Ainsi en ces secrets  
Didon alloit sanglotant ses regrets.

Enee adoncq' en une haute nef  
Au doux repos avait courbé le chef,  
Ayant dressé, pour nager promptement,  
Tout l'appareil de son embarquement.

Voici le Dieu sous un mesme visage  
Qui luy redouble encores ce message.  
Mercure estoit en cestui-ci depeint,  
Il en avoit la parole et le teint,  
La belle taille, et la frizure blesme  
De ses cheveux; c'estoit Mercure mesme.

Fils de Deesse, en quelle seureté  
Es-tu ici au dormir arresté  
Si longuement? Ne vois-tu point encores  
Les grands dangers qui t'environnent ores,  
Fol que tu es ? N'ois-tu point les Zephires  
Heureusement appeler tes navires ?  
Elle, qui jà de la mort est certaine,

D'horrible et grand je ne sçay quoi demaine  
 En son courage, et son ire enflammee  
 Fait reflotter sa poitrine allumee.  
 Ne fuis-tu doncq' hastivement d'ici,  
 Or' que tu as le moyen de ceci ?  
 Tu verras tost par force de ramer  
 Autour de toy blanchir toute la mer :  
 Et sur le port les torches flamboyantes  
 Estinceler à poinctes ondoyantes  
 De tous costez, si jusqu'au poinct du jour  
 Tu fais encor' en ses terres sejour.  
 Courage doncq', fuy d'une course agile :  
 Toujours la femme est legere et fragile.

Ainsi parlant, l'image de Mercure  
 S'entremesla parmi la nuit obscure ;  
 Enee alors, du songe emerveillé,  
 S'est en surface de grand'peur éveillé,  
 Huhe ses gens, les incite et les presse.

Debout, enfans, rompez toute paresse,  
 Ne dormez plus sur ce rivage estrange,  
 Et que chacun parmi les bancs se range :  
 Guidez au mast, voici encor' le Dieu,  
 Qui nous incite à partir de ce lieu,  
 A destacher le tortueux cordage  
 Et à donner la voile au navigage.

Nous te suyvons, quiconques fois des Dieux :  
 Et derechef avec un cœur joyeux  
 T'obeissons : sois-nous doncq' secourable,  
 Et nous esclaire un astre favorable,  
 O Dieu benin. Enee en ce disant  
 Va desgainer son glaive reluisant :  
 Et tout soudain par un revers, qu'il tire,  
 Tranche le chable, où tenoit le navire.

Pareille ardeur tous les autres incite,  
 Un chacun d'eux la fuite precipite,  
 Qui çà, qui là : les rives sont desertes,  
 Et de vaisseaux les ondes sont couvertes.  
 Les matelots à suite mesuree  
 Raclent le dos de la plaine azuree,  
 Et renversez à force d'aviron  
 Font bouillonner l'escume à l'environ.

C'estoit au poinct, que l'aurore laissant  
 Du nouveau jour la premiere clarté :  
 Avait desjà sur la terre escarté  
 Du nouveau jour la premiere clarté :  
 Incontinent que par une fenestre

La triste Royne aperçeut le jour naistre,  
 Et qu'elle a veu les Troyennes gallees  
 Cingler bien loin à voiles egalees.  
 Le havre vuide, et le prochain rivage  
 Sans mariniers, tout desert et sauvage :  
 Elle arracha l'honneur blond de sa teste,  
 Et en frappant son estomac honneste  
 Trois, quatre fois, d'une fureur mortelle  
 Va s'escrier, par Juppiter (dit-elle)  
 Doncques ainsi s'en ira sans danger  
 Ce desloyal et moqueur estrangier ?  
 Ne courront point mes armes, citoyens ?  
 N'iront-ils point saccager ces Troyens  
 En leurs vaisseaux ? Sus, sus, portez les flammes  
 Haussez la voile, aller tirer aux rames.

Que dis-je ? Où suis-je ? O moy fole insensée !  
 Quelle fureur a troublé ma pensee ?  
 Pauvre Didon, voici ton cruel sort,  
 Qui maintenant te prononce la mort.  
 La mort alors t'eust bien esté grand heur,  
 Quand tu soumis ta royale grandeur  
 A ce meschant : c'est la dextre, et la foy  
 De cestui-là, qui porte avecques soy  
 Ses Dieux privez, et qui se donne loz  
 D'avoir porté son vieil pere à son dos.  
 Que n'ay-je doncq ses membres detranchez ?  
 Que ne les aiy-je en la mer espanchez ?  
 Tué ses gens ? et pour mieux me vanger,  
 Que ne luy ay-je Ascaigne fait manger ?  
 Mais du combat le fort douteux estoit.  
 Eh bien pourtant ? de qui s'espouvanloit  
 Mon cœur desjà de mourir appresté ?  
 J'eusse le feu dans les tentes porté,  
 Et dans les nefz j'eusse esteint fils et pere.  
 Toute la race et famille estrangere  
 Dedans le feu j'eusse precipitee  
 Et puis dessus je me fusse jettee.

Soleil qui vois à toutes choses humaines,  
 Et toy Junon coupable de mes peines :  
 Toy Hecaté par les cantons hullee  
 Quand dessus nous la nuict est devallee :  
 Rages d'enfer, que la vengeance attize,  
 Et vous les Dieux de la mourante Elize,  
 Je vous suppli, que mon deuil vous incite  
 A la pitié, que mon malheur merite,  
 Oyez ceci, et recevez mes plaintes.

S'il est requis les rives estre attaintes  
 Par ce meschant, si Jupiter le veut,  
 Qu'il soit ainsi, puisqu'autrement ne peut :  
 Mais je vous pry que ce malicieux  
 Soit guerroyé d'un peuple audacieux :  
 Qu'il soit banni, et que finalement  
 Soit arraché du doux accollement  
 De son Iule, et que la mort cruelle  
 De ses plus chers lui soit continuelle,  
 Voise au secours, et apres s'estre mis  
 Dessous les loix de ses fiers ennemis,  
 Jamais ne soit ni son spectre apeuré,  
 Ni du plaisir du jour tant désiré :  
 Mais bien sa mort devance la nature,  
 Et soit privé de toute sepulture,  
 Ceci je prie, et avecques mon sang  
 Ces derniers mots je pousse hors du flanc.

Vous Tyriens, ayez en souvenir  
 D'exercer haine et guerre à l'advenir  
 Sur les neveux d'un tel sang demourez,  
 Et de ce don mes cendres honorez,  
 Nulle amitié entre vous puisse naistre.  
 Sors de nos os toy, quiconques dois estre  
 Nostre vangeur, et t'oblige par vœu  
 De guerroyer et par fer et par feu  
 Les successeurs de la race Troyenne,  
 Or à jamais, en quelque temps que vienne  
 Nostre pouvoir l'un avec l'autre estrive,  
 Flot contre flot, et rive contre rive,  
 Camp contre camp, alarmes contre alarmes,  
 Et toujours soyent les deux peuples en armes.

Après ces mots, son vagabond esprit  
 A tournoyer de tous costez se prit  
 Diversement, et sans cesse taschoit  
 A se priver du jour, qui luy faschoit.  
 Adonq'elle a promptement depesché  
 Barce, qui fut nourrice de Siché,  
 Car elle avoit en sa terre ancienne  
 Laissez les os et cendres de la sienne :  
 Fay venir Anne, ô ma nourrice chere !  
 Di qu'ell' s'arrouse avec eau de riviere :  
 Ameine aussi les offrandes monstrees,  
 Et les brebis à l'autel consacrées.  
 Toy mesme fay que ta teste soit ceincte  
 Devotement d'une templette sainte  
 Depesche donc : parachever je veux



Au Dieu d'enfer me bien commencez vœux,  
 Oster mon cœur de ce fascheux lieu,  
 Et mettre au feu l'amour Dardanien.  
 Parlant ainsi, Barce qui s'apprestoit  
 D'un pas vieillard son allure hastoit.

Mais ce pendant, Didon fiere et terrible  
 Pour le remors de son conseil horrible  
 Tournant des yeux la prunelle sanglante  
 De çà, de là : et sa joue tremblante  
 Entretachee avec pasle couleur,  
 Signe mortel de son prochain malheur,  
 Aux lieux secrets entre par violence,  
 Et en fureur sur la pile s'eslance :  
 Où le Troyen glaive elle a des-gainé,  
 Qui ne fut pas à telle fin donné.  
 Puis avoir veu les Troyens vestemens,  
 Et de son lict les cogneus ornemens.  
 Toute explorée, et lente sur la couche,  
 Ces derniers mots fit sortir de sa bouche :

Douce despouille, alors qu'il fut permis  
 Par les Destins, et par les Dieux amis,  
 Recoy ceste ame, et de tant de souci  
 Deslie moy, j'ay vescu jusqu'ici,  
 Et de mes ans le cours ay revolu  
 Tel que Fortune ordonner l'a voulu.  
 Ores de moy la grand'idole errante  
 Sera bien tost sous la terre courante,  
 Une cité j'ay fondé de ma main,  
 J'ay veu mes murs : j'ai dessus mon germain  
 Vangé le sang, et la mort douloureuse  
 De mon mary : heureuse, ô trop heureuse,  
 Si des Troyens les navires fuitives  
 N'eussent jamais abordé sur nos rives.

Ainsi parla : et sur la couche aimée  
 Ayant les yeux et la bouche imprimée  
 Mourrons nous donq d'une mort si cruelle  
 Sans nous vanger? Mais mourons (ce dist-elle)  
 Ainsi, ainsi il me plaist de mourir,  
 Et promptement sous les ombres courir,  
 Ce fier Troyen bien loin dedans la mer  
 Voye le feu, qui me va consumer :  
 Et porte encor' avec toute sa troupe  
 De nostre mort le plaisir et la coulpe.

Elle avoit dit : et ses femmes l'ont veüe  
 Pamy ces mots sur le fer estenduë.  
 Les bras espars, et le glaive escumeux

Rouge du sang bouillonnant et fumeux.  
 Une clameur confusement meslée  
 Jusqu'aux plus hauts estages est volée  
 En esclattant : et le bruit excité,  
 Court en fureur par toute la cité.  
 Les hullements des femmes gemissantes  
 Hurtent le toit des maisons fremissantes :  
 Et du haut cry, qui par la ville tonne,  
 La terre en tremble, et le ciel en resonance :  
 Non autrement que si les ennemis  
 Estoyent en Tyr, ou en Carthagemis,  
 Et que le feu tournoyast furieux  
 Par les maisons des hommes et des Dieux.

Voicy la sœur de son sens desvoyée,  
 Du soudain cœur, et du bruit effrayée :  
 Que son visage aux ongles violant,  
 Et sa poitrine à coups de poing foulant  
 Par le milieu se ruë pesle-mesle,  
 Et de bien loin Didon mourante appelle :

Avois-tu donc, telle fraude conceüe,  
 O chère sœur ! m'as-tu ainsi deceüe ?  
 Ce feu, ce bois, ces beaux autels secrets  
 Me dressoyent-ils tant de pleurs et regrets ?  
 Dequoy premier me plaindray-je de toy ?  
 N'as-tu daigné t'accompagner de moy,  
 Qui suis ta sœur ? ta vie exterminée  
 M'eust appelé à mesme destinée.  
 Mesme douleur, mesme fer et trespas  
 Et l'une et l'autre eust envoyé là-bas.

Avoy-je donc huché à plaine voix  
 Nos Dieux de Tyr ? avoy-je tant de bois  
 Avec ces mains en un monceau réduits,  
 Pour te laisser ? cruelle que je suis,  
 La mort, ô sœur, en ruine delaissee  
 Moy, ta cité, ton peuple, et ta noblesse,  
 Donnez de l'eau, je laveray la playe :  
 Et si encor' le cœur mouvant essaye  
 De hallener, ma bouche mettra peine  
 D'en recueillir la defaillante haleine.

Ainsi parlant sur le haut se transporte  
 Et rechauffant sa sœur à demy-morte  
 Entre ses bras, d'un lon gemissement  
 Le sang meurtry dessechoit doucement.  
 Didon encor' voulut dresser en haut  
 Les yeux mourans : mais l'esprit lui défaut  
 Et de son cœur la playe trop voisine

En eslançant luy pince la poitrine.  
Trois fois son bras sous elle se courba,  
Et par trois fois sur le lit retomba.  
Elle a cerché d'une errante paupiere  
De nostre jour la tant douce lumiere,  
La veüë au ciel bassement eslevee  
Puis a gemy apres l'avoir trouvee

Voyant cecy Junon la tout'puissante  
Prenant pitié de ceste languissante,  
Transmit du ciel Iris, pour jetter hors  
L'esprit rebelle attaché dans ce corps :  
Car pour autant que de mort naturelle  
Ne perissoit, mais par fureur nouvelle,  
Devant ses jours, la Royne du bas monde  
N'avoit couppé sa chevelure blonde,  
Et à l'enfer de styx environné  
Son chef encor' n'avait point condamné.

Donques Iris aux ailes rougissantes  
Trainant au ciel mille couleurs naissantes  
Par les rayons de la flamme opposee,  
D'un lointain vol sur le chef s'est posee.  
Ce triste vœu de par Junon la grande  
Au Dieu d'enfer je porte pour offrande :  
Te separant d'avec ce corps humain.  
Ell' parle ainsi : puis de sa dextre main  
Tranche le poil, la chaleur s'avalla  
Et l'ame au vent parmy l'air s'en alla.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE

DE L'ÉNÉIDE DE VIRGILE



COMPLAINTE

DE DIDON A ENEE

PRINSE D'OVIDE

Comme l'oyseau blanchissant  
Languissant  
Parmy l'herbette nouvelle,  
Chante l'hymne de sa mort  
Qui au bord  
Du doux Meandre l'appelle.

Sans espoir de te pouvoir  
Esmouvoir,  
Mes complaints je resveille :  
Car aux ingrates douleurs  
De mes pleurs  
Les Dieux font la sourde oreille.

Mais ayant perdu l'honneur  
Du bon-heur,  
Que la chasteté merite,  
De perdre encor' mes escrits  
Et mes cris  
C'est une perte petite.

Tu veux tes voiles hausser,  
Et laisser  
Didon que l'amour affolle,  
Les vents qui t'emporteront  
Souffleront  
Tes voiles, et ta parole.

Tu veux deslier aux eaux  
Tes vaisseaux  
Et ce qui vers moy te lie ;  
Suivant par flots estrangers  
Les dangers  
De l'incogneuë Italie.

De Carthage ne te chaut,  
 Qui si haut  
 Commence à dresser la teste,  
 Tu cerches ce qui est loïn,  
 Et n'as soin  
 De ta prochaine conquete.

Le bien assuré tu fuis,  
 Et poursuis  
 Une incertaine entreprise,  
 Autre terre est ton soucy,  
 Ceste-cy  
 T'est sans nulle peine acquise.

Et quand là tu parviendrois,  
 Par quels droits  
 En auras-tu jouissance :  
 Comment pourra l'estranger  
 Se ranger  
 Dessous ton obeissance ?

Il reste une autre Didon  
 Pour guerdon  
 D'une autre amour commencee,  
 Il te reste une autre foy,  
 Qui par toy  
 Puisse encor' estre faussee.

Quand auras-tu, ô Troyen  
 Le moyen  
 De fonder une Carthage :  
 Quand verras-tu d'une tour  
 Tout autour,  
 L'honneur d'un tel heritage :

Et quand bien tout seroit fait  
 A souhait  
 Selon l'entreprise tienne,  
 Quelle femme en amitié  
 A moitié  
 Approchera de la mienne ?

Comme le tizon gommeux  
 Tout fumeux  
 De soufre et de cire ardente,  
 Je me consume : et l'amour  
 Nuict et jour  
 Mon Enee me presente.

Vray est, qu'il est entaché  
Du peché  
D'une ingrante conscience :  
Et tel, si fole n'estoy,  
Que devroy  
En eviter l'alliance.

Mon cœur pourtant le reçoit,  
Bien qu'il soit  
Vers moy de mauvais courage,  
Mon amour fait plus d'effort,  
Quand plus fort  
Je me plains de son outrage.

Venus, donne-moy le don  
De pardon,  
Qui suis de ton fils compaigne :  
Et toy aussi, jeune archer  
Fay marcher  
Ton frere sous ton enseigne.

Ou moy qui ne trouve amer  
L'art d'aymer :  
Celuy qui me fait amante,  
Qu'il me donne seulement  
Argument  
D'aymer ce qui me tormente.

Je me trompe : et cestui-cy  
Vante ainsi  
Faussement son haut lignage :  
Car son cœur ne porte point  
D'un seul poinct  
De sa mere tesmoignage.

Les pierres, les monts, les bois,  
Que tu vois  
Sur hauts rocs prendre accroissance,  
Et les animaux plus fiers  
Volontiers  
Sont auteurs de ta naissance.

Ou ceste mer, que souvent  
Par le vent  
Ores tu vois agitée  
Et dont ton audace encor'  
Ne craint or'  
La violence irritée.

Ou fuis-tu? voici l'hyver  
Arriver,  
L'hyver me soit favorable.  
Oy le bruit, que les vents font  
Jusqu'au fond  
De la mer inexorable.

Redevable laisse moy  
Non à toy,  
(Ce que pourtant je demande)  
Mais aux ondes, et au temps  
Dont j'attens  
Une humanité plus grande.

Je ne suis de si haut pris  
(Ce mespris  
Plus superbe ne te face)  
Que doymes pour m'éviter,  
Te jeter  
Au danger qui te menace,

Tu nourris une rancœur  
En ton cœur  
Vrayment precieuse et chère  
Si pour de moy t'estranger  
Le danger  
De mort t'est peine legere.

Les vents, qui tost cesseront  
Laisseront  
D'une carriere asseuree.  
Le verd Triton galopper,  
Et coupper  
Le dos de l'onde azuree.

O que ton cœur endurci  
Peust ainsi  
Adoucir un peu son marbre !  
Je croy qu'il s'adoucira,  
Ou sera  
Plus dur que le cœur d'un arbre.

Quoy, si cognu tu n'avois  
Mille fois  
De la mer l'impatience  
Veux-tu à ce monstre fier  
Te fier  
Après telle experience ?

Et quand Neptune appaisé  
plus aisé  
Se promettrait à la fuite,  
Sur l'eau mille autres malheurs  
De douleurs  
Trainent une longue suite.

Celuy qui a parjuré  
Asseuré  
Dessus la mer ne doit estre ;  
La mer doit estre la peur  
Du trompeur  
Qui a dementi sa dextre.

Mesme ayant ozé fascher  
L'enfant cher  
De Venus : car Cytheree  
Qui sur les eaux a credit  
Comme on dit,  
Est fille de la maree.

Je crains nuire à qui me nuit :  
Et destruit  
Ne veux voir qui m'a destruite,  
J'ay peur que mon ennemi  
Soit parmi  
Les flots de la mer despite.

Vy, je te pri', car mes yeux  
Aiment mieux  
Pour la seule absence tienne,  
Que pour ta mort faire dueil,  
Toy donq seul  
Seras cause de la mienne.

Feins (Dieu t'en gard'toutefois)  
Que tu sois  
Surpris d'un soudain orage :  
Quel esprit te demourra  
Que dira  
Le secret de ton courage ?

Tu viendras à ressentir  
Le mentir  
De ton parjure artifice :  
Et Didon qu'aura desfait  
Le forfait  
De la Troyenne malice.



Mille furieux remors  
 Viendront lors  
 Représenter à ta veuë  
 Les cheveux s'espargillans  
 Et sanglans  
 De ton epouse deceuë.

J'ay par mon iniquité  
 Merité  
 Tout ceci, et la tempeste  
 Dont ce navire est batu  
 (Diras-tu)  
 Ne menace que ma teste.

Donne espace à la rigueur  
 De ton cœur,  
 Et de la mer violente  
 Ton cours, qui seur se fera  
 Ce sera  
 L'usure de ton attente.

Ne prends point de moy pitié,  
 L'amitié  
 D'Iule sans plus t'emeuve,  
 C'est bien assez que le tort  
 De ma mort  
 En tes beaux tiltres se treuve.

Que t'a Iule mesfait ?  
 Qu'ont forfait  
 Les Dieux familiers de Troye :  
 Ceux qu'arracher on a veu  
 Hors du feu,  
 Seront des ondes la proye.

Mais ils ne sont avec toy,  
 Cœur sans foy,  
 Quoy que tu en faces mine,  
 Ni eux, ni ton pere aagé  
 Ont chargé  
 Ta laborieuse eschine.

Tout est faux, ta langue aussi  
 N'a ici  
 Sa belle science apprise,  
 A tes mielleux appas  
 Je n'ay pas  
 Esté la premiere prise

Si d'enquerir il te plaist  
Là où est  
La mere du bel Ascagne :  
Seule, elle est morte d'ennuy  
Par celuy  
Duquel elle estoit compaigne.  
Tes beaux contes, j'escoutoy  
Dont j'estoy  
Bien digne d'estre deceuë,  
J'addoucy par mon erreur  
La fureur  
De la peine, qui t'est deuë  
Les Dieux, dont tu es muni,  
T'ont puni,  
Tes pechez te font la guerre ;  
Car c'est le septieme Esté  
Qu'as esté  
Errant par mer, et par terre.  
Je t'ay laissé prendre port  
A mon bord,  
Que maint rempart environne,  
A un fuitif incognu,  
Pauvre et nu.  
J'ay fait part de ma couronne.  
Pleust à Dieu que des bienfaits  
Que t'ay faicts,  
Je me fusse contentee :  
Et que le secret plaisir  
Du gesir  
Ne m'eust d'honneur exemptee.  
Ce jour me fut malheureux,  
Quand au creux  
D'une caverne sauvage,  
Me trouvay de bonne foy  
Avec toy  
Fuyant le soudain orage.  
Des nymphes les longues voix  
Celle fois  
Sembloyent huller l'hymenee :  
Les furies l'ont sonné,  
Et donné  
Le signe à ma destinée.

Puni moy, ô l'ancien  
Honneur mien,  
Violé vers mon Sichee :  
Où la mort, qui jà me fuit,  
Me conduit  
De grand' vergongne entachee.

J'ay en un temple sacré  
Consacré  
De Siché, la pourtraicture ;  
De blanches toysons est ceint  
Ce lieu saint  
Est tapissé de verdure.

Une voix sortant de là  
M'appella  
Quatre fois en ceste eglise :  
Et j'ouy que mon espoux  
D'un son doux  
Me dist : Vien, ma chere Elize.

Je vois la mort esprouver,  
Pour trouver  
Celuy qui seul je doy suivre.  
Las ! mais j'ay trop attendu,  
J'ay perdu  
L'honneur qui me faisoit vivre.

Pardonne-moy, je te pri,  
Cher mari,  
Car la celeste noblesse  
De celuy qui a surpris  
Mes esprits  
Doit excuser ma foiblesse.

Sa mere, qui tient des cieux  
L'un des lieux,  
Son doux fils, et son vieil pere  
Ne me promettoyent de luy  
Tant d'ennuy  
Et d'inconstance legere.

Si Didon errer devoit,  
Elle avoit  
Trouvé argument capable  
Ajoute encore la foy,  
Lors je croy,  
Que je ne seray coupable.

Tousjours mes soucis cuisans  
De mes ans  
Ont la carrière suivie :  
Le destin, qui tant me nuit,  
Me poursuit  
Jusqu'aux bornes de ma vie.

Mon mari, devant les yeux  
De nos dieux,  
Fit de sang la terre humide :  
Et mon avare germain  
De sa main  
Fit ce cruel homicide.

Laissant la terre où enclos  
Sont les os  
De Siché, je pris la fuite,  
Fuyant par divers erreurs  
Les fureurs  
De la fraternelle suite.

Je vins l'étranger suivant,  
Me sauvant  
Et de mon frère et de l'onde  
Le lieu que donné je t'ay,  
J'achetay :  
Et ceste ville j'y fonde.

La remparant à l'entour  
D'un long tour  
De tours et murailles fortes,  
Qui font peur deçà delà  
A ceux-là  
Qui sont voisins de nos portes.

Pour une femme chasser,  
Se dresser  
Je voy une forte guerre.  
Voire, et si foible je suis  
Que ne puis  
Quasi défendre ma terre.

A mil' poursuivans j'ay pleu  
Qui n'ont peu  
A mon alliance atteindre :  
Et voyant un incognu  
Mieux venu,  
Ore' ont cause de se plaindre.

Que n'as-tu, ô inhumain,  
En la main  
D'Iarbe livre ma vie,  
Puisqu'à ta meschanceté  
J'ay esté  
Si longuement asservie?

Mon frere aussi qui se deut,  
Baigner veut  
En mon sang la mesme pointe,  
Qui au flanc de mon espoux,  
Par maints coups  
Fut si cruellement jointe.

Mais justes dieux, tu ne dois  
De tes doigts  
Souiller la chose sacree.  
« L'honneur que les vicieux  
« Font aux dieux,  
« Aux dieux volontiers m'agree. »

Si la main qui les sauvoit  
Leur devoit  
Faire apres un si grand blasme :  
Je pense qu'ils voudroyent or'  
Estre encor'  
Parmi la troyenne flamme.

O desloyal ! tu me fuis,  
Et je suis  
De ton fait (peut estre) enceinte :  
Une partie de toy  
Dedans moy  
De mes entrailles est ceinte.

Le povret qui perira  
Sentira  
Le fier destin de sa mere :  
Et tu seras, ô menteur,  
Seul auteur  
De son infortune amere.

Ainsi le maternel sort  
Rendra mort  
Le petit frere d'Ascagne :  
Mon corps et le sien, au moins,  
Seront joints  
Par une peine compagne.

Si ton parti de ce lieu  
Vient de Dieu,  
Je voudroy qu'il eust encore  
Daigne tes vaisseaux garder  
D'abborder  
Dessus le rivage More.  
C'est ce Dieu qui, jour et nuict,  
Te conduit  
A la merci de Neptune:  
C'est luy qui t'a fait ainsi  
Jusqu'ici  
Courir si longue fortune.  
Si tels, que du tems d'Hector,  
Restoyent or'  
Les fiers Pergames de Troye,  
Si ne devrois-tu pourtant  
Voguer tant  
Pour en retrouver la voye.  
Quand parvenu tu seras,  
Tu n'auras  
Trouvé ton beau Simoente :  
Mais le Tibre furieux,  
Qui les yeux  
Dés estrangers espouvante.  
Et veu la longueur du temps,  
Que tu tends  
A la fin de ce voyage  
Tu grifonneras ainçois,  
Que tu sois  
Au bout de ton navigage.  
Fay-toi donq', pour le plus seur,  
Possesseur  
Du peuple, et de la richesse  
Que j'amenay de Sidon,  
C'est le don  
Duquel je te fay largesse.  
Pren l'or de Pigmalion,  
Ilion  
En ta Carthage transporte :  
Et le sceptre Tyrien  
Comme tien,  
En main plus heureuse porte.

Si tu desires trouver,  
     Ou prouver  
 Ta force aux armes adextre:  
 Si ton Iule de soy  
     Quiert de quoy  
 Faire triompher sa dextre:  
  
 Pour vaincre, il n'est jà besoin,  
     Que plus loin  
 Voise chercher les alarmes:  
 En ce lieu trouver on peut  
     Ce qu'on veut,  
 Soit ou la paix, ou les armes.  
  
 Merci, merci je te cri,  
     Et te pri  
 Par les fleches de ton frere,  
 Par ceux qui te veulent mieux,  
     Par tes dieux  
 Et par l'ame de ton pere.  
  
 Ainsi aux tiens desormais  
     Pour jamais  
 La fortune soit humaine:  
 Et les combats phrygiens,  
     Dont tu viens,  
 Soyent les bornes de ta peine.  
  
 Ainsi tous les jours prefix  
     A ton fils  
 Leur terme heureux accomplissent:  
 Et d'un paisible repos  
     Les vieux os  
 D'Anchise reposer puissent.  
  
 Helas, monstre-toy plus doux  
     Envers nous,  
 Qui sommes la maison tienne.  
 Qu'ay-je fait, que trop aimer,  
     Si blasmer  
 Tu veux quelque offence mienne?  
  
 Pour mien je ne recognoy  
     Le terroy  
 Des Mycenes, ou de Phthie.  
 Mon pere et mari ne sont  
     Ceux qui ont  
 Suyvi la Grecque partie.

Si espouse me nommer  
    T'est amer,  
Le tiltre d'hotesse j'aye,  
D'amic, ou d'espouse, non :  
    Fi du nom,  
Pourvu que tienne je soye.  
  
Je sçay le vent Libyen,  
    Je sçay bien  
Quels flots ceste coste baisent :  
Ces flots (si tu ne l'entens)  
    Certain temps  
Se courroucent et s'appaissent.  
  
Quand le bon vent soufflera,  
    On pourra  
Faire voile à la bonne heure :  
La nef au port attendant  
    Ce pendant  
Parmi la glage demeure.  
  
Commande moy t'advertir  
    Du partir,  
Ores, que tu le desires :  
Ton cours je n'arresteray,  
    Mais feray  
Lascher la bride aux navires.  
  
Tes gens de travaux passez  
    Sont lassez ;  
Tes nefz, demi-racoutrees,  
Avant ton departement  
    Promptement  
Pourront estre calfeutrees.  
  
Pour tout le passe plaisir,  
    Et desir  
De mieux meriter ta grace :  
Pour l'esperoir qui m'estoit né  
    D'hymené,  
Je requiers un peu d'espace.  
  
En cependant que la mer  
    Au ramer  
Fera ses eaux mieux traictables,  
La douleur, de jour en jour,  
    Et l'amour  
Me seront plus equitables.



Sinon, tuer je me veux :

Tu ne peux

M'estre longuement rebelle.

O qu'eusses-tu le pouvoir

De me voir

Faisant ma plainte mortelle ?

Mes yeux, comme deux ruisseaux,

De leurs eaux

Mouillent la Troyenne espee,

Qui bientôt sera du sang

De mon flanc

En lieu de larmes trempee.

Mon Dieu, que tes beaux presens

Sont duisans

Au fait de mon entreprise !

Tu as dressé tout expres

Les apprests

De ma mort, à peu de mise.

Le coup qui me blessera

Ne sera

Le seul, qui mon cœur entame ;

Car des amoureux attraicts

J'ay les traicts

Bien avant dedans mon ame.

Ma sœur Anne, Anne ma sœur,

Tesmoin seur

De ma piteuse aventure,

Tes yeux bientôt pleureront,

Et feront

L'honneur de ma sepulture.

Celuy qui la bastira,

N'inscira

Elize de Siché femme :

On y lira seulement

Bravement

Les vers de cest Epigramme :

EENE A DE CESTE MORT,

A GRAND TORT,

DONNÉ LA CAUSE ET L'ESPEE :

LA MISERABLE DIDON

DE CE DON

A SA POITRINE FRAPPEE.



## ÉPIGRAMME

SUR LA STATUE DE DIDON

PRINS D'AUSONE

Passant, je suis de Didon la semblable,  
Tirée au vif d'un art émerveillable.  
Tel corps j'avoy non l'impudique esprit,  
Qui saintement par Virgile est décrit:  
Car oncq' Enee, onques les nefz Troyennes  
Ne prindrent port aux rives Libyennes.

Mais pour fuir d'Iarbe la fureur,  
Mon estomac pudique n'eut horreur  
Du chaste fer dont je fus transpercée,  
Non d'une rage, ou amour offencée.  
De telle mort me plaist bien le renom,  
Puisqu'en vivant je n'ay blessé mon nom.  
J'ay veu mes murs et j'ay vangé Sicée  
Puis de ce fer ma poitrine ay fichée.  
Qui t'avoit doncq' ô Virgile, incité  
D'estre envieux sur ma pudicité?  
Croyez, lecteurs, cela que les histoires  
Ont dit de moy, non les fables notoires  
De ces menteurs, qui d'art laborieux  
Chantent l'amour des impudiques Dieux,  
Appropriant à la divine essence  
Des corps humains l'imparfaite naissance.

---



## LA MORT DE PALINURE

DU CINQUIÈME LIVRE DE L'ENEIDE

Mais cependant, Venus de dueil atteinte,  
Desgorge ainsi à Neptune sa plainte :  
Le fier desdain, l'insatiable rage,  
Qui de Junon tourmente le courage,  
Que la pitié ni la longue saison  
Ni Jupiter n'ont sceu mettre à raison,  
Et que les sorts mesme n'ont peu plier,  
Me font (Neptune) un chacun supplier.

Avoir, parmi les peuples phrygiens,  
Rongé, mangé les murs dardaniens,  
Avoir, parmi les peuple Phrygiens,  
Cruellement les reliques troyennes  
Ne lui suffit, mais son courroux enclos  
Poursuit encor' leurs cendres et leurs os.

De la fureur la cause je n'entens,  
Tu m'es tesmoin combien puis peu de tems  
Elle agita l'orage furieux  
L'onde Libique : elle mesla aux cieux  
Toutes les mers, et osa, ceste fole,  
Mettre (ô forfait) les tempestes d'Eole  
Où tu es Roy. Les Troyennes gallees  
Par son moyen villainement bruslees,  
N'aguere aussi furent mises en proye  
A la faveur des matrones de Troye,  
Forçant les miens de laisser en arriere  
Leurs compagnons en province estrangere ;  
Au demeurant, je te pri que tes eaux  
Donnent passage au reste des vaisseaux,  
Et que mon fils (au moins s'il est permis,  
Et les destins ces murs luy ont promis)  
Puisse aborder au Tibre Ausonien.

Alors, respond le fils Saturnien  
Roy de la Mer : tu peux, ô Citheree,

Estre par tout en mon règne assurée,  
 Dont tu nasquis, et je mérite aussi  
 Que de ma foy tu estimes ainsi.  
 Moy, qu'on a veu tant de fois reprimer  
 Telles fureurs du ciel et de la mer  
 Et si n'ay eu (Xanthe m'en soit tesmoin,  
 Et Simois) sur terre moindre soit  
 De ton Enee, alors qu'on veit Achile  
 Chasser les tiens, et que sa course agile  
 Contre les murs demi-morts les pressoit,  
 Lors qu'à milliers son bras les meurtrissoit,  
 Et que les corps, les canaux remplissans,  
 Bouchoyent la voye aux fleuves gemissans,  
 Et que les eaux de Xante ne couloyent  
 Dedans la mer, ainsi qu'elles souloyent.

Alors, j'ostay sous une nuë vuide  
 Ton fils Enee au superbe Pelide,  
 Plus favori des armes et de nous,  
 Bien que voulusse alors dessus dessous  
 Verser les murs de Troye parjuree,  
 Dont je l'avois moymesmes emmuree.  
 Ce bon vouloir est encor' arresté  
 Dedans mon cœur; ton fils en seureté  
 (Chasse ta peur) conduira ses navires  
 Au port d'Averne, ainsi que tu desites.  
 Un seul sans plus dans la mer perira,  
 Un seul sans plus pour le reste mourra.

Incontinent que le pere eut ainsi  
 Le cœur joyeux de Venus addouci,  
 Ses fiers chevaux attelle, et embouché  
 D'escumeux seins leur braveté farouche,  
 Lasche la reine, et a bride avallee  
 Raze le haut de la plaine salee.  
 Sur son char bleu, les flots incontinent  
 Se sont planez, de nous l'esseul tonnait  
 La mer s'unit, les vents audacieux  
 Fuyant parmi le grand vague des cieux.

Voici apres un horrible exercite  
 De grans poissons: Glauque, et sa blanche suite,  
 Et Palemon, et Phorce avec sa troupe,  
 Et les Tritons à la legere croupe.  
 Sur l'aile gauche estoit l'onde coupee  
 Dessous Thetis, Merite et Panopee :  
 Nisee aussi à leur bande saillie  
 Avec Spion, Cymodoce et Thalie.  
 La gayeté à son rang retournee  
 Chatouille ici le cœur douteux d'Enee,

Il fait soudain ses vaisseaux envoiler,  
 Cuinder au mast, les verges éstaler.  
 Chacun se prend à tendre le cordage,  
 Et à donner la voile au navigage,  
 Ores à dextre, or' à senestre, et ores  
 Croissent bien haut les antennes encores.  
 Lors un bon vent vint empoupper la flotte,  
 Au front estoit Palinur' le pilote,  
 Qui d'avirons un grand nombre menoit  
 Tous vont suyvant la route qu'il tenoit,

Jà de la nuit la moiteuse carriere  
 Touchait du ciel la moyenne barriere.  
 Et les nochers d'un doux somme allechez  
 Estoyent de rang sous les rames couchez,  
 Quand le sommeil des estoiles coulant  
 L'air tenebreux esclaircit en volant,  
 Pour t'abuser, et d'un somme trop dur  
 Charmer tes yeux, ô pauvre Palinur'  
 Ne meritant un si triste meschef.  
 Luy donc assis au plus haut de la nef  
 De Phorbes prit la parole et la grâce.

O Palinur' la Iasienne race,  
 Nos vaisseaux ont le vent et la maree,  
 La saison est au repos preparee,  
 Repose toy et tous ennuis chassez  
 Au long travail emble tes yeux lassez,  
 En cependant je feray ton devoir.

Lors Palinur' à peine ayant pouvoir  
 D'entr'ouvrir l'œil veux-tu donc' que j'ignore  
 La mer paisible, et ses doux flots encore ?  
 Que je me fie à ce fier monstre ici ?  
 Comment veux-tu que j'abandonne ainsi  
 Mon prince Enee à la fraude du vent,  
 Du temps serain abusé si souvent ?  
 Ainsi parloit au gouvernail fiché,  
 Et par les yeux aux astres attaché.  
 Le Dieu alors un rameau stigieux  
 Trempé en l'eau du fleuve oblivieux,  
 Sur une tempe et l'autre secouant,  
 Luy ferme l'œil vagabond et noüant.  
 Ce faux dormir alors non attendu  
 L'avoit à peine au repos estendu,  
 Quand dessus luy tombans le cruel somme  
 Renverse en l'eau et gouvernail et homme,  
 Et avec luy grande part de la pouppe,  
 Cestuy en vain huche souvent sa troupe,  
 Et cestuy-là, qui en volant s'enfuit,

D'une aile prompte en l'air s'esvanouit.

La flotte alors usant de la fortune  
Qu'avoit promis le bon pere Neptune,  
Cingle à plaisir par les humides plaines.  
Et jà les nefz costoyoient des Sirenés  
Les hauts rochers jadis pleins de dangers,  
Et blanchissans d'ossemens estrangers.  
L'enroué bruit de l'onde retournee  
Tempestoit là, quand le bon prince Enee  
Se sent errer à brides vagabondes.  
Luy mesme adonc par les nocturnes ondes  
Servit de guide à son vaisseau flottant  
Sans gouverner, et d'un cœur sanglottant  
De son amy plaint beaucoup l'aventure.

Las il te faut, ô pauvre Palinure  
Trompé du ciel, et de la mer serene  
Coucher tout nud sur la deserte arene.

---



## LE SIXIÈME LIVRE DE L'ENEIDE DE VIRGILE

Ainsi Enee ayant la larme à l'œil,  
De son amy faisoit complainte et dueil :  
Puis donne voile, et à course hastive  
Finalement vint surgir à la rive  
De cette coste, où les murs Cumeans  
Furent fondés par les Euboeans.  
Devers la mer la prouë on contrevire,  
L'ancre mordant' arreste le navire,  
Et les vaisseaux courbent leurs larges pouppes  
Dessus le port, l'ardeur des jeunes troupes  
Sur l'Italie alaiement prend terre :  
Qui quiert le feu aux veines d'une pierre,  
Qui court aux bois, forts des bestes sauvages,  
Et qui encor' enseigne les rivages,  
Qu'il a trouvez. Mais le devot Enee  
Va visiter le temple Apollinee,  
Et l'ancre obscur, secret inhabitable  
De la Sibylle au peuple épouvantable,  
En qui Phœbus, le Delien devin  
Souffle l'ardeur de son esprit divin,  
Luy descouvrant les choses advenir.  
Jà les Troyens commencent à venir  
Dedans le bois à Diane sacré,  
Et de Phœbus au saint temple doré.  
Dedale (ainsi que bruit la renommee)  
Fuyant Minos d'aile bien emplumée  
Dont il osa s'avanturer aux nues,  
Vogua si loin par traces incogneues  
Devers le pol, que d'une agile plante  
Dessus la tour de Cumes il se plante.

Icy rendu, il te sacra les ailes  
 Dont il avoit fait ramer ses aisselles,  
 Puis te bastit, ô Phœbus, ce grand temple  
 Où sur le front du portail on contemple  
 La mort d'Androge, et le tribut d'Athenes,  
 Sept corps d'enfans, ô misérables peines,  
 Et sept encor' chacun an se bailloyent.  
 Là fut le vase, où les forts se brouilloient ;  
 Candie aussi à l'opposite on voit.  
 Qui à l'escart sur la mer s'eslevoit.  
 Là fut Pasiphe au taureau supposee,  
 Et de deux corps la forme composee,  
 Le Minotaure, ardeur pleine de rage,  
 Et de Venus abominable ouvrage ;  
 Là fut encor' la dangereuse entree  
 De mille erreurs au sortir empestree,  
 Mais toutefois Dedale ayant pitié  
 D'une Princesse et de son amitié  
 Desfit l'erreur de ce manoir subtil,  
 Les pas douteux guidant avec un fil.  
 Et tu aurois, ô pauvre Icare aussi,  
 Une grand' part en ce grand œuvre-ci,  
 Si la douleur ne l'eust point empesché.  
 Là par deux fois le pere avoit tasché  
 De feindre en or ce malheur inhumain,  
 Deux fois tomba la paternelle main,  
 Bref les Troyens se fussent mis adonc'  
 A contempler ces portraits tout au long,  
 Sans l'arriver de Sibylle, et d'Acate  
 Sibylle estoit la prestresse d'Hecate,  
 Et d'Apollon, Glauque fut pere d'elle,  
 Et par son nom Deiophebe s'appelle.  
 Ceste saison, dit-elle au prince Enee,  
 A ces portraits ne veut estre donnee,  
 Il vaudroit mieux des indomtez troppeaux  
 Sacrifier maintenant sept taureaux.  
 Avec autant de brebis impoluës  
 Selon la loy du sacrifice eleuës.  
 Après ces mots promptement on se dresse  
 Au sacrifice enjoinct par la prestresse  
 Qui les Troyens appelle en ce gand temple  
 Cavé au flanc d'un rocher large et ample  
 En forme d'antre, à cent huis et obstacles,  
 Qui par cent voix respondent ses oracles.  
 On estoit jà sur le sueil, quand tout haut  
 La vierge dist : c'est maintenant qu'il faut



Du fort futur la response obtenir :  
 Voicy le Dieu, voicy le Dieu venir.  
 Criant ainsi au devant de la porte,  
 Sa face n'eust les traits de mesme sorte,  
 Ny mesme teint : ses cheveux herissez  
 Dessus le chef ne se tindrent pressez.  
 Ains sa poitrine haletante de rage  
 Horriblement lui grossit le courage.  
 Ceste fureur plus grand' forme luy donne,  
 Rien de mortel sa langue plus ne sonne,  
 Lorsque le Dieu en sa poitrine enflee  
 Sa Deité de plus prez eut soufflee.  
 Prince Troyen (elle s'escrie adonc)  
 Fais-tu ici, fais-tu ici le long  
 A presenter prieres et offrandes ?  
 Tu ne verras beer les portes grandes  
 Et la maison espouvantable à voir,  
 Si paravant tu n'as faict ton devoir.  
 Elle se teut, ayant ainsi parlé :  
 Soudain aux os des Troyens est allé  
 Un froid tremblant, adonc le Roy s'incline,  
 Priant ainsi du fond de sa poitrine :  
 Phœbus tousjours aux Troyens pitoyable,  
 Phœbus, qui fus à Paris favorable,  
 Lorsque sa main (la tienne ayant pour guide)  
 Darda ses traits dans le corps d'Eacide,  
 Par tant de mers, qui grandes isles font,  
 Tu m'as guidé d'Afrique au plus profond,  
 Au plus profond des sablonneux dangers,  
 Par tant de flots et peuples estrangers,  
 Finablement nous touchons l'Italie  
 Fuyant' de nous. icy je te supplie,  
 Soit arresté notre sort odieux.  
 Vous tous aussi, ô Deesses, ô Dieux,  
 Ausquels fascha d'Ilion l'excellence,  
 Et des Troyens la superbe vaillance,  
 C'est bien raison desormais qu'on ottroye  
 Quelque pardon à la race de Troye.  
 Et toy qui as par divine puissance  
 Du sort futur certaine cognoissance,  
 (Puisque mon sort ces lieux me predestine)  
 Dy, si je doy en la terre Latine  
 Prendre repos, avec les deitez  
 Des Dieux Toryens si longtemps agitez.  
 De marbre dur maint temple edifié  
 Sera, par moy à Phœbus dedié,

Et à sa sœur : je rendray éternelle  
 Entre les miens la feste solennelle  
 De ce grand Dieu : maints grands secrets aussi  
 T'attendent jà en ces terres ici ;  
 Car à ma gent tes forts j'establiray  
 O bonne Vierge, et si je t'esliray  
 Les prestres saints de tes grandes merveilles,  
 Ne commets donc tes oracles aux feuilles.  
 Que çà et là ne s'en volent brouillez  
 Comme jouets du vent esparpillez,  
 Chante-les moy toy-mesme, je te prie.

Ici se teut. Mais pleine de furie  
 La grand'prestresse impatiente enrage  
 Par la caserne : et d'autant que la rage,  
 Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,  
 D'autant plus fort elle se sent dompter  
 Le cœur despit, et le parler felon,  
 Rangez par force au plaisir d'Apollon.  
 De leur bon gré les cent portes s'ouvrirent,  
 Et parmi l'air les oracles s'enfuirent.

O toy sauvé, dit la fatale voix,  
 Des grands dangers de la mer (mais qui dois  
 D'autres plus grands estre agité encores  
 Dessus la terre) oste le soin qui ores  
 Livre ton cœur, car tes Dardaniens  
 Seront conduits aux champs Laviniens :  
 Mais ils voudroyent quelquefois en ces terres  
 N'estre venus, Guerres, horribles guerres  
 Je voy desja, et le Tybre escumeux  
 De sang humain tout bouillant et fumeux.  
 Là Simois, Xanthe, et le camp Gregeois  
 Ne defaudent, quelque part où tu sois.  
 Un autre Achille y est jà destiné  
 Qui est aussi d'une Deesse né.  
 Et puis Junon des Troyens adversaire  
 N'y faudra pas. Lors en si grand'affaire  
 Et au plus fort de tes necessitez,  
 A quelles gens, ou Latines citez  
 Ne prendras-tu humblement ton adresse ?  
 Une autre espouse encores ton hostesse,  
 Un autre lict encores estranger  
 Te causeront cet extremes danger.

Ne donne lieu au mal qui te menace,  
 Mais t'y oppose avec plus grand'audace  
 Que ne permet ta contraire aventure  
 De ton salut la premiere ouverture  
 Chose qui t'est à croire difficile,

Te doit venir d'une gregeoise ville.

Après ces mots sortans du sacré lieu,  
La grand'Cumee et prestresse du Dieu  
Par l'antré noir chante doutes horribles  
Et retentit de muglemens terribles,  
Enveloppant l'obscur au veritable.  
Avec tels freins la vierge espouvantable  
Est par la main d'Appollon façonnée  
Et coup sur coup au cœur espoignée.

Incontinent que la rage passa  
Et quel horreur de sa bouche cessa,  
Le grand Enee ainsi luy fait responce :

Ton saint parler, ô vierge, ne m'annonce

Rien de nouveau : car ains qu'ici venir,  
J'ay discouru tous ces maux advenir  
Je te requiers seulement une chose :  
Puis que d'enfer la grand'porte desclose  
Se trouve ici, où le triste Acheron  
Son noir palud regorge à l'environ,  
Me soit permis dessous ces obscurs lieux  
De mon cher pere aller devant les yeux.  
Monstre la voye, et descouvre l'entree  
De cest enfer à la porte sacree.

Je l'ay sauvé sur ces espales ci  
De mille feux et traicts suivans aussi,  
Hors de danger moy-mesme je l'ay mis  
Par le milieu des scadrons ennemis.  
Ce bon vieillard, compagnon de ma fuite,  
Comme le ciel, contre la mer despite  
Avecques moy toujours se defendoit  
Outre ses ans, voire et me commandoit  
En me priant de venir quelque jour  
Devotement visiter ton sejour

Te plaise donc, ô vierge, à ma priere  
Avoir pitié et du fils et du pere.

Car tu peux tout : et la Royne infernale  
N'a mis en vain la forest Avernale  
Entre tes mains. Si le prestre ancien  
Par les accords du lut Threicien  
Peut de sa femme impetrer le retour :  
Si Pollux meurt pour son frere à son tour,  
Et tant de fois repasse un mesme port :  
Quant à Thesee, et Alcide le fort,  
Qu'est-il besoin de te les reciter ?

Je suis, comme eux, du sang de Juppiter.

Ainsi prioit, embrassant les autels  
O fils d'Anchise, et sang des immortels

(Dist-elle adonc) la descente d'Averne  
 Est bien facile, et si est la caverne  
 Du noir Pluton beante nuict et jour :  
 Mais resortir de cest obscur sejour,  
 Et voir encor' la clarté souveraine  
 De nostre ciel, là gist l'œuvre et la peine.  
 Ceux qui jadis un tel pouvoir ont eu,  
 Ce sont ceux-là, que l'ardente vertu  
 Ou le bon Dieu a eslevez aux cieux,  
 Mais ils sont peu, et de race des Dieux,  
 Car le milieu du sentier Avernoal  
 Est plein de bois, et le trouble canal  
 Du noir Cocyt à l'entour va coulant.  
 Mais si tu as desir si violent,  
 Que de passer deux fois l'eau Stygienne  
 Et voir deux fois la nuict Plutonienne,  
 St tu te plais en si penible affaire,  
 Enten premier ce qu'il te faut parfaire,  
 Un rameau souple en fueillage doré,  
 Qu'à Proserpine on dit estre sacré,  
 D'une forest au plus profond se cache  
 Dans un grand chesne : or faut-il qu'on l'arrache,  
 Quiconque veut en la caverne entrer  
 Et au secret des enfers penetrer,  
 Ce riche don Proserpine la belle  
 Se fait porter : et sa nature est telle,  
 Que l'un cueilli, un autre naist encore,  
 Qui de metal semblable se redore,  
 Cerche le donc, maintenant bas et haut,  
 L'ayant trouvé pren-le ainsi comme il faut,  
 Avec la main : car ce rameau sacré,  
 Sans autre effort te suivra de son gré,  
 Si le destin t'y appelle : autrement  
 Tu ne l'auras par force, ou ferrement.  
 Outre ceci, le corps d'un ami tien  
 Souille tes nefes (helas tu n'en scais rien),  
 Pendant qu'ici tu demandes conseil,  
 Et que tu vas musant à nostre seuil.  
 Premièrement donne-luy donc la terre,  
 Et mets son corps sous la funebre pierre,  
 Fay sacrifice aussi de brebis noires,  
 Ces choses soyent tes premiers purgatoires,  
 Ainsi pourras voir les bois, et les lieux  
 Qui des vivans sont incognus aux yeux,  
 Ces mots finis, sa bouche elle pressa.  
 Enee adonc, qui l'œil triste abaissa  
 Laisse la grotte et discourt au dedans

De son esprit maints douteux accidens,  
 Acate y est, qui accompagne aussi  
 Fidelement ses pas et son souci :  
 De maint propos ce couple devoisoit,  
 Quel ami mort la prophete disoit :  
 Quel corps estoit à mettre en sepulture,  
 Et sur ce point ils vont voir d'aventure  
 Dessus le fer de la rive prochaine  
 Misene occis d'une mort inhumaine :  
 L'Eolien Misene, souverain  
 A émouvoir les hommes par l'airain,  
 Et allumer aux cœurs des fiers soldars  
 Par ces chansons la fureur du Dieu Mars.

Cestuy jadis fut compagnon d'Hector,  
 D'Hector le Grand, et si portoit encor,  
 Lorsqu'on donnoit des batailles le signe,  
 Fort bravement la hache et la buccine.  
 Après qu'Achille eut desfait cestuy-là  
 De vaillant homme adoncques s'en alla  
 Devers Enee, et a quelque autre moindre  
 Pour compagnon ne se voulut point joindre.

Mais de malheur, pendant que sur la mer,  
 Voulant les Dieux à la guerre animer,  
 Il fendoit l'air de sa coquille creuse,  
 Triton le prit dedans l'onde escumeuse  
 Entre des rocs, et luy fit par envie  
 (S'il est croyable) ainsi perdre la vie.

Les Troyens donc ce corps mort gemissoient,  
 Et d'un grand bruit tout autour fremissoient,  
 Mais par sur tous le pitoyable Enee,  
 Lors en pleurant, ceste tourbe estonnee  
 Haste l'office enjoint par la Sibille.  
 D'arbres coupez, pour la funèbre pyle,  
 A qui mieux mieux on dresse un grand apprest :  
 On va dedans une antique forest,  
 Profond sejour des dangereuses bestes.

Des pins gommeux les plus superbes testes,  
 Tombent par terre, et l'yeuse gemissant  
 A haute voix se plaint du fer blessant,  
 On ruë à bas les gros chevrons de fresne,  
 On fend de coings le bien esclattant chesne,  
 Et le grand orme ami de la montaigne  
 Tombe en roulant au bas de la campagne

Enee aussi des premiers à l'ouvrage  
 Aux compaignons donne force et courage,  
 Tenant en main les mesmes ferremens :  
 Puis regardant en tristes pensemens

La grand'forest, oh! (dit-il) si nos yeux  
 Descouvroyent or'ce rameau precieux  
 Parmi l'obscur d'une ombre si espesse?  
 Puisqu'ainsi est (helas) que la prestresse  
 De toy, Misene, a trop bien deviné.  
 Ce mot estoit à peine terminé  
 Quand devant luy voici deux colombelles  
 Venir du ciel, qui à pareilles ailes  
 Se vont planter sur la belle verdure,  
 Lors ce grand Roy voyant telle aventure,  
 Cogneut soudain les oyseaux de sa mere  
 Et tout joyeux, fit ainsi sa priere.

Conduisez moy, s'il y a quelques sentes,  
 O saintcs oyseaux, et adressez mes plantes,  
 Par vostre vol, dedans le bois sacré.  
 Me descouvrant le beau feuillard doré  
 De ce rameau qui la fertile terre  
 De son ombrage heureusement enserre :  
 Lt toi aussi, ô ma mere Deesse,  
 En ces chemins où fortune m'adresse,  
 Je te supply, ne m'abandonne pas.  
 Disant ces mots, il arreste ses pas,  
 Considerant quels signes annonçoient  
 Par leur voler ces oyseaux qui paissoient,  
 Et quelle part ils s'en voudroyent aller,  
 Eux aussi loin se prindrent à voler,  
 Comme les yeux de ceux qui les suyvoient,  
 Du plus aigu remarquer les pouvoyent.

Or estoient ils arrivez à grand'peine  
 Aux bords d'Averne à la puante aleine,  
 Que vers le ciel, d'un plein vol se hausserent,  
 Et puis en l'air plus serain s'abaisserent,  
 Joyeusement pliant l'une et l'autre aile  
 Dessus le tronc de nature jumelle,  
 Où treluisoit d'une couleur diverse  
 Un rayon d'or, qui les feuilles traverse,  
 Tel, comme on voit au temps de la froidure,  
 Le guy prenant aux forets nourriture,  
 Se reverdir d'une branche nouvelle  
 Qui n'est pourtant à l'arbre naturelle ;  
 Et s'enlacer d'un feuillard jaunissant  
 Autour du tronc en rondeur finissant,  
 Dans l'arbre espez cest or ainsi brilloit,  
 Sa feuille ainsi d'un doux vent petilloit.

Enee alors, d'un convoiteux desir  
 De ce rameau se va soudain saisir,  
 Non sans un peu s'efforcer, et sur l'heure

Le porta au lieu, où Sibille demeure.

En cependant la grand'tourbe Troyene  
Pleuroit tousjours le trespas de Misene  
Sur le rivage, et s'efforçoit de rendre  
L'honneur dernier à son ingrata cendre.

Premier ils ont un grand amas dressé  
D'arbres gommeux, et de chesne entassé  
De noirs feuillards l'entourant pres à pres,  
Puis eslevant des funebres cypres,  
Ornent le haut de maints harnois qui font  
Grande lueur. Pendant les autres vont  
Puiser de l'eau dedans l'airain bouillante :  
Et sur le feu par onde tressillante :  
Puis vont laver, et joindre doucement  
Les membres froids : un grand gemissement  
Se fait par tout, et apres tout ce deuil  
Le corps pleuré fut mis dans le cercueil :  
Et au-dessus maints riches vestemens,  
Du trespasé les cognus ornemens.

Les autres vont portant la grande chasse :  
Triste service, et destournant la face,  
Comme aux prochains est chose accoutusmee,  
Tiennent dessous une torche allumee.  
On rué au feu viandes amassees,  
Huiles, encens, et coupes renversees  
Sur le corps mort puis la flamme cessant,  
Et la matiere en cendre s'abaissant,  
On abbreuva les cendreuses flammesches  
De vin coulant sur les reliques seiches.  
Lors Corinee a choisi quelques os  
Qui d'un vaisseau d'airain furent enclos,  
Luy mesme encor d'une sainte rochee  
Trois fois en rond a la troupe arrousee,  
En secouant une branchette vive  
De la fertile et bienheureuse Olive,  
Puis en purgeant le peuple çà et là,  
Les derniers mots finalement parla.

Mais le bon Roy sur les cendres asseit  
Un grand sepulchre, et avec elle meit  
Armes trompettes, et aviron de l'homme,  
Sous un haut mont, qui Misene se nomme,  
Tenant encor de là ce beau surnom  
Qui de Misene eternise le nom.  
Ceci parfait, il despesche l'affaire,  
Que la Sibille avoit enjoint de faire.  
Là se trouva une grand'fosse creuse,  
Dont l'ouverture horriblement pierreuse,

D'un noir palud estoit environnee,  
 Et çà et là d'ombrage entournee,  
 Où nul oyseau impuni ne passoit  
 Par le dessus, telle odeur s'eslançoit  
 Du noir gozier, dont la mortelle peste  
 Corrompoit l'air de la voute celeste,  
 Ce fut pourquoy ceste ombreuse caverne  
 Receut de Grecs le triste nom d'Averne.

Premierement, au bord de ce manoir  
 Quatre taureaux, dont le dos estoit noir,  
 Furent conduits. Le ministre divin  
 Dessus le front leur espanche du vin,  
 Puis arrachant le dur poil de leur teste,  
 Du feu sacré les premiers dons appreste,  
 Huchant Hecate, et sa deité grande,  
 Qui dessus terre, et sous terre commande.

Les autres vont supposer les cousteaux  
 Et recevoir dedans larges vaisseaux  
 Le tiede sang de la gorge couppee.  
 Enee mesme occit de son espee  
 Une brebis à la noire toison,  
 Pour honorer la nocturne saison,  
 Et sa grand'sœur, d'une vache brehaigne.  
 Il t'honora, de Pluton la compaigne :  
 Puis commença, d'un nocturne service,  
 Au Roy d'enfer le dernier sacrifice,  
 Luy consacrant sur les flammes huilees,  
 Des gras taureaux les entrailles grillees.  
 Voici adonc, un peu devant le jour,  
 Mugler la terre et trembler tout autour  
 Les grands forests, on vit à ceste fois  
 Les chiens huller en nocturnes abbois,  
 Jà s'approchant l'infemale Deesse.  
 Arriere, arriere, escria la prestresse,  
 Vous qui encor n'estes prestres des Dieux,  
 Et n'approchez du bois devotieux.  
 Toy pren la voye aux Enfers conduisant,  
 Et tire hors ton glaive très-luisant,  
 Ores, Enee, il faut avoir bon cœur,  
 Ores ne faut, que l'on tremble de peur,  
 Disant ces mots, la vierge s'avança,  
 Et furieuse en l'ancre se lança :  
 Luy, qui la suit par ceste obscure voye,  
 A pas egaux bravement la costoye.  
 Dieux des Enfers, et vous paisibles ombres,  
 Toy vieil Chaos, et vous visages sombres  
 De Phlegeton, ne me soit défendu



De raconter ce que j'ay entendu :  
 Permettez-moi, descouvrir le bas monde,  
 Et les secrets de la terre profonde.

Parmi l'horreur des images ombreuses  
 Par le desert des maisons tenebreuses,  
 Et par le vague, où jamais il ne luit  
 Ils cheminoyent sous l'eternelle nuit :  
 Comme lon va sous une lueur brune  
 Par les forests, au decours de la Lune,  
 Quand Jupiter couvre d'ombre les cieux,  
 Et la nuit rend tout obscur à nos yeux.  
 Devant le porche, et la gueule premiere  
 Du noir sejour, avoyent fait leur litiere  
 Les triples Pleurs, les Soucis punissans,  
 Et ce qui rend les membres pallissans,  
 Là fut Vieillesse à la soigneuse chere  
 La Peur, la Faim, mauvaise conseillere  
 La Pauvreté de crasse toute plaine,  
 (Horreur à voir) puis la mort, et la peine,  
 Les vains Plaisirs là-dedans tiennent fort,  
 Et le Sommeil le germain de la Mort,  
 De l'autre part est la Guerre homicide,  
 Les lits de fer de la troppe Eumenide,  
 Discorde fole en tresses recueillant  
 Ses longs serpens sous un fronteau sanglant.

D'un grand vieil Orme au milieu se respandent  
 Les longs rameaux, et les vieux bras, où pendent  
 Sous chaque feuille un million de songes  
 Pleins (comme on dit) de fables et mensonges :

Là sont encor monstres de toutes sortes :  
 Les Mi-chevaux s'establent dans les portes,  
 Accompaignez des Scylles à deux formes :  
 Ici encor sont les cent bras difformes  
 De Briaree, et la beste de Lerne  
 Sifflant horrible, est en ceste caverne,  
 Ceinte de feux la chimere est ici,  
 Là peut-on voir les Gorgonns aussi :  
 Encor y est maint' harpie affamee,  
 Et de trois corps une image formee.

Enee alors, qu'une telle fureur  
 Fit herisser d'une soudaine horreur,  
 Sacque à l'espee, et contre la venuë  
 De ces esprits, offre la pointe nuë :  
 Et n'eust esté, que sa prudente guide  
 L'admonestoit, dessous l'image vuide  
 D'un air sans corps, ces ames voleter,  
 Il s'en alloit encontre elles jetter :

Et çà et là eust avecque le fer  
Batu en vain les fantômes d'enfer.

Passant plus outre, ils vont trouver la fente,  
Qui est au port d'Acheron conduisante,  
Là fut un gourd plain de fange et de bourbe,  
Qui son eau trouble horriblement recourbe,  
En bouillonnant d'un gouffre espouvantable,  
Qui en Cocyt regorge tout le sable.

Sur ce rivage un passager estoit  
Crasseux, hdeux, qui la face portoit  
De barbe blanche espesement couverte :  
Seux yeux flamboyent, d'une paupiere ouverte :  
Son vil habit des espauls pendoit,  
Avec un cœur luy les ombres guidoit  
Et d'une verge, et d'une voile aussi,  
Dans son basteau de rouille tout noirci.  
Desjà chenu, mais bien qu'il soit vieillard,  
Sa deité le rend verd et gaillard,  
Toute la foule, et grand' tourbe des ames  
Se rendoit là : les Seigneurs, et les Dames,  
Et les esprits des vaillans Demi-dieux,  
Vierges, enfans, et ceux-là, que les yeux  
De pere et mere ont veu blanchir en cendre,  
Autant qu'on voit en automne descendre  
Au premier froid, de feuilles avallees :  
Ou que l'on voit sur les plaines sales  
S'emmonceller de tourbillons d'oiseaux,  
Lorsque l'hiver outre les grandes eaux  
Les va chassant aux campagnes ouvertes,  
Qui au soleil sont les plus descouvertes.  
Chacun prioit estre du premier port  
Et d'une ardeur d'atteindre à l'autre bord  
Tendoit les mains : mais ecluy qui passoit  
Ores ceux-ci ,ores ceux-là reçoit  
Tout renfrongné, les autres repoussez  
Sont loin du bord sur la sable chassez.

Enee adonc, qui estonné se treuve  
Vierge (dit-il) d'où viennent à ce fleuve,  
Et que faut-il à ces esprits, qui font  
Un si grand bruit? d'où vient que les uns vont  
Loin de la rive, et les autres traversent,  
Qui d'avirons les flots plumbez renversent?  
Lors brevement la prestresse chenuë :  
Fils d'Anchises, race des Dieux venue,  
Du grand Cocyt tu vois les eaux profondes.  
Et les maraiz de Stygiennes ondes,  
De qui les Dieux craignent tant de jurer

La deité, et de se parjurer,  
 Tous ces esprits, c'est une pauvre bande  
 Que le repos du sepulchre demande :  
 Ce passeur là est appelé Caron ;  
 Les enterrez traversent Acheron :  
 Il n'est permis que sur l'horrible rive  
 Parmi ces flots enruez on arrive,  
 Que paravant les ossemens enclos  
 Sous le tombeau ne gisent en repos :  
 Et cependant les âmes vagabondes  
 Volent cent ans à l'entour de ces ondes,  
 Finalement, en la barque tirees,  
 S'en vont revoir les eaux tant desirées.

Le fils d'Anchise alors s'arreste là,  
 Songeant, rêvant, de grand'pitié qu'il a :  
 Et en pensant à si triste aventure,  
 Il en voit deux privez de sepulture,  
 Qui compagnons à la fuite de Troye  
 Hommes et nefz furent donnez en proye  
 Aux flots venteux de l'eau qui le surmonte :  
 L'un fut Lencaspe, et l'autre fut Oronte,  
 Qui conduisoit la Lycienne flotte.

Voici venir Palinur le pilote,  
 Qui peu devant au retour de Lybie,  
 Lorsque soigneux les astres il espie,  
 Fut de sa nef renversé dedans l'onde.  
 Enee à peine en cette nuit profonde  
 L'entrevoyant : quelle celeste injure  
 Te fit noyer (dit-il) ô Palinure,  
 Et qui t'osta n'aguères à nos yeux ?  
 Dy hardiment, lequel est-ce des Dieux,  
 Car Apollon, duquel auparavant  
 N'avoit trouvé l'oracle decevant,  
 M'a seulement abusé ceste fois :  
 Ly qui avoit chanté que tu devois  
 Et des dangers de la mer te sauver,  
 Et sur le bord d'Ausonie arriver,  
 Est-ce la foy, que l'on m'avoit promise ?

Lors Palinur' ô prince fils d'Anchise,  
 Ni de Phœbus la fatale courtine  
 Ne t'a deceu ny par la main divine  
 Dedans la mer noyé je ne fus pas :  
 Mais en tombant la teste contrebas.  
 Le gouvernail, que ferme je tenois,  
 Et dont le cours des nefz je gouvernois,  
 D'une grand force adonques s'arracha,  
 Et avec moy dans la mer trebûcha.

La fière Mer j'atteste, et jure ici,  
 Que je n'eus point alors tant de souci  
 Pour mon salut, comme pour tes vaisseaux  
 Craignant de voir sous la fureur des eaux  
 Ta nef, de guide et d'armes demontee,  
 Etre à la fin des ondes surmontée,

Trois nuicts d'hyver un vent impetueux  
 Me transporta par les chants fluctueux  
 De la grand mer, et à peine au quart jour  
 Je descouvray l'Italien sejour,  
 Dressant le chef sur le plus haut de l'onde.  
 Lors peu à peu laissant la mer profonde,  
 Devers le bord commençois à nager :  
 J'estois deijà eschappé du danger,  
 Si une gent cruelle, me voyant  
 Tout degouttoux, et encor'effrayant  
 D'une main croche attaindre le rocher,  
 Avec le fer ne m'eust fait trebucher,  
 Ayant sur moy (dont elle fut deceuë)  
 De butiner esperance conceuë,  
 Ores mon corps sur les ondes sejourne,  
 Ores le vent au rivage me tourne.

Mais je te pry par la douce lumiere  
 De vostre ciel, par l'âme de ton pere,  
 Et par l'espoir de ton croissant, Iule,  
 Toy, qui jamais par adversité nulle  
 Ne fus donté, que tu me jettes hors  
 De tant de maux, on enterre mon corps :  
 Car tu le peux. Quiers le port de Velie,  
 Ou s'il y a d'ici quelque saillie,  
 Que t'ait monsté ta mere la Deesse,  
 (Car sans avoir quelque divine adresse  
 Tu n'entreprens si grands fleuves passer,  
 Et le palud stygien traverser)  
 Tire sur l'eau, d'une main secourable,  
 Avecque toy ce pauvre miserable,  
 A fin au moins qu'en plus doux element  
 Je puisse mort reposer mollement.

Ces derniers mots Palinur' avoit dit,  
 Quand la prophete ainsi luy respondit :  
 Quelle fureur, Palinure, te poingt,  
 Toy qui l'honneur du sepulchre n'as point :  
 Iras-tu voir les Stygiens rivages,  
 Et l'onde triste aux infernales rages  
 Entreprens-tu sans congé de passer  
 A l'autre bord? Or, cesse de penser  
 Que les destins des Dieux, à ta priere,

Puissent jamais retourner en arriere.  
 Mais entends bien ces mots, et t'en souvienn  
 Soulagement de la fortune tienne,  
 Car tes voisins, qui par mille citez  
 Fatalement doyvent estre agitez,  
 De ton trespas les obseques feront,  
 Et sur tes os un tombeau poseront,  
 Donnant au lieu par service annuel,  
 De Palinur' le nom perpetuel.

Par ces propos fut osté le souci,  
 Et quelque peu de regret addouci  
 Du triste cœur, la terre maintenant  
 De Palinur' va le nom retenant.

Eux vont suyvant leur commencé voyage  
 Et peu à peu s'approchent du rivage,  
 Mais d'aussi loin, que le vieillard Nocher  
 A pas secrets les a veus approcher  
 Parmi un bois, le premier il s'avance,  
 Et par tels mots à haute voix les tanse :

Quiconque fois, qui armé viens ici :  
 Parle, di moy, ce qui t'ameine ainsi  
 A notre port, et ne t'avance pas  
 D'en approcher tant seulement d'un pas :  
 Voici le lieu des ombres, et du somme,  
 Et de la nuict charmant les yeux de l'homme :  
 Homme ne doit passer dedans ma barque,  
 S'il n'a passé par les mains de la Parque.

Je voudrais bien n'y avoir autrefois  
 Reçu Thesee, Hercule, et Pirithois,  
 Bien que des Dieux ils fussent descendus,  
 Et d'un pouvoir superbe defendus.  
 L'un arracha du throsne de mon Roy  
 Le chier portier tremblant d'horrible effroy,  
 Le mit au ceps, les autres tant oserent,  
 Que de la Royne au lict ils s'adresserent,  
 Lors brevement la prestresse d'Anchise :

Ne crains icì une telle entreprise,  
 Paisibles sont les armes que tu vois ;  
 Le grand portier aux eternels abbois  
 Peut à son gré de ses voix menassantes  
 Espouvanter les ombres palissantes,  
 Pres de son oncle, et sans peur de rapine,  
 Peut demeurer la chaste Proserpine,  
 Le pitoyable et magnanime Enee,  
 Qui est sorti de Troyenne lignee,  
 Au fond d'Enfer descendre delibere  
 Pour visiter l'ame de son cher pere.

S'il ne te chaut d'une pitié si forte,  
 Cognois au moins se rameau, que je porte,  
 (Elle a monstré le rameau promptement,  
 Qui se cachoit dessous son vestement)  
 Lors de Caron le cœur gros de courroux  
 Soudainement devient paisible et doux.  
 Ce fut assez : luy trouvant admirable  
 Du saint rameau l'offrande véritable  
 Que de longtemps ce vieillard n'avait veü,  
 Devers le port tourne sa barbe bleuë,  
 Puis les esprits d'un long ordre arrangez  
 Il a des bancs rudement deslogez,  
 Ensemble il met le grand Enee au large,  
 La barque en a gemi dessous la charge,  
 Et beaucoup d'eau a pris à ceste fois  
 Par les partuis et jointures du bois,  
 Finablement outre l'onde arrêté,  
 Homme et prophete il met en seureté,  
 Sur le borbier du limonneux herbage,  
 Qui jaunissant croist au bord du rivage,  
 Le grand Cerbere, et portier à trois teste  
 Abboye ici trois horribles tempestes,  
 Tout renversé dans la caverne obscure,  
 Auquel voyant jà herisser la hure  
 De gros serpens, tout soudain la prophete  
 Pour l'endormir une soupe lui jette  
 De miel, de grains, et d'herbes destrempee,  
 Cest enragé l'a gloutement happée  
 Tenant de faim ses trois gosiers ouverts,  
 Puis se veautrant le long, et de travers,  
 Or'sur le dos, et ores sur le ventre,  
 Se coucher à plat tout au travers de l'ancre.

Estant ainsi endormi le portier,  
 Le brusque Enee occupe le sentier  
 De la caserne, et à l'onde laissée,  
 Qui au retour ne peut estre passée.  
 Soudainement dessus le premier seuil,  
 Ils vont ouyr la complainte et le dueil,  
 Les piteux cris et regrets gemissans  
 Des enfans morts aussi tost que naissans,  
 Qui arrachez de la douce mammelle  
 Furent esteincts par une mort cruelle,  
 Près de ceux-ci estoient ceux, qui à tort  
 Sont condamnez par sentence de mort.

Or ne sont pas les sieges des damnez.  
 Sans quelque sort et jugement donnez :  
 Minos qui a la charge principale

De la tortue, hoche l'urne fatale,  
 Puis au conseil les ombres il assemble,  
 En s'informant, ainsi que bon luy semble,  
 Dessus la vie et crime des humains.  
 Apres on voit ceux-là, qui de leurs mains  
 Par desespoir, et morts non meritees,  
 Ont jetté là leurs ames despitees.  
 O combien doux ceux-ci trouveroyent ores  
 Nos durs travaux, et pauvretes encores !  
 Mais les destins, et l'onde lamentable  
 Du grand Palud, qui n'est renavigable,  
 Et Styx qui fait neuf courses à l'entour,  
 De ces esprits empesche le retour.

De toutes pars se descouvrent ici  
 Les champs de pleur, on les appelle ainsi :  
 Là, peut-on voir ceux que l'amour cruel  
 D'un long venin, lent et perpetuel,  
 Souloit ronger marchant à pas secrets  
 Par les sentiers, que les Myrtes sacrez  
 De tous costez couvrent l'obscure nuict,  
 L'amour encor après la mort les suit.  
 Ici Procris, ici Phedre il rencontre,  
 Ici la triste Eriphile, qui monstre  
 Les coups receus par la dextre cruelle  
 De son fils mesme. Evadne est avec elle,  
 Pasiphe aussi en la mesme campagne  
 Laodomie avoit pour sa compaignie.  
 Le jadis homme, ores femme, Cenee,  
 Et par sa mort derechef retournee  
 Au premier poinct de sa forme ancienne,  
 Se monstroit là. Didon Phenicienne ;  
 Sanglante encor, avecques ceste bande  
 Alloit errant par une forest grande.

Incontinent que le prince de Troye  
 La recogneut par ceste ombreuse voye,  
 Comme quelqu'un voit la Lune cornuë,  
 On pense voir au travers de la nuë,  
 Il fut touché d'un amour addouci,  
 Et en pleurant se prit à dire ainsi :

Celuy qui fut de ta mort messenger,  
 Povre Didon, n'estoit donq' mensonger  
 Celuy qui dit que tu avois la vie  
 Avec le fer à toymesme ravie :  
 Las je te fis ceste mortelle injure :  
 Mais par les Dieux, par les astres je jure,  
 Et si la foy jusqu'aux enfers arrive,  
 Qu'outre mon gré je party de ta rive.

Le vueil des Dieux qui or parmy ces ombres,  
 Parmy ces lieux qui sont reclus et sombres,  
 Et par la nuit tenebreuse me font  
 Cercher d'enfer le sejour plus profond,  
 Me força lors et ne pouvois penser  
 Que mon depart me deust tant offenser !  
 Je te supply, arreste un peu tes pas,  
 Et de nos yeux ne te desrobe pas,  
 De qui fuis-tu ? escoute un peu ma voix,  
 Je parle à toy pour la dernière fois.

Pendant qu'Enee avec propos si doux  
 La consolait, elle ardant de courroux  
 Se destournoit, de travers l'aguignoit,  
 Et l'œil fiché contre terre tenoit  
 Moins qu'un caillou son cœur est addoucy  
 Ou de Marpese un rocher endurcy.  
 Finablement, de grand despit qu'elle a,  
 Se tourne court, et en fuyant de là  
 Sous un vieux bois s'en va toute faschee  
 Trouver encor son ancien Sichee,  
 Qui respondoit à ses affections  
 En fort egal de mesmes passions.  
 Enee aussi, qui moins tritste n'estoit  
 De tant d'ennuis, qu'à tort elle portoit,  
 Faisant de loin ses larmes devaller,  
 D'un œil piteux la regardait aller.

De là, suyvant leur chemin entrepris,  
 Ils tenoyent jà les champs, qui des esprits  
 Des bons guerriers aux armes tant vantez  
 Sont les derniers secrettement hantez.  
 Ici Tidé se voit parmy la troppe,  
 Et là se voit le vaillant Parthenope,  
 Ici l'esprit d'Adraste pallissant :  
 Ici encor' il voit en gemissant  
 Des bons Troyens tant regrettez sur terre,  
 Et accablez sous le fais de la guerre,  
 Un long scadron : Glauque, et Medonte encor'  
 Et Thersiloq', les trois fils d'Antenor,  
 Là fut aussi le prestre de Cerés  
 Dit Polybete : Idé venoit apres  
 Tenant encor' et son char et ses armes ;  
 Autour d'Enee estoyent tous ces gendarmes,  
 Et ne suffit l'avoir veu seulement,  
 Chacun y veut rester plus longuement,  
 De l'aborder chacun se met en peine,  
 Chacun désire entendre qui le meine.

Mais des Gregeois les chefs de plus haut nom



Et les scadrons du prince Agamemnon  
 Parmi l'obscur des ombres avisant  
 Ce grand guerrier au harnois reluisant,  
 Les uns tremblans d'une peur estonnee  
 Soudainement ont l'espaule tournee,  
 Comme jadis, quand ils prindrent la fuite  
 A leurs vaisseaux autres à voix petite  
 Veulent crier : la clameur commencee  
 Fraude en beant leur craintive pensee.

Là Deiphobe il apperçoit alors  
 Tout decoupé le visage et le corps :  
 Les bras sans mains, sans oreilles la teste,  
 Sans nez la face, outrage deshonneste.  
 A peine donc reconnoissant celuy  
 Qui vergongneux s'alloit cachant de luy,  
 Vint au devant, et d'un parler cognu :  
 Avec tels mots aborder l'est venu,  
 O Deiphobe aux armes valeureux,  
 Le sang de Teucres illustre et genereux,  
 Qui t'a ainsi cruellement traité ?  
 Qui a sur toy pris si grand liberte ?  
 La nuict qui fut nostre derniere nuict,  
 De toy ne vint aux oreilles un bruit,  
 Qu'ayant des Grecs fait horrible carnage,  
 Et defaillant la force à ton courage,  
 Tu tombas mort sur le monceau des corps,  
 Un vain tombeau je t'erigeay alors  
 Au bord Rheteé, et d'une haute voix  
 Ton ame errante appellay par trois fois :  
 Encores sont, pour eternel renom,  
 Sur ce bord là tes armes et ton nom.  
 Je ne te peu (amy) appercevoir,  
 Et au party n'eu jamais le pouvoir  
 De te donner l'honneur de sepulture  
 Dessus le lieu de nostre nourriture.  
 Lors, Deiphobe, amy tu fis alors  
 Ton plain devoir, et ce qu'on doit aux morts  
 Me fut par toy payé fidelement :  
 Mais tout ce mal ne vient fatalement  
 Par le forfait de la meschante Helene,  
 Qui ce beau don m'a laissé pour estrene.  
 Bien te souvient (fascheuse souvenance)  
 Quand le cheval par fatale ordonnance  
 Gros de soldats sur nos murs fut conduit,  
 Des faux plaisirs de la derniere nuict.  
 Elle faignant les danses Orgyennes,  
 Menoit en rond les dames Phrygiennes.

Et au milieu un grand flambeau tenoit,  
 Dont le signal aux Grecs elle donnoit  
 D'une tour haute : adonques travaillé  
 Et de soucy et d'avoir trop veillé,  
 Je me jettay pesant et langoureux,  
 Tout estendu sur mon lict malheureux,  
 Où tout soudain le sommeil doux et fort  
 Silla mes yeux comme une douce mort.

Ma bonne espouse en cependant ostoit  
 Ce qui chez moy pour ma defense estoit  
 Et me fut lors ma tant fidelle espee  
 Dessous le chef par elle desrobee.  
 Puis Menelas en la chambre elle appelle,  
 Luy ouvre l'huis, volontiers pensoit-elle  
 A son amy presenter un beau don,  
 Et qu'au moyen d'un si ample guerdon  
 Facilement tous ses forfaits passez  
 Du souvenir pourroyent estre effacez.  
 Qu'atten-je plus ? ils entrent outrageux  
 Dedans ma chambre, et Ulysse avec eux,  
 Tousjours auteur de tels forfaits secrets,  
 Rendez (ô Dieux) ceste pareille aux Grecs,  
 Si justement vengeance je vous crie.  
 Mais à ton ranc, conte-moy, je te prie.  
 Toy qui jouis de la clarté humaine,  
 Est-ce l'erreur de la mer qui t'ameine ?  
 Sont-ce les Dieux ou quelque autre hasard,  
 Qui t'ait forcé de venir ceste part  
 Voir nos maisons tristes et separees,  
 Qui du soleil ne sont point esclaireses ?  
 Entre-parlant ainsi de telles choses,  
 La belle Aurore au chariot de roses  
 Avait desja, d'une celeste trace  
 Passé l'esseul par le moyen espace  
 Et tout le temps qui leur estoit donné  
 Par aventure eussent-ils demené  
 En tels propos, n'eust été la prestresse  
 Qui de partir soudainement les presse.  
 Voici la nuit, et pendant que tu pleures,  
 Enée, ici nous consumons les heures.  
 Cestuy sentier en deux chemins se fend,  
 Par l'un aux murs de Pluton on descend,  
 C'est à la dextre : et par ceste brisee  
 Nous faut aller au beau champ Elysee ;  
 Mais cestui-là, qui à gauche traverse,  
 Conduit au lieu, qui de tormens exerce  
 Ces forfaitures, et les abyme au fond

Du lieu cruel. Deiphobe respond,  
 Ne t'esmeu point (dit-il) prestresse grande,  
 Je m'en iray, j'amoindriray la bande,  
 Et me rendray au sejour tenebreux.  
 Va nostre honneur, va, et sois plus heureux  
 Que je ne suis (dit-il au prince Enee)  
 Et sur ce mot a l'espaule tournee.

Soudain Enee à gauche regardant  
 Au pied d'un roc voit Phlegeton ardent,  
 Qui de ses flots horriblement courans  
 Ceint un grand tour de muraille à trois rancs,  
 Et fait rouler mainte pierre qui sonne.

Un grand portail, une grosse colonne  
 De diamant, une grand' tour de fer  
 Arment le front de cest horrible enfer,  
 Qui ne craindroit aucun pouvoir humain,  
 Non pas des Dieux la foudroyante main,  
 Tisiphoné ceinte dessus le flanc  
 D'un long habit tout rougeastre de sang,  
 Garde l'entrée et de jour et de nuit  
 Tousjours veillant, de là s'entend le bruit  
 Des gemissans sous le fouët esclattant,  
 Et des gros fers tirez en cracquetant,  
 Enee alors tout court s'est arrêté,  
 Et en effroy a ce bruit escouté.

Quels grands forfaits se punissent ici ?  
 De quels tourments sont-ils punis aussi ?  
 Et de qui sont tant de plaintes que j'oy ?  
 Virgil' (dit-il) je te pry' dy le moy.  
 Lors la prophete, ô preux Dardanien,  
 Il n'est licite à nul homme de bien  
 De s'arrester sur l'exécrable entree.  
 Mais quand je fus par Hecatre sacree  
 Garde d'Averne, elle mesmes adonc  
 Tous les enfers me monstra bien au long.

Ces lieux cruels sont dessous Radamante  
 Le Gnosien, qui les esprits tormente,  
 Ouy leurs forfaits, et d'avouër les presse  
 Ce que chacun, d'une vaine finesse,  
 Joyeux d'avoir desrobbé son peché,  
 Jusqu'à la mort avoit tenu caché.  
 Lors Tisiphone ayant tousjours ès mains  
 Le fouët vengeur du crime des humains,  
 Les criminels fouette de la main dextre,  
 Sautant de joye et bruslant à senestre  
 Ses gros seipens au regard de travers,  
 Huche ses sœurs les bourreaux des enfers.

Et sur ce poinct la grand'porte exécration  
Fait en s'ouvrant un bruit espouvantable.

Vois-tu ici quelle horrible portiere  
Garde le seuil ? Des Hydres la plus fiere  
Clause au dedans des infernaux manoirs,  
Ouvre en beant cinquante gosiers noirs.  
Et puis d'enfer le gouffre plus profond  
Deux fois autant s'abbaisse vers le fond,  
Comme du ciel la hauteur azuree  
Avecques l'œil peut estre mesuree.  
Là les Titans, le vieux sang de la Terre,  
Roulent au fond accablez du tonnerre.  
J'ay veu ici de Neptune la race,  
Ces deux grands corps qui voulurent d'audace  
Rompre le ciel, et des souverains lieux  
Pousser à bas le souverain des Dieux.  
J'ay veu aussi cruellement damnee  
Au mesme lieu, l'ombre de Salmonee  
Qui contrefit pour la foudre imiter,  
Par un flambeau le feu de Juppiter.  
Quatre coursiers son chariot trainoyent  
Qui par la Grece en pompe le menoyent.  
Voire au milieu d'Elide la cité,  
Et se donnoit tiltre de deité,  
Outrecuidé, qui du Dieu souverain,  
En galoppant dessus un pont d'airain,  
Contr' imitoit l'inimitable orage ;  
Mais Juppiter par un espais nuage  
Darda son trait (non la vapeur fumeuse  
Sortant du feu d'une torche gommeuse)  
Et accabla ce chef tant orgueilleux,  
D'un tourbillon terrible et merveilleux.  
Là, Tityon, nourrisson de la Terre  
Mere de tout, dessous son corps enserre  
Neuf pleins arpens, un grand aigle demeure  
Sur sa poitrine, et pinçant d'heure en heure  
De son gros bec le non mourant gezier,  
Remplit, goulé, son devorant gozier.  
Des petits bouts des entrailles croissantes,  
A leur tourment coup sur coup renaissantes.

Qu'est-il besoin que je te rememore  
De Pirithois, des Lapythes encore,  
Et d'Ixion la peine si notoire ?  
Dessus lesquels pend une pierre noire  
Preste à tomber. Iri voit-on encor  
Haut eslevez luire sur tretteaux d'or  
Les mots tapis des couches geniales,

Et un apprest de viandes royales,  
 Devant leurs yeux la plus grande Furie  
 Scant auprès horriblement s'escrie,  
 Retient leurs mains, et sa torche eslevant  
 Contre eux s'eslance, et se jette au-devant.

On voit ici ceux, qui durant leur vie  
 Ont exercé sur leurs freres envie  
 Poussé leur pere, ou trompé leurs parties,  
 Ou ceux desquels n'ont esté departies  
 A leurs amis les richesses trouvees,  
 Ainçois les ont soigneusement couvees,  
 Et ceste tourbe est la plus grande ici.  
 Puis les occis pour adultere aussi,  
 Et ceux qui ont injustes armes prises,  
 Favorisant meschantes entreprises :  
 Et ceux encor qui ont abandonnee  
 La foy jadis à leurs maistres donnee,  
 Tous là dedans attendent leur tourment.  
 Ne t'enquiers point quels tourmens ou comment,  
 Ni quel malheur en ce lieu les enserre.  
 Les uns ici roulent une grand' pierre,  
 Ou aux rayons d'une rouë attachez  
 Pendant en l'air. Ici pour ses pechez  
 Thesee habite, et eternellement  
 Habitera. Là miserablement  
 Le par sur tous infortuné Phlegie  
 A hautes voix par les ombres s'escrie  
 Vous advertis, la justice apprenez,  
 Et comme moy, les Dieux ne contenez.

C'estuy pour or sa patrie a venduë,  
 Et d'un tyran sujete l'a renduë.  
 Il a les loix pour le gain establies,  
 Et puis les a pour le gain abolies.  
 Cest autre ardent d'incestueux desir,  
 N'a craint au lict de sa fille gesir.  
 Bref, tous ceux-ci, quelque horrible forfait  
 Ont entrepris, et l'ont mis en effet.  
 Je ne pourrois, quand par cent langues ores  
 Je parlerois, et cent bouches encores,  
 Et quand j'aurois la parole de fer,  
 Te discourir de ceste horrible enfer  
 Tous les tourmens, ni comprendre les formes  
 Des criminels, ni leurs pechez enormes.

Quand de Phœbus la prestresse au long aage  
 Sur tels propos eut fini son langage,  
 Marche (dit-elle) et suy ton entreprise :  
 Avançon' nous, les murailles j'avise

Qui sont des mains des Cyclopes sorties.  
 Je voy l'arceau des grand's portes basties  
 Par le devant : c'est où lon nous commande  
 Expressément de laisser nostre offrande.

Elle avait dict, et à pas egalez  
 Au plus couvert du chemin devallez  
 Par le milieu se hastent de marcher,  
 Et puis s'en vont des portes approcher.  
 Enée adoncq' vient occuper l'entree,  
 Et en entrant s'arrouse d'eau sacree,  
 Puis au devant a le rameau fiché.  
 Finablement tout ceci despesché,  
 Et acquittez ainsi vers la Deesse,  
 Ils sont entrez au sejour de liesse,  
 Sous la verdeur des forets amoureuses,  
 Heureux repos des ames bienheureuses.

Parmi ces champs de pourpre colorez  
 Un autre jour à rayons mieux dorez  
 Et son soleil, et ses astres cognoist  
 Les uns aux lieux où la verdure croist  
 Font quelque jeu, et leurs corps exerçant,  
 Luttent dessus la table jaunissant :  
 Les autres font quelques joyeuses danses,  
 Et aux chansons me furent leurs cadences.

Là se monstroit le grand prestre de Thrace  
 A long habit, qui d'une bonne grace  
 Contr'accordoit sept differentes voix,  
 En fredonnant de la main quelquefois,  
 Et quelquefois avec l'archet d'yvoire.

Là se monstroit l'excellence et la gloire  
 Du sang Troyen, ces antiques ayeux  
 Du bon vieux temps, ces vaillans demi-dieux  
 Ile, Assarac, et Dardan fondateur,  
 Qui des Troyens fut le premier auteur.  
 Enee alors eslongnant son regard,  
 Esmerveillé apperçoit à l'escart  
 Et les harnois, et les chariots vuides,  
 Haches debout, et les chevaux sans brides  
 Parmi les champs paissans à leur desir.  
 Ceux qui ont mis aux armes leur plaisir,  
 Arx chariots, et aux chevaux polis,  
 Ont mesme soin estant ensevelis.

Puis regardant à dextre et à senestre,  
 Les autres voit joyeusement repaistre,  
 Et renversez parmi les prez herbus  
 Chanter en rond les Hymnes de Phœbus,  
 Dessous un bois de laurier odorant

Source du Pan vers l'aurore courant.

Ici voit-on ceux qui n'ont craint d'espandre  
L'ame et le sang, pour leurs païs defendre,  
Des prestres saints de chasteté louéz,  
Les bons esprits de Phœbus advouez,  
Et ceux qui ont jadis mis en lumiere  
De quelques arts l'invention premiere ;  
Et ceux encor, qui par bienfaits louables  
Se sont rendus les autres redevables :  
Tous ces esprits portent la teste ceincte  
Du blanc attour d'une coifure sainte.  
Auxquels adonc, les voyant çà et là  
Meslez en rond, Sibille ainsi parla,  
Et par sur tous s'adresse au bon Musee,  
Car elle voit une tourbe amusee  
A contempler cestuy, qui au milieu  
Apparoissoit comme un grand demi-dieu.

Heureux esprits, et toy surtout encores,  
Prophete saint, dictes moy, où est ores  
L'ame d'Anchise, et sa demeure aussi :  
Car pour le voir sommes venus ici :  
Pour luy avons les enfers traversez,  
Et des enfers les grands fleuves passez.

Le demi-dieu luy respondit à l'heure :  
Nous n'avons point de certaine demeure :  
Chacun habite, et se couche à son gré  
Sous l'espaisseur de quelque bois sacré,  
Sur les tapis des humides rivages,  
Et sur le frais des verdoyants herbages.  
Mais s'il vous plaist que je vous y convoye,  
Montez ce mont, c'est vostre droicte voye.  
Ces mots finis, devant il s'achemine,  
Puis leur monstra du haut de la colline  
Une luisante et fort belle campagne,  
Et sur ce point ils laissent la montagne.

Mais le bon pere Anchise d'aventure  
Au plain d'un val tapissé de verdure  
Soigneusement les armes regardoit  
Que pour ici renvoyer on gardoit,  
Et denombroit ses chers nepveux alors  
Leurs faits, leurs mœurs, leurs fortunes, et morts :  
Mais aussi tost qu'Enee il aperçoit,  
Qui devers luy par l'herbe s'avançoit,  
Tous resjouy les deux bras estendit,  
Et en plorant doucement luy a dit :  
Tu es venu donques, tu es venu,  
Et ton amour de ton pere cognu

A surmonté d'un desir pitoyable  
 Du long chemin le labeur incroyable.  
 C'est maintenant (mon fils) que je te voy,  
 Que je t'escoute, et que je parle à toy :  
 Certainement je pensois bien tousjours  
 Qu'ainsi seroit, et en contant les jours  
 J'avois n'aguere en mon esprit conceu  
 Un bon espoir, qui ne m'a point deceu.

Par quantes mers, et peuples estrangers  
 Et par combien de travaux et dangers  
 Te voy-je ici maintenant, mon cher fils ?  
 Et le sejour qu'en Carthage tu fis,  
 O que j'ay craint qu'il t'apportast dommage !  
 Enée adonc, Pere, ta triste image  
 Souvente fois apparue à mes yeux,  
 M'a commandé visiter ces beaux lieux :  
 Ores mes nefes demeurent sans ramer  
 Dessus le bord de la Tyrrhene mer.  
 Donne la main, pere, et si promptement  
 Ne te desrobe à nostre embrassement.

Ainsi parlant, il arrousoit sa face  
 D'un large pleur, par trois fois il enlace  
 Les bras au col de son pere et en vain  
 Trois fois l'embrasse, et trois fois prend sa main,  
 Pareille au vent l'ombre s'esvanouit  
 Volant par l'air, comme un songe qui fuit.

Pendant Ence apperçoit à l'escart  
 Au plan d'un val, une forest à part,  
 Dont les lions, et branches rejettees  
 Siffloient menu. Là les ondes Lethees  
 Vont arrouyant ce bienheureux sejour,  
 Où voletoyent maints esprits à l'entour :  
 Comme l'esté rasserenant le ciel  
 On voit assoir force mouches à miel  
 Parmi les prez de diverses couleurs,  
 S'esparpillant ores dessus les fleurs,  
 Or' à l'entour du beau lis blanchissant,  
 Le champ est plein de ce bruict fremissant.  
 Ence alors, qui le fait n'entendoit,  
 Tout effrayé la cause en demandoit,  
 Quel fleuve c'est, et quelle gent arrive  
 A si grand'foule autour de ceste rive.  
 Tous les esprits, respond Anchise alors,  
 Qui retourner doyvent en nouveau corps,  
 Pour s'asseurer, boyvent dedans ceste onde  
 Le long oubli des miseres du monde.  
 Longtemps y a certes que je desire



Te recorder, denombrier et descrire  
 Notre lignee, afin que quelque jour  
 Plus doux te soit le désiré sejour  
 De l'Italie. O pere, est-il croyable  
 Que ces esprits (quel desir miserable  
 De la lumiere) ayent encore envie  
 De retourner à leur premiere vie ?  
 Mon fils (dit-il) je t'osteray ce doute.  
 Anchise adonc à raconter ce bouté  
 De poinct en poinct les grands secrets du monde.

Premierement, le Ciel, la Terre et l'Onde,  
 La Lune claire et les astres ardans,  
 Sont d'un esprit nourris par le dedans,  
 Esprit infus parmi toute la masse  
 De l'univers, qu'il agite et embrasse,  
 Faisant mouvoir par differens accords  
 Egalement le rond de ce grand corps.

Par cest accord hommes, bestes, oyseaux,  
 Monstres de mer vivans dessous les eaux,  
 Tiennent du feu la nature divine,  
 Et leur semence a celeste origine,  
 Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuisant  
 Le corps mal-sain, lourd, terrestre et pesant.  
 De là provient que nostre ame est atteinte  
 D'aise, d'ennuy, de desir et de crainte,  
 Et que jamais ne peut voir le beau jour,  
 Close en son noir et tenebreux sejour :  
 Mesmes estant de son corps separee,  
 Encore n'est la pauvre malheuree  
 Nette du tout, mais retient quelques restes  
 De ses pechez et corporelles pestes,  
 Et faut long temps à la matiere imbuë  
 De longue main d'une humeur corrompuë  
 Pour la reduire à sa pure substance.  
 Les ames donc tirent la penitence  
 De leurs vieux maux. Les unes haut penduës  
 Sont parmi l'air à l'essor estenduës :  
 Aucunes sont dedans la mer plongeës,  
 Les autres sont par la flamme purgeës,  
 Chacun de nous endure ses enfers.  
 Puis à la fin les champs nous sont ouvers  
 Par Elysee, et sommes peu d'esprits  
 Qui possedions ce bienheureux pourpris,  
 Jusques à tant qu'ayant par mainte annee  
 Parfait le tour de nostre destinee,  
 Soyons purgez, et que le feu celeste  
 De notre esprit pur et simple nous reste,

Tous ceux-ci donc, après avoir tourné  
 Le rond du temps, que mille ans ont borné,  
 Huchez du Dieu l'eau d'oubli viennent boire  
 A grands troppeaux, à fin que sans memoire  
 Retournent voir la grand' voulte des cieux,  
 Et d'autres corps deviennent envieux.

Anchise ayant raconté tout ceci,  
 Tire son fils, et la Sibylle aussi,  
 Par l'assemblée, et fremissante troppe,  
 Puis a choisi une petite crotte,  
 Pour voir de loin ceux qui venoyent en place,  
 Les remarquer et cognoistre à la face.

Or fus (dit-il) je te vois discourir  
 Ceux qui feront nostre race florir :  
 Je te diray la gent Dardanienne,  
 Et nos nepveux de race Italienne,  
 Nobles esprits à nostre nom promis,  
 Et les destins où les Dieux t'ont soumis.

Ce jeune-là, le premier de la tourbe,  
 Qui sur le fust d'une hache se courbe,  
 Est destiné à la place premiere :  
 Il doit premier sortir à la lumiere,  
 Entremeslé au sang Italien.  
 Il portera le nom de Sylvien,  
 Qui familier aux rois d'Albe sera,  
 La Lavinie aux bois l'enfantera,  
 Après ta mort, l'ayant conçu de toy  
 Sur tes vieux ans, celui-ci sera Roy  
 D'Albe la longue, et ceux qui en viendront  
 Le sceptre aussi d'Albe longue tiendront.  
 Cest autre-là, qui tient le prochain ranc,  
 Sera Procus, homme de nostre rang,  
 Voici Capys, et voilà Numitor,  
 Et Sylvien qui fera vivre encor  
 Le nom, la force, et la bonté d'Enee,  
 Si jamais Albe est par luy gouvernee.

Quels jouvenceaux ! voy quelle hardiesse,  
 Et quelle monstre ils font de leur prouesse !  
 Mais ceux qui ont les couronnes civiles,  
 Dessus les monts imposeront les villes  
 Des Fidenates, Gabiens, Nomentins,  
 Ceux-ci feront les chasteaux Colatins,  
 Et Pomerie, et la forteresse encore  
 Du Dieu Rustic, avecque Bolle et Core.  
 De ces beaux noms se verront honorez,  
 Les lieux qui sont maintenant ignorez.  
 Ilie aussi que Troyenne sera,

Du sang de Mars Romule enfantera,  
 Ce grand Romule à qui l'on verra pendre  
 L'arme en la main pour son ayeul defendre,  
 Vois-tu comment au plus haut de sa teste  
 Son morion s'esleve à double creste,  
 Et comme jà le pere luy fait signe  
 Que des honneurs celestes il est digne ?  
 Sous cestui-ci (mon fils) prendra naissance  
 Rome la grand, Rome, qui sa puissance  
 De la rondeur du monde bornera,  
 Et son courage aux cieux egalera.  
 Elle emmurant sept montagnes ensemble,  
 Grosse d'enfans à Cybele ressemble,  
 Mere des Dieux qui de tours couronnee,  
 Et sur un char de triomphe menee,  
 Des Phrygiens traverse les citez,  
 S'esjouyssant de tant de deitez,  
 Et de se voir cent nepveux autour d'elle,  
 Tous jouyssant de nature immortelle,  
 Tous possédans le haut sejour des cieux.  
 Detourne ici maintenant tes deux yeux,  
 Voy ceste gent, Cesar, et tes Romains,  
 Et tous ceux-là qui au ranc des humains  
 Doyvent un jour par Iule être mis.  
 Voici celuy qui t'est souvent promis  
 C'est celui-ci, le grand Cæsar Auguste,  
 Race des Dieux sous qui le siecle juste  
 Retournera, et l'or qui dominoit,  
 Lorsque Saturne aux Itales regnoit.  
 Il estendra l'empire Ausonien  
 Au Garamante et au peuple Indien.  
 Et jusqu'aux lieux des astres destournez,  
 Lieux qui ne sont du cours de l'an bornez,  
 C'est, où Atlas sur son espaule forte  
 L'esseul voisin des estoiles supporte.  
 A l'arriver de ce grand Empereur  
 Qu'annoncera une fatale horreur,  
 Je voy trembler le marais Scythien,  
 Et les derniers du peuple Assyrien :  
 Je voy le fleuve egyptien, qui trouble  
 Tout effrayé, son canal sept fois double.  
 Hercule aussi n'a point tant voyagé,  
 Ores qu'il ait de son arc saccagé  
 Le cerf leger, le porc Erymanthee,  
 Et la fureur de Lerne espouvantee :  
 Tant voyagé n'a le vainqueur insigne  
 Ce bon Bacchus, qui de branches de vigne

Guide le cours de tigres attellez,  
 Du haut sommet de Nise devallez.  
 Et doutons-nous par faits dignes de gloire  
 De nos vertus estendre la memoire?  
 Ou s'il y a quelque peur qui nous tienne  
 De posseder la terre Ausonienne ?

Qui est celuy à l'escart, qu'une branche  
 D'olive entourne ? à voir sa barbe blanche  
 Son poil chenu, et les Dieux en sa main,  
 Je recognois le sage Roy Romain.  
 Cestui-ci né de Curienne race,  
 Deviendra grand, d'une maison fort basse,  
 Et le premier les Romains fera vivre  
 Dessous les loix. Tulle qui la doit suivre  
 Du long sejour de son peuple ennemi  
 Eveillera le silence endormi  
 De la cité, animant aux alarmes  
 Les vieux scadrons desapprenans les armes.

Voici apres l'Ante l'audacieux,  
 Qui trop desjà me semble ambitieux,  
 Veux-tu ici voir les Tarquiniens  
 Marcher au ranc des Rois Ausoniens ?  
 Veux-tu encor voir les haines conceuës  
 Du vangeur Brute, et les verges reçeuës ?  
 Cestuy sera le premier jouyssant  
 Du Consulat au glaive punissant.  
 Et ses enfans faisans nouvelle emprise,  
 Fera mourir pour la belle franchise,  
 Infortuné, quoy que nostre lignee  
 Doyve juger de telle destinee.  
 Mais tout sera vaincu par la memoire  
 De la patrie, et l'ardeur de la gloire.  
 A ce propos, regarde loin d'ici  
 Les Deciens, et les Druses aussi.  
 Voy ce Torquat' aux severes coignees  
 Et ce Camil aux aigles regaignees.  
 Quant à ces deux luisans d'armes pareilles  
 Comme tu vois, or amis à merveilles,  
 Pendant qu'ils sont pressez d'obscur sejour,  
 Si une fois ils parviennent au jour,  
 O quelle guerre et carnage ils feront,  
 Quand Port Hercule, et les Alpes verront  
 De leur sommet le beaupere descendre  
 Pour s'opposer à l'effort de son gendre  
 Et cestui-ci faire marcher encore  
 Contre Occident les peuples de l'Aurore !  
 N'accoustumez, ces guerres je vous prie,

O mes enfans, et de vostre patrie,  
 Par la fureur de si grandes batailles,  
 Ne vueillez point saccager les entrailles.  
 Et toy premier, dont la race divine  
 De Jupiter tire son origine,  
 Je te suppli espargne ces débats :  
 Jette (mon sang) jette ces armes bas.

Ce guerrier-là pour avoir quelquefois  
 Domté Corinthe, et defait les Gregeois,  
 Au Capitole ira porter sa gloire,  
 Haut eslevé sur un char de victoire.  
 Cest autre-là d'Argos triomphera,  
 D'Agamemnon la cité domptera  
 Et domptera une Eacide encores,  
 Race d'Achille. Ores se verront, ores  
 Par lui vangez les bons Troyens ayeux,  
 Vangé sera l'outrage injurieux  
 Fait à Minerve. Et qui te laisseroit,  
 O grand Caton? Cosse, qui passeroit  
 Sans te nommer? Qui des Gracques la gloire  
 Tairoit aussi? Qui tairoit la memoire  
 Des Scipions, deux foudres de la guerre  
 Gresle et degast de l'Africaine terre?  
 Fabrice, pauvre, et riche de courage,  
 Et toy, Seran, faisant ton labourage?

O Fabiens, où me ravissez-vous  
 Desjà lasse? c'est toy l'honneur de tous,  
 Qui remets sur nostre force destruite  
 Temporisant par prudence conduite.

Les uns par art animeront le cuivre,  
 Autres (je croy) le marbre feront vivre.  
 Ces bien-disans les causes defendront :  
 Ceux-là du bout d'une verge peindront  
 Le cours du ciel. Te souviens, Romain,  
 De gouverner les peuples sous ta main.  
 Voici tes arts : Imposer loix nouvelles,  
 Garder les tiens, et domter les rebelles.

Anchise ainsi ravissoit les oreilles,  
 Et puis encore adjouste à ces merveilles :  
 Voy ce Marcel, quels butins il rapporte  
 Victorieux! mais voy de quelle sorte  
 Il apparoist parmi tous ses gendarmes!  
 Cestuy premier, avec ses hommes d'armes  
 Appaisera la publique terreur,  
 Et apprendra, renversant la fureur  
 Des Africains et des Gaulois mutins,  
 Au Dieu Quirin les troisiemes butins,

Enee ici (pource qu'il avoist  
 Un jouvenceau, qui sur tous reluisoit  
 Tant en harnois qu'en beauté merveilleuse,  
 Mais il avoit la chere peu joyeuse.  
 Et tenoit l'œil fiché sur la campagne).

Pere celuy, qui Marcel accompagne,  
 Est-il son fils? ou quelqu'un de la bande  
 Qui doit sortir de nostre race grande?  
 Quel bruit de gens est autour de cestuy!  
 O qu'il y a de majesté en luy!  
 Mais une nuict, qui dessus luy s'arreste,  
 D'un noir brouillas lui ombrage la teste

O mon cher fils (dist Anchise en pleurant)  
 Ne te va point du grand dueil enquerant  
 De tes nepveux. Les destins monstrent  
 Cestuy sans plus, et puis le cacheront.  
 Le sang Romain, le sang Romain, ô Dieux,  
 Sur sa grandeur vous eust fait envieux,  
 S'il eust vescu. Combien de toutes parts  
 Au champ voisin de la cité de Mars  
 S'assembleront de complaints et pleurs?  
 Quel appareil de funebres douleurs  
 Verras-tu Tybre, à l'heure que ton fleuve  
 Arrosera la sepulture neuve?

Nul autre aussi de la gent d'Ilion  
 Excitera si grand' opinion  
 A ses ayeux : et cette terre encore  
 Qui par le nom de Romule s'honore.  
 Ne pense pas que jamais elle enfante  
 Un nourrisson, dont plus elle se vante.  
 O pieté! ô joy antique! ô dextre,  
 Dextre indomtable, aux armes tant adextre!  
 Estant armé, nul ne se fust vanté  
 De s'estre à luy impuni presenté,  
 Ou fust à pié, ou fust que tout fumant  
 Il eust piqué le cheval escumant.  
 Ah! pauvre enfant, si quelque sort cruel  
 Tu peux domter, tu seras un Marcel.

Donnez des Lis à pleines mains, je veux  
 Espandre ici sur l'un de mes nepveux.  
 Les fleurs, qui ont du pourpre la teinture,  
 Et l'honorer de vaine sepulture.

Ainsi s'en vont errants de toutes pars  
 Parmi les champs de ce grand vague espars  
 Ou le bon pere Anchise conduisoit  
 Son fils Enee, et son cœur attisoit  
 Par un desir de sa gloire à venir :

Par quelle guerre il luy faut parvenir  
 Aux champs Latins, il luy recorde apres  
 Par quels labeurs, par quels moyens expres  
 Il peut fuir ou domter la fortune.

Le Dieu du somme a deux portes, dont l'une  
 Qui (comme on dit) est de corne bastie,  
 Aux songes vrais donne prompte sortie :  
 L'autre reluit d'yvoire blanchissant,  
 Mais par là vont les faux songes issant.

Anchise donc ayant jusques ici  
 Instruit son fils, et la Sibylle aussi,  
 Du long discours de la Romaine histoire,  
 Les met dehors par la porte d'yvoire.  
 Enee adonc estant parti de là,  
 De vers ses nefes et compagnons alla,  
 Puis costoyant tousjours la droite rive  
 Bientost apres à Gaiette il arrive :  
 L'ancre soudain de la prouë est jettee,  
 Dessus le port la pouppe est arrestee.

FIN DU SIXIÈME CHANT DE L'ENEIDE

---

SONNET

Par mon destin ou par le vueil des Dieux  
 Je suis tombé au gouffre-espouvantable,  
 Où du Palais la foudre inevitable  
 M'abisme au fond d'un Enfer odieux.  
 Là cent Minos, juges industrieux  
 A tourmenter un esprit miserable,  
 Me font souffrir d'un œil inexorable,  
 De cent fureurs les fouets injurieux :  
 Mais vostre main à secourir habile  
 Me peut tirer trop mieux que la Sibyle,  
 Hors de l'Enfer de tant d'adversitez.  
 Et me guider en la droite brisee,  
 Qui au sommet des hautes dignitez  
 Monstre d'honneur le beau champ Elysee.

---



## L'ADIEU AUX MUSES

PRIS DU LATIN DE BUCCANAN

---

Adieu ma Lyre, adieu les sons  
De tes inutiles chansons :  
Adieu la source, qui recree  
De Phœbus la tourbe sacree,  
J'ay trop perdu mes jeunes ans  
En vos exercices plaisans :  
J'ay trop à vos jeux asservie  
La meilleure part de ma vie,  
Cerchez mes vers, et vous aussi,  
O Muses, jadis mon souci,  
Qui à vos douceurs nonpareilles  
Se loisse flatter les oreilles :  
Cerchez qui sous l'œil de la nuit  
Enchanté par vostre doux bruit,  
Avec les Nymphes honorees  
Danse au bal des Graces dorees ;  
Vous trompez, ô mignardes Sœurs,  
La jeunesse par vos douceurs :  
Qui fuit le Palais, pour elire  
Les vaines chansons de la Lyre :  
Vous corrompez les ans de ceux  
Qui sous l'ombrage paresseux  
Laissent languir effimee  
La force aux armes destinee.  
L'hyver, qui naist sur leur printemps  
Voute leur corps devant le temps :  
Devant le temps l'avare Parque  
Les pousse en la fatale barque.  
Leur teint est tousjours palissant,  
Leur corps est tousjours languissant.



De la mort l'effroyable image  
 Est tousjours peinte en leur visage.  
 Leur plaisir traîne avecques luy  
 Tousjours quelque nouvel ennuy :  
 Et au repos où ils se baignent,  
 Mille travaux les accompagnent,  
 Le misérable pionnier  
 Ne dort d'un sommeil prisonnier :  
 Le nocher au milieu de l'onde  
 Sent le commun repos du monde :  
 Le dormir coule dans les yeux  
 Du laboureur laborieux :  
 La mer ne sent tousjours l'orage :  
 Les vents appaisent leur courage ;  
 Mais toy sans repos travaillant,  
 Apres Caliope baillant,  
 Quel bien, quel plaisir as-tu d'elle,  
 Fors le parfum d'une chandelle ?  
 Tu me sembles garder encor'  
 Les chesnes se courbans sous l'or,  
 Et les pommes mal attachees,  
 Par les mains d'Hercule arrachees.

Jamais le jour ne s'est levé  
 Si matin, qu'il ne t'ait trouvé  
 Resvant dessus tes poësies,  
 Toutes poudreuses, et moisies ;  
 Souvent, pour un vers allonger,  
 Il te faut les ongles ronger,  
 Souvent d'une main courroucée  
 L'innocente table est poussee.

Ou soit de jour ou soit de nuict,  
 Ceste rongne tousjours te cuit,  
 Jamais ceste humeur ne se change :  
 Tousjours le stile te demange.  
 Tu te distilles le cerveau  
 Pour faire un poëme nouveau :  
 Et puis ta Muse est desprisee  
 Par l'ignorance autorisee :  
 Pendant, la mort qui ne dort pas,  
 Haste le jour de ton trespas :  
 Adoncques en vain tu t'amuses  
 A ton Phebus, et à tes Muses.  
 Le serpent qui sa queue mord  
 Nous tire tous apres la mort.  
 O fol, qui haste les annees  
 Qui ne sont que trop empennees ?  
 Adjoustes à ces malheurs ici,

De pauvreté le dur souci,  
 Pesant fardeau, que toujours porte  
 Des Muses la vaine cohorte :  
 Ou soit, que tu ailles sonnante  
 Les batailles d'un vers tonnant :  
 Ou soit, que ton archet accorde  
 Un plus doux son dessus ta corde,  
 Soit, qu'au théâtre ambicieux  
 Tu monstres au peuple ocieux  
 Les malheurs de la Tragedie,  
 Ou les jeux de la Comedie.

Sept villes de Grece ont debat  
 Pour l'auteur du Troyen combat :  
 Mais le chetif vivant n'eust oncques  
 Ny maisons ny pais quelconques.  
 Tityre pauvre, et malheureux,  
 Regrette ses champs plantureux,  
 Le pauvre Stace à peine evite  
 De la faim l'importune suite :  
 Ovide au Getique sejour,  
 Fascé de la clarté du jour,  
 De son banissement accuse  
 Ses yeux, ses livres, et sa Muse :  
 Mesmes le Dieu musicien  
 Sur le rivage Amphrysien  
 D'Admete les bœufs mena paistre,  
 Et conta le troppeau champestre,  
 Mais faut-il pour les vers blasmer,  
 Nombrier tous les flots de la mer,  
 Et toute l'arene roulante  
 Sur le pavé d'une eau coulante?  
 Malheureux, qui par l'univers  
 Jetta la semence des vers :  
 Semence digne qu'on evite  
 Plus que celle de l'aconite.  
 Malheureux, que Melpomené  
 Vit d'un bon œil, quand il fut né,  
 Luy inspirant dès sa naissance  
 De son sçavoir la cognoissance.

Si le bon-heur est plus amy  
 De celui qui n'a qu'à demy  
 Des doctes sœurs l'experience,  
 O vaine, et ingrante science !  
 Heureux et trois et quatre fois  
 Le sort des armes et des lois :  
 Heureux les gros sourcils encore

Que le peuple ignorant adore.  
 Toy que les Muses ont esleu,  
 De quoy te sert-il d'estre leu ?  
 Si pour tout le gain de ta peine  
 Tu n'as qu'une louange vaine :  
 Tes vers sans fruct laborieux,  
 Te font voler victorieux,  
 Par l'esperance qui te lie  
 L'esprit d'une douce folie ;  
 Tes ans, qui coulent cependant,  
 Te laissent tousjours attendant :  
 Et puis ta vieillesse lamente  
 Sa pauvreté, qui la tormente :  
 Pleurant d'avoir ainsi perdu  
 Le temps aux livres despendu  
 Et d'avoir semé sur l'arene  
 De ses ans la meilleure grene.  
 « Donne congé, toy qui es fin,  
 « Au cheval qui vieillit, à fin  
 « Que pis encor ne luy advienne  
 « Et que poussif il ne devienne !  
 « Que songes-tu : le lendemain  
 « Du corbeau, n'est pas en ta main.  
 « Sus donq', la chose commencee  
 « Est plus qu'à demy avancee.  
 « Malheureux, qui est arresté  
 « De vieillesse, et de pauvreté :  
 « Vieillesse où Pauvreté abonde,  
 « C'est la plus grand'peste du monde. »  
 C'est le plaisir que vous sentez  
 O pauvres cerveaux eventez :  
 C'est le profit, qui vient de celles  
 Que vous nommez les neuf pucelles.  
 Heureuses Nymphes, qui vivez  
 Par les forests où vous suyvez  
 La sainte vierge chasseresse,  
 Fuyant des Muses la paresse,  
 Soit donc ma lyre un arc turquois,  
 Mon archet devienne un carquois  
 Et les vers que plus il n'adore,  
 Puissent traits devenir encore.  
 S'il est ainsi je vous suyvray  
 O Nymphes, tant que je vivray :  
 Laissant dessus leur double croppe  
 Des Muses l'ocieuse troppe.

TRADUCTION D'UNE ODE LATINE

DU MESME BUCCANAN.

La merveille des siècles vieux  
Estonnez par la main d'Alcide  
De tant de monstres homicide,  
Le fit assoir au rang des Dieux :  
    Et le dompteur de Meduse empierante  
    Fut estoillé d'une flamme esclairante.

Si sous un juge d'équité  
La vertu qui est simple et nuë  
Requeroit estre maintenuë  
En l'honneur qu'elle a merité.  
    Le brusq' Hercu' Henry te cedroit ores  
    Et te cedroit l'aislé Perceé encores ;

Qui d'un monstre plus plantureux  
Que l'Hyd'ée de diverse forme,  
D'un monstre di-je tant enorme,  
Plus que Meduse dangereux  
    As rebouché l'horreur prodigieuse  
    Et la fureur vainement furieuse.

Charles à sa suite attirant  
Toute la force occidentale,  
L'Ourse et l'Autruche orientale,  
Ainsi d'un hivernal Torrent,  
    Ce furieux et saccageur de villes  
    Brusloit de voir toutes citez servilles.

La vertu germaine trembloit  
Dessous Cæsar le demy-maure :  
O vergongne ! Et l'Itale encore  
Qui le joug dedaigner souloit,  
    En grommellant d'une plainte craintive,  
    Souffroit de voir sa liberté captive.

L'espoir flatteur qui nourrissoit  
Ceste importune convoitise,  
Le terme de son entreprise  
Du rond du monde finissoit :  
    Et cest orgueil, devin plain de mensonge,  
    Tout l'univers se promettoit en songe.

Tu as, ô Prince vertueux  
Prince de la guerriere France  
Arresté la prompte esperance  
De ce cœur tant presomptueux :  
    Tu as surpris d'un las inevitable  
    Ceste fureur autrefois indomtable.

Quell' estoit alors sa couleur,  
Et de quelle fureur cruelle  
Perdoit le fond de ses moëllles,  
Quand l'impatiente douleur  
De la Moselle il voyoit la forteresse,  
Et l'esquadrone de la brave jeunesse.  
Ainsi l'onde va bouillonnant  
Contre les roches opposees :  
Ainsi les flammes embrasees  
Dans leurs fourneaux vont forcenant :  
Ainsi la dent de l'Hyrcane Tigresse  
Sanglante mord le lien qui la presse.  
Mais quand le bras cogneu de Mars  
Guise, dont la vertu compaigne  
Impatiente se dedaigne  
De se voir close de rempars,  
Vint eclairer et dessous le Tonnerre  
Des Cornepieds fit retrembler la Terre.  
Comme les animaux couards,  
De nuit courageux et adextres  
A forcer les loges champestres,  
Hardis sur les troupeaux fuyards,  
Au seul regard du Lyon qu'ils redoutent  
Tous effrayés en leurs creux se reboutent.  
Ainsi celuy qui d'un espoir  
Où insatiable il se fonde,  
Naguere embrassoit tout le monde,  
A peine ayant le cœur de voir  
Du grand Henry les forces domteresses,  
Refuit mal-caut à ses vieilles finesses.

---



# LES VERS CITEZ PAR LOYS LE ROY

EN SES COMMENTAIRES SUR LE SYMPOSE DE PLATON

TRADUITS PAR J. DU BELLAY

---

AU PREMIER LIVRE

VIRGIL. 6. Eglog. *Namque canebat uti  
magnum*, etc. fueil. 11. p. 2.

Car il chantoit comment par la vague du monde  
Les semences du feu, de la terre, et de l'onde  
S'assemblerent en un, et comment toutes choses  
De ce commencement furent premier escloses.  
Comme la terre fut de la mer separee,  
Se formant peu à peu toute chose créée.

LUCAIN au 2. de la guerre Pharsal.  
*Sive parens rerum*, etc. fueil. 11. p. 2.

Soit que nature, lors que le monde difforme,  
Se retirant le feu, prit sa premiere forme,  
Establist pour jamais les causes eternelles  
De tout ce'a qui est, mesmes sujete à elles  
Bornant d'un cours fatal ceste grand' masse ronde  
Par siecles ordonnez qui gouvernent le monde.

VIRGIL. 6. de l'Eneid. *Cui talia fanti*, etc.  
fueil. 12, p. 2.

Parlant ainsi au devant de la porte,  
Sa face n'eut les traicts de même sorte,  
Ni mesme teinct : ses cheveux herissez  
Dessus le chef ne se tindrent pressez,

Ains sa poitrine haletante de rage  
 Horriblement lui grossit le courage ;  
 Ceste fureur plus grand forme luy donne,  
 Rien de mortel sa langue plus ne sonne,  
 Lorsque le Dieu en sa poitrine enflée  
 Sa déité de plus pres est soufflée.

Et apres.

*At Phœbi nondum patiens, etc.*

Mais de Phœbus la grand'prestresse enrage  
 Par la caverne, et d'autant que la rage  
 Qui l'aiguillonne, elle veut surmonter,  
 D'autant plus fort elle se sent douter,  
 Le cœur despit et le parler felen  
 Rengez par force au plaisir d'Apollon.

JUVENAL, 6. Satir. *Spectant subeuntem, etc.*  
 feuil. 13, p. 1.

Elles contemplent Alceste,  
 Qui d'un magnanime geste  
 S'ose à la mort presenter,  
 Pour son mari racheter :  
 Mais si telle recompense  
 Leur fust permise, je pense  
 Que perdre elles voudroyent bien  
 Les leurs pour un petit chien.

PROPERCE. *Felix Eois lex funeris, etc.*, feuil. 14, p. 1.

Heureuse loy funebre aux maris que l'Aurore  
 De ses chevaux colore !  
 Car estant mis le feu pour les obseques faire  
 Dans le lict mortuaire,  
 Des espouses adonc la tourbe eschevelee,  
 Pour vivre estre bruslee  
 Pieteuse combat. C'est honte de survivre,  
 Et son mari ne suivre,  
 Celles qui ont vaincu, se jettent violentes  
 Dans les flammes ardentes,  
 Et avec leurs maris bruslent de grand courage  
 Visage sur visage.

LUCRE. livre I. *Æneadum genitrix, etc.* feuil. 23, p. 1 et 2.

O la mere d'Enee, ancestre des Romains  
 La seule volupté des Dieux et des humains,

Qui peuples l'air, la terre et la mer navigable,  
 Et tout cela qui est sous le ciel habitable,  
 Sainte et grande Venus, d'autant que ton amour  
 Fait que tous animaux viennent en ce beau jour,  
 Les nuës et les vents, ô Deesse, te fuyent,  
 La campagne en fleurit, et les ondes en rient,  
 Et la mer qui par toy douce et calme se rend,  
 Luit dessous ta clarté, qui sur elle s'estend.

ET PEU APRES

*Quæ quoniam rerum naturam, etc.*

Et pour ce que toy seule entretiens la nature,  
 Et que sans toy ne sort aucune creature,  
 Aux rayons du beau jour, et que rien entre nous  
 Ne peut estre sans toy, qui soit aymable et doux :  
 Pource ta deité maintenant je desire  
 Estre compagne aux vers, que je pretens d'escrire.

PONTAN. I, de l'Uranie.

*His Cytherea suum posuit, etc.*

Là Cytheree fit son astre estinceler,  
 Astre, duquel conçoit la mer, la terre, et l'air :  
 Et dont tous animaux à procreer s'incitent,  
 Et d'un doux mouvement secrettement s'agitent.

AU MESME LIVRE, fueil. 30, p. 2

*Ordine certo fert natura vices, etc.*

Par un ordre certain toutes choses se muent,  
 Et par ordre certain les Astres se remuent,  
 Causant divers effets, et parfaisans leurs cours,  
 Comme il est ordonné, font leurs tours et retours.  
 Les elemens leur font devoir d'obeissance,  
 Et craignent violer la loy de leur puissance.  
 Voilà comment du ciel la nature despend  
 Et aux lois qu'il escrit humble et serve se rend.

LE MESME AUTHEUR aux Meteores. fueil. 30, p. 2.

*Principio genus omne animantum, etc.*

Pour le commencement, tout cela que nous sommes  
 De poissons, et d'oyseaux et de bestes et d'hommes.  
 Toute herbe florissant, tout haut arbre croissant,  
 Est des quatre elemens en ce monde naissant.  
 Aussi tous animaux de là prennent leurs vies,  
 Et là, quand par la mort leurs âmes sont ravies,



Se reduisent encor : mais leurs commencemens  
 Demeurent eternels ès premiers elemens :  
 Ou soit que leurs vertus ès choses ils respandent,  
 Soit qu'ils cedent leurs droits, ou qu'ils les redemandent,  
 Ou soit que rechangez d'un desir mutuel,  
 Ils varient entre eux leurs cours perpetuels :  
 De là toute semence est au monde eternelle,  
 Eternelle d'autant que la cause en est telle.  
 L'homme des elemens tient ses complexions,  
 Comme donnant la loy à nos affections :  
 Eux sont sujets au ciel, et cela qu'ils nous donnent,  
 Comme leurs souverains, les Astres leur ordonnent.

AUX MESMES METEORES, fueil. 31, p. 1  
*Precipue tamen in gremio, etc.*

Le soleil toutesfois exerce sur la terre  
 Son principal pouvoir, de laquelle il desserre  
 Les semences de tout, l'herbe convertissant  
 En feuilles, et tirant le bouton florissant  
 Du rameau, du bouton l'odorant fruit nous donne  
 Qui avecques le temps sa verdeur assaisonne :  
 En espics herissez il fait les bleds heureux,  
 De pampre il revestit les raisins plantureux.  
 Tout naist, tout croist par luy, et toute creature  
 De cela qu'il produit emprunte sa pasture :  
 Mesme il attire à soy les terrestres vapeurs,  
 Lesquelles il resout en diverses humeurs :  
 En rosee abreuvant la campagne alteree  
 En espesse bruine, ou en pluye azuree.

AUX MESMES METEORES, fueil. 31, p. 1  
*Namque per obliquum, etc.*

Car les astres errans font cinq cours tous divers  
 Par l'oblique rondeur de ce grand Univers,  
 Et iouent opposez par les Astres insignes,  
 Qui sont vulgairement nommez les douze Signes.  
 Ils ont pour gouverner le Soleil radieux,  
 Le Soleil souverain des hommes et des Dieux,  
 Des longs siecles auteur, de toutes choses pere,  
 Qui ciel, et terre, et mer de ses rayons eclaire  
 La Lune l'accompagne, ornement de la nuict,  
 Qui d'une autre clarté douteusement reluit :  
 Dont le pere Ocean et Thetis la chenuë  
 Reverent estonnez la puissance cognuë

Sur toute la grand' mer, qui ses tours et retours  
Reigle selon la Lune au variable cours.

De là prennent leur suc les semences des choses,  
Et de là les humeurs dans nos veines encloses  
Coulent par tout le corps : de là le sang espars  
Par les membres molets discourt de toutes pars,  
Attendriissant les corps d'une influence humide,  
Pour autant que la Lune au corps humain preside.  
Le soleil donne vie, agite, et sa chaleur  
Distille dans les os sa celeste vigueur ;  
Bref le Soleil sur nous fait office de pere,  
Comme la Lune aussi fait office de mere :  
Qui d'un char vagabond errant' de çà, de là,  
Or' s'attache à ceux-ci, ores laisse ceux-là :  
Et des Dieux implorans la puissance éternelle,  
La renverse sur nous, d'une amour maternelle.

FRACAST. in Siphil. fueil. 52, p. 1  
*In primis tum sol. rutilus, etc.*

Premier le clair Soleil, et les Astres aussi  
Changent la terre, l'air et la mer tout ainsi  
Comme ils changent de place. Ainsi les elemens  
Transforment leurs grands corps en divers changemens.  
Considerent comment, lorsque le Soleil tourne  
Ses chevaux au Midi, et de nous se destourne,  
La terre s'endurcit par l'hyver froidureux,  
Et couverts de frimats sont les champs plantureux.  
Et les fleuves encor' bridez de froide glace  
Arrestent de leurs cours la vagabonde trace  
Aussi quand de plus pres il nous va regardant  
Sur les champs, sur les bois va les flammes dardant,  
Sur les prez alterez : et la plaine poudreuse  
Esprouve de l'esté la force chaleureuse :  
Et ne faut point douter que l'honneur de la nuit,  
La Lune, qui au ciel d'un front doré reluit,  
A laquelle obeit la mer, et toute chose  
Laquelle dedans soy a quelque humeur enclose :  
L'Astre Saturnien de tous le plus nuisant  
Et l'Astre Iovial plus doucement luisant,  
Le beau feu de Venus, Mars, et toute la bande  
Des autres feux du ciel, ici-bas me commande :  
D'un tour perpetuel changeant les elemens,  
Et causent çà et là plusieurs grands mouvemens.  
Surtout quand en un lieu plusieurs d'eux se conjoignent  
Ou quand d'un divers cours l'un de l'autre ils s'éloignent.

PONT. 1. de l'Uranie, fueil. 33, p. 1.  
*Stella sensibus afficiunt variis variosque agitatus, etc.*

Le ciel donne aux esprits diverses passions,  
 Diverses volonteZ, et inclinations  
 A mestiers tous divers, et chaque creature  
 Son estude et plaisir apporte de nature.  
 Le vouloir toutesfois, où la nécessité  
 Changeant souvent le cours de la fatalité :  
 « Et souvent nous voyons demeurer sans rien faire  
 « Un bon esprit qui a la pauvreté contraire. »  
 Le destin neantmoins ne s'esmeut pour cela.  
 Ains planté fermement s'arreste tousjours là,  
 Et la nature encor pour quelques actions  
 Ne remonte jamais à ses affections  
 Soit en bien, soit en mal, ains retourne facile  
 Aux choses où elle est volontiers plus habile.  
 S'elle trouve passage, et le contraire effort  
 Des astres opposez ne se trouve plus fort.

HOMER. *Odyssée*. A. fueil. 99, p. 2  
*Ten de met' iphimecian aloes paracoitin, etc.*

Euphimedie apres ceste-ci j'apperçeu,  
 La femme d'Aloé, disant avoir conçu  
 De Neptune deux fils, auxquels jadis la vie  
 En la fleur de leurs ans avoit esté ravie :  
 Le fameux Ephialte, et Ote de grand cœur,  
 Que la terre fit croistre en extremes longueur,  
 Et apres Orion leur donna l'avantage  
 Sur tous autres humains en beauté de visage.  
 Ils n'avoient que neuf ans, et si avoyent adonc  
 Neuf coudes de largeur, et neuf brasses de long  
 Ils menassoient les Dieux d'une soudaine guerre  
 Ils vouloyent pour le ciel asservir à la terre  
 Mettre Osse sur Olymp', voire plus courageux  
 Dessus Osse planter Pelion l'ombrageux  
 Et l'entreprise à chef (peut estre) eussent menee  
 S'ils eussent peu toucher la quatorzieme année :  
 Mais celui qu'enfanta Latone aux beaux cheveux  
 Le fils de Jupiter les fit mourir tous deux.  
 Ains que du premier poil la toison coloree  
 Eust frizé leur menton d'une barbe doree.

HOMER. *Iliad*. fueil. 65, p. 1  
*Presbalios (thygater). Ate, he pantas aâta, etc.*

La fille à Jupiter, Ate la redoutable,

Ate perniciose, à chacun dommageable,  
Ses pieds sont tendrelets, et ne va point touchant  
La terre, ains elle va sur nos testes marchant :  
Nous trouble, nous seduit, nous fait dommage extremes.  
La cruelle osa bien contre Jupiter mesme  
Exercer autrefois son courage odieux,  
Bien qu'il soit le meilleur des hommes et des Dieux.

---



## LES VERS CITEZ AU SECOND LIVRE

TRADUITS PAR IOACH. DU BELLAY

---

OVID. 4. de la Metamorph. fueil. 74, p. 1.

*Perque abdita longè*

.. *Deviàque et silvis horrentia saxa fragosis, etc.*

Il racontoit comment par les roches desertes  
L'ombrageuses forests horriblement couvertes  
Il avoit de Gorgone approché le sejour,  
Et comme il avoit veu par les champs d'alentour,  
Et parmi les chemins, d'hommes maintes figures,  
Et maints corps d'animaux changez en pierres dures  
Au regard de Meduse : et qu'il avoit pourtant  
Au bouclier qu'il alloit en sa gauche portant  
Veü (comme en un miroir) l'espouvantable forme  
De l'horrible Gorgone, à qui le chef difforme  
Il trancha cependant qu'un sommeil endurci  
La tenoit endormie et ses serpens aussi.

LUCAIN, livre 9, fueil. 74, p. 1.

*Hoc monstrum tenuit genitor, etc.*

Phorce le Dieu marin de Gorgone le pere,  
De Gorgone les sœurs, de Gorgone la mere,  
Ce monstre craignoyent bien, qui pouvoit de son œil  
Ciel, mer, terre assopir d'un estrange sommeil.  
Les oyseaux accablez d'une charge soudaine  
Touchez de son regard, tomboyent dessus la plaine  
En pierres transformez : et les bestes aussi  
Transformees comme eux en rocher endurci,  
S'arrestoyent là tout court : la gent d'Ethiopie  
Voisine d'alentour, fut en marbre assopie  
Tout ce monstre fuyoit, mesme de l'autre part  
Ses serpens destournez evitoyent son regard.

PROPERCE, fueil. 82, p. 1  
*Quicumque ille fuit puerum, etc.*

Quiconques fit le Dieu d'amour enfant  
 Ne fut-il pas un peintre bien sçavant ?  
 Cestuy la veid sans cognoissance vivre  
 Ceux qui l'amour ont entrepris de suyvre :  
 Et que l'on perd suyvant ce fol desir  
 Beaucoup de bien, pour bien peu de plaisir.  
 Cestuy encor' des deux venteuses ailes  
 Non sans raison luy garnit les aisselles,  
 Et fit voler inconstant et leger  
 Dedans nos cœurs cest Amour passager.  
 Aussi semblable est notre vie à l'onde  
 Qui à tout vent est tousjours vagabonde.  
 De traicts crochus cest enfant inhumain  
 Arme à bon droit aussi sa dextre main :  
 Et à bon droit leur trousse Gnosienne  
 Bat en sonnans dessus l'espaule sienne :  
 Pource qu'il sçait en trahison frapper,  
 Et que nul peut de ces traicts eschapper.

VIRGIL. 4, de l'Eneid. fueil. 90, p. 2  
*Hæc se carminibus, etc.*

Elle promet deslier les pensees  
 Qui de l'amour se trouvent offensees,  
 Et si promet par ses vers enchantez  
 Rendre leurs cœurs de l'amour tourmentez,  
 Arrester court des fleuves la carriere,  
 Et destourner les astres en arriere.  
 Tu luy verras par ces vers murmurez  
 Tirer de nuict les esprits conjurez,  
 Mugler sous toy les tremblantes campagnes,  
 Et devaller les arbres des montagnes.  
 O chere sœur, par les Dieux je t'asseure,  
 Et par ton chef bien aimé je te jure,  
 Que malgré moy je fais experience  
 De la sorciere et magique science.

ET PEU APRES, fueil. mesme.  
*Stant ara circum.*

Les autels sont dressez de toutes pars.  
 Lors la prestresse aux longs cheveux espars  
 Trois cens Dieux tonne avec horribles mots,  
 Invoque aussi l'Erebe, et le Chaos.

Et d'Hecaté trois fois jumelle encore  
 Devotement les trois fronts elle adore :  
 Espanche aussi quelques eaux desguisees  
 Qu'ell' feint d'Averne avoir esté puisees :  
 L'herbe nouvelle on fauche au clair serain,  
 Pour la bouillir dedans vaisseaux d'airain.  
 Avec le suc du noir venin terrible,  
 On cherche encor ceste apostume horrible  
 Que la jument arrache en la suççant  
 Dessus le front de son poulain naissant.

LE MESME AUTHEUR en l'Eglogue 8, au mesme passage.  
*Effer aquam, et molli cinge hæc altaria, etc.*

Apporte ici de l'eau et que sur l'autel saint  
 De l'hostie le front d'un mol bandeau soit ceint :  
 Fay parfum d'encens masle, et de grasse vervaine,  
 Afin de faire ici une espreuve certaine,  
 Si je pourroy si bien Daphnis ensorceler  
 Que je le puisse à moy par force r'appeler.

#### ET PEU APRES

Par vers la Lune mesme aux sorciers fait service,  
 Par vers Circe changea les compagnons d'Ulysse,  
 Et le serpent qui est si froid à le taster  
 Se rompt dedans les prez à force de chanter.

LE MESME AUTHEUR, fueil. 90, p. 1  
*Nascuntur plurima Ponto, etc.*

Ces herbes-là qui tels changements font  
 Naissent espais dedans l'île de Pont  
 J'ay veu Mœris souvent changer sa forme,  
 En corps de loup effroyable et difforme,  
 Dedans les bois se cacher, et les corps  
 De leur cercueil j'ay veu sortir dehors :  
 Et les moissons le suyvant à la trace  
 Souvent aussi j'ay veu changer de place.

OVID, fueil. 98, p. 2.  
*Dum spectant læsos, etc.*

Les yeux donnent aux yeux leur mesme passion,  
 Et passent bien avant dedans l'affection.

VIRG. 4. Æneid.

*Carpit enim vires, etc.*

Car peu à peu l'amour croist, et la femme  
De son regard le cœur de l'homme enflamme.

PROPERCE

*Cynthia prima suis, etc.*

Cynthia la premiere avec ses yeux m'a pris,  
Moy chetif qui n'avois d'amour esté surpris.

LE MESME

*Crescit enim assidue, etc.*

Car l'amour prend des yeux sans cesse accroissement  
Et se donne luy-mesme un grand nourrissement.

LE MESME

*Quantum oculis, animo tam procul ibit amor.*

De nostre cœur l'amour est separee  
Autant qu'elle est de notre œil egaree.

CORNEL. GALL, fueil. 3, p. 2.

*Pande puella, pande capillulos.*

Esparpillez de toutes parts  
Belle, ces beaux cheveux espars,  
Et d'un beau fin or blondoyantes,  
Monstrez ce beau col blanchissant  
Sur blanches espauls croissant :  
Monstrez ces deux flammes nuisantes  
Sous deux noirs sourcis reluïsantes :  
Monstrez ces jouës, dont le teinct  
De couleur de roses est peinct :  
Et ceste coraline bouche,  
D'un long baiser la mienne touche.

LE MESME AUTHEUR AU MESME LIEU

*Horrebam tenues, etc.*

J'avois horreur des trop maigres, ainsi  
Comme j'avois des trop grasses aussi.  
Point ne me pleut la taille raccourcie,  
Et aussi peu la longue mal bastie :  
Je prins plaisir d'embrasser seulement  
Celles qui sont grandes moyennement :



Car le moyen, quelque chose qu'on face  
En toute chose est de meilleure grace.  
La gresle aussi, pourveu que l'embonpoint  
Ne luy faillist, ne me desplaisoit point.  
L'embonpoint est à tels jeux convenable,  
Car à la chair la chair est agreable,  
Je ne fis cas aussi de la blancheur,  
S'il n'y avoit quelque peu de rougeur  
Qui exprimast une couleur pareille  
A la couleur d'une rose vermeille,  
Les cheveux blonds sur un col tendrelet  
Representant une couleur de laict.  
Me rapportoyent en une face belle  
Je ne sçay quoy de grace naturelle.  
La levre aussi qui s'enfloit un petit  
Par sa rougeur me donnoit appetit :  
Car je baisois volontiers une bouche  
Qu'à plain baiser des deux levres on touche,  
Les sourcis noirs, les yeux noirs, et le front,  
Dont la beauté se descouvre en plain rond,  
J'y prenois garde, et volontiers mon ame  
S'en embrasoit de l'amour d'une dame.

---

OVID. fueil. III, p. 1.

*Prima sit in vobis marum tutela*

Le premier soin, vous le devez donner  
 A la beauté de l'esprit façonner :  
 Par la beauté de l'esprit on s'enflamme  
 Facilement de l'amour d'une femme :  
 L'amour basti dessus tel fondement  
 Comme certain dure eternellement,  
 L'autre beauté avec le temps s'efface,  
 Et est sujette aux rides de la face :  
 Le temps viendra que regret vous aurez  
 Quand vous mirant, si laides vous verrez,  
 Et ce regret fera que le visage  
 S'enlaidira encore davantage,  
 Mais la vertu se conserve toujours :  
 Tel amour fait heureusement son cours.

VIRG. 3. Georgic, fueil. 113, page 2.

*Omne adeo genus in terris, etc.*

Tout genre d'animaux, hommes, bestes sauvages,  
 Poissons, troppeaux, oyseaux peints de divers plumages  
 Se ruent au printemps en amour et chaleur,  
 Tous sont espoinçonnez d'une mesme fureur.

LUCR. I. de la Nature, fueil. 113, page 2.

Au mesme lieu.

*Non simul ac species, etc.*

Car si tost que le ciel le printemps nous rameine  
 Et que le doux Zephir d'une amoureuse haleine  
 Regaillardist le corps, les oyseaux tout premier  
 Annoncent, ô Venus, ton retour coustumier,  
 Et sentant ta vertu qui leur poingt les courages,  
 Les animaux aussi parmi les gros herbages  
 Bondissent à grands sauts, et d'amour furieux  
 Passent les fiers torrens, pour te suivre en tous lieux.  
 Bref, par fleuves, par mers, et par hautes montagnes.  
 Par les bois ombrageux, par les verdes campagnes,  
 Poussant dedans les cœurs un amoureux desir,  
 Tu maintiens toute espee en eternal plaisir.

COLUMEL. 10. Livre de l'Agriculture, fueil. 114, page 1.  
*Nunc sunt genitalia femina mundi.*

C'est ores la saison qu'on voit de toutes choses  
 Multiplier par tout les semences encloses ;  
 C'est ores que l'amour se haste d'engendrer  
 Et que de l'univers l'esprit on voit entrer  
 En l'ardeur de Venus, et que par tout le monde  
 Il respand çà et là sa semence feconde.  
 Or le pere Ocean, et le Dieu de la mer  
 Par doux allechemens s'efforcent enflammer  
 De leurs femmes les cœurs, que chacun d'eux incite,  
 Cestui-là sa Thetis, celui son Amphitrite.  
 Desjà de son mari l'une et l'autre a conceu,  
 Chacune rend au sien le fruit qu'elle a receu,  
 Et du peuple azuré que l'une et l'autre enfante,  
 S'emplist toute la mer d'une troppe nageante,  
 Mettant sa foudre à part Jupiter mesme encor'  
 Coulant comme jadis en une pluye d'or  
 Au sein de Danaé, en pluye espesse et drue  
 Au giron maternel de la terre se rue :  
 Elle son fils reçoit, et ne desdaigne point  
 Ce doux embrassement, par amour qui la poingt.  
 De là soit sur la terre, ou sous la mer profonde  
 Un gracieux printemps florist partout le monde,  
 Amour regne partout, et jusqu'au fond du cœur  
 Hommes, bestes, oyseaux, esprouvent son ardeur,  
 Jusqu'à tant que Venus de semence remplie  
 Par ce doux feu nouveau soit du tout assouvie :  
 Repeuplant l'univers d'un eternal plaisir.  
 Pour ne laisser le monde en paresse moisir.

VIRGIL. 2. Georg. fueil. 114, page 2.  
*Ver adeo frondi nemorum, etc.*

Aux rameaux des forests le printemps est utile,  
 Le champ par le printemps se fait gras et fertile :  
 Adonques l'air, qui est Jupiter tout puissant,  
 D'une pluye feconde en terre s'eslançant,  
 Se jette au large sein de son espouse aimée,  
 Et se meslant parmi toute chose animée,  
 Nourrist tout ce grand corps : adonq' les arbrisseaux

Resonnent à l'escart du doux chant des oiseaux,  
 Et les troupeaux esmeus de ces chaleurs nouvelles,  
 En certaines saisons retournent aux femelles :  
 La terre devient grosse, et le champ qui est plein  
 A ce doux renouveau se descharge le sein ;  
 Une humeur tendre et molle abonde en toute chose,  
 La semence qui fut si longuement enclose,  
 Se fiant maintenant en la douceur du temps,  
 S'ose bien decouvrir aux chaleurs du printemps,  
 Le tendre cep ne craint ni le vent ni la gresle  
 Que le fort Aquilon fait tomber pesle mesle,  
 Ains pousse ses bourgeons, et fait sortir au tour  
 Le pampre verdissant, qui s'espand tout autour.  
 Je ne croy que les jours eussent autre lumiere  
 Lors que ce monde prist sa naissance premiere.  
 Cela fut un printemps, et ce grand monde adonq'  
 D'emenoit un printemps, le plus doux qui fût adonq'.  
 Les troupeaux nouveaux nez, et la dure semence  
 Des hommes qui le fer imitent de naissance,  
 Les bestes des forests, et les flammes des cieux  
 Tendres ne porteroyent ce fais laborieux,  
 Si la bonté du ciel entre chaud et froidure.  
 N'entremesloit ainsi ceste temperature.

PONTAN. I. de l'Uranie, fueil. 115, page 1.  
*Quum premit auratos, etc.*

C'est lors que le Soleil entre dans la maison  
 Du Mouton Phryxean à ta blonde toyson :  
 Lorsqu'on voit retourner la douce Primevere,  
 Qui apporte la pluye : et que la terre mere  
 Enfante toute chose, et que grosse de fruit  
 Son bouton et sa fleur toute plante produit :  
 Quand tout bois reverdist : et parmi les boccages  
 Les oyseaux biens chantants degoisent leurs ramages,  
 Les feres, et troupeaux, qu'amour vient enflammer,  
 Se ruent sur Venus ; les monstres de la mer  
 Sentent aussi leur feu, tant que mesme Protee  
 Craint de ses bœufs marins la fureur indontee.

OVID, fueil. III, page 1.  
*Condidior folio nives Galathea, etc.*

Galathee au teint blanchissant  
 Plus que n'est le lis palissant  
 Plus qu'une pree florissante,  
 Plus que l'aune en hauteur croissante,  
 Plus claire que verre esclarci,  
 Et plus fôlle qu'un dain aussi.  
 A toucher plus polie et fine  
 Que n'est une coque marine,  
 Plus douce qu'un chaud hyvernal,  
 Et plus qu'un ombrage estival,  
 Plus qu'une pomme desirable,  
 Et plus qu'un haut pin venerable,  
 Plus que la grace reluisant,  
 Et plus qu'un doux raisin plaisant,  
 Plus molle que le mol plumage  
 D'un cigne, ou qu'un tendre fourmage,  
 Et si tu ne fuyois ainsi,  
 Plus belle qu'un jardin aussi.

LE MESME AUTHEUR. fueil. III; page 1.  
*Ipsa quoque assiduo, etc.*

Comme un fleuve, le temps coule eternellement,  
 Le fleuve ne se peut arrester nullement,  
 Ny l'heure, mais ainsi que l'onde pousse l'onde,  
 Et que premier à l'une, à l'autre elle est seconde,  
 Ainsi le temps leger se fuit en se suyvant  
 Et tousjours est nouveau : car ce qui fut devant  
 Vient apres, et se fait ce qu'il n'estoit à l'heure :  
 Ainsi jamais le temps sur un poinct ne demeure.

HORACE, de l'Art poëtique, fueil. 123, page 1.  
 PAR PELETIER.  
*Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores, etc.*

Le naturel te convient regarder,  
 De chacun aage, et entier le garder :  
 Et exprimer les gestes bien seans  
 Aux changemens des natures et ans.  
 L'enfant petit qui desjà sçait parler,  
 Et qui seulet fermement peut aller  
 Est de jouer à ses pareils bien aise :

Il se courrouce, et soudain se rappaise,  
Et à tous coups change d'affection.

L'adolescent hors la correction  
Du pedagogue, aime chevaux et chasse,  
Et au soleil sus l'herbe se delasse :  
Facilement à malice s'applique,  
Et rudement au remonstrant replique,  
Est bien à tard de son bien provident,  
Prodigue, fier, convoiteux et ardent,  
Tost ennuyé de son premier plaisir.

L'age viril change, et met son desir  
A biens avoir et amis meriter,  
Craint son honneur, et sçait bien eviter  
Ce que changer conviendrait par apres.

Plusieurs ennuis environnent de pres  
L'homme vieillard : car estant plantureux  
En biens acquis, tant il est malheureux,  
Il les espargne, et user il n'en ose,  
Il est timide et froid en toute chose,  
Grand dilayeur, long d'espoir, imbecile  
Et curieux du futur, difficile,  
Plein de chagrin, louant le temps premier  
Qu'il estoit jeune, et censeur coustumier  
Des jeunes gens. Les premiers ans qui sortent  
Plusieurs bontez avec eux nous apportent,  
Plusieurs aussi emportent en allant.

JUVENAL, Saty. 7. fueil. 130, page 1.  
*Dii majorum umbris, etc.*

Dieux, permettez qu'une legere terre  
A tout jamais nos grands peres enserre,  
Flairent saffran leurs urnes en tout temps,  
Et y florisse un eternal printemps :  
D'avoir voulu que non moins que le pere,  
Le precepteur saintement on revere.

VIRGIL. 10. de l'Eneid. fueil. mesme, un peu apres.  
*Felices ambo, etc.*

O tous deux bienheureux ! vostre nom desormais,  
Si mes vers ont pouvoir, vivra pour tout jamais.

HORACE 4. Od. fueil. mesme, page mesme.  
*Gaudes carminibus, etc.*

Les vers te plaisent, et je suis  
 Riche de vers, et si je puis  
 Les mettre à pris. Car ny la gloire  
 Sacree en marbre à la memoire,  
 Par qui les guerriers estimez  
 De nouveau sont reanimez,  
 D'Annibal les fuites hastees,  
 Ny ses menaces rejectees,  
 Ny le sac par le feu Romain  
 Du Cartaginois inhumain,  
 Qui donna le surnom publique  
 L'Africain au donteur d'Afrique,  
 Monstrent un los mieux que la voix  
 Et le son des vers Calabrois,  
 Aussi, quoy que tu puisses faire,  
 N'auras-tu jamais le salaire  
 De tes biens faicts, si par les vers  
 Au monde ils ne sont descouvers,  
 Que seroit-ce du fils d'Ilie  
 Et de Mars, si ores l'envie  
 Cachoit à la posterité  
 Ce que Romule a merité ?  
 La faveur et la voix encores  
 Des poëtes, qui tirent ores  
 Eaque des flots stygiens,  
 L'ont mis aux champs Elysiens,  
 La Muse aux bons sauve la vie,  
 La muse l'homme deifie.

AU MESME, livr. fueil. 130, page 2, un peu apres.  
*Vixere fortes ante Agamemnona multi*

Plusieurs devant Agamemnon  
 De vertueux ont eu le nom,  
 Mais tous sans renom et sans gloire  
 Sont pressez d'ignorance noire,  
 Pource que leur los n'a esté  
 D'un sacré poëte chanté,  
 Car la difference est petite

D'une vertu qui n'est escrite,  
 A un qui est ensevely  
 Au fond du paresseux oubly.

LE MESME. 2. des Odes. fueil. 130 en la mesme page.  
*Non usitata nec tenui, etc.*

D'une aile accoutumee et basse  
 Je n'irai par ce grand espace  
 Demy-oyseau, et ne suis pas  
 Pour plus longtemps vivre ici-bas,  
 Vainqueur des envies civiles,  
 Je laisseray les grandes villes.

ET A LA FIN de la mesme Ode, fueil. 131, page 1.  
*Absint inani funere æniæ, etc.*

Les pleurs soyent loin de mon cercueil,  
 Les vaines larmes, et le dueil,  
 Cesse toute complainte folle  
 Aux morts inutile et frivolle.

LE MESME, 3. des Odes, en la mesme page 1.  
*Exegi monumentum, etc.*

J'ay parachevé de ma main  
 Un ouvrage plus dur qu'airain,  
 Un ouvrage duquel l'audace  
 L'orgueil des Pyramides passe :  
 Que l'eau rougearde, ny l'horreur  
 De la Scytienne fureur  
 Que des ans l'innombrable suite,  
 Ny du temps la legere fuitte,  
 Ne pourront renverser à bas.  
 Tout entier je ne mourray pas,  
 De moy la meilleure partie  
 De la mort sera garantie :  
 Et d'un los tousjours se suivant,  
 A moy je seray survivant.

OVID. 15. de la Metamorph. fueil. 131, page 1.  
*Jamque opus exegi quod nec Iovis, etc.*



Un œuvre j'ay parfait, que le feu ny la foudre,  
 Ny le fer, ny le temps ne pourront mettre en poudre,  
 Cestuy-là qui sera le dernier de mes jours  
 De mon aage incertain vienne borner le cours  
 Quand bon luy semblera, sans plus il a puissance  
 Dessus ce corps qui est mortel de sa naissance.  
 Ce qui est le meilleur de moy, me portera  
 Sur les Astres bien haut, et mon nom ne pourra  
 Jamais estre effacé, quelque part où se nomme  
 Le nom victorieux de l'empire de Romme,  
 Je seroy leu du peuple. Et s'il faut donner foy  
 Aux poètes devins, qui predisent de soy,  
 A jamais je vivray, et la durable gloire  
 De mes œuvres, sera d'eternelle memoire.

HORACE. Epitre 2. à Augu. fueil. 132, page 2.  
*Romulus, et Liber pater, et cum Castore, etc.*

Le bon Bacchus, et Romulus encor',  
 Pollux aussi, et son frere Castor  
 Apres leurs faits grands et victorieux,  
 Estans receus dans les temples des Dieux.  
 Pendant qu'ils ont fait cultiver les terres,  
 Ordonné loix, et appaisé les guerres,  
 Borné les champs, et basty les citez,  
 De n'avoir eu les honneurs meritez  
 Se sont complaints. Cil qui rompit la teste  
 A l'Hydre horrible et venimeuse beste.  
 Et qui fatal les monstres surmonta  
 Si renommez il experimenta  
 Que la vertu sinon apres la vie,  
 Ne peut donter la force de l'envie.  
 Car cestuy-là qui la gloire d'autruy  
 Par sa vertu abbaisse dessous luy,  
 Nous esblouist la veuë, et cestuy mesme  
 Pour ses vertus apres sa mort on l'ayme.  
 Nous te donnons, voire devant tes yeux,  
 Et non trop tost, les hauts honneurs des Dieux :  
 Nous ordonnons que ton saint nom se jure :  
 En confessant que jamais la nature  
 Rien de si grand ne fera naistre ici  
 Que toy, Cesar, et n'a fait naistre aussi.

VIRGIL. 6. de l'Eneid. fueil. 133, page 1.  
*Quique sacerdotes casti, etc.*

Les prestres saincts de chasteté loüez,  
Les bons esprits de Phœbus advouéz,  
Et ceux qui ont jadis mis en lumiere  
De quelques arts l'invention premiere  
Et ceux encor' qui par bienfaicts louïables  
Se sont rendus les autres redevables  
Tous ces esprits portent la teste ceincte  
Du blanc atour d'une coeiffure sainte.

PONTAN. I. de l'Uranie. fueil. 133, page 1.  
*Mos erat antiquo in Latio, etc.*

Des vieux peres Latins la coustume fut telle,  
De mettre au ranc des Dieux par louange immortelle  
Ceux-là qui par quelque art dextrement inventé,  
Avoyent de leurs païs le profit augmenté,  
Comme Janus, et Faune, et celuy que la sage  
Circe avait bigarré d'un estrange plumage :  
Comme furent aussi les deux Pillumniens,  
Et le Dieu qui servi fut des Pinnariens,  
Et la Dame qui fist qu'une porte de Romme  
Carmentale du nom de Carmente lon nomme.  
Le pourpre estant aussi devenu precieux,  
Lorsque l'ambition leva le chef aux cieux,  
Les Adrians adonc' et les Nerves encore :  
Et tant de Dieux Cesars qu'à Rome lon adore  
Fussent deifiez, ô ignorance humaine !  
De quoy servent les Dieux, et leur puissance vaine ?  
De quoy sert le parfum que dessus tant d'autels  
Pour impetrer la paix, leur donnent les mortels ?  
Il n'y a qu'un seul Dieu autour de toute chose,  
Qui toute chose aussi à son plaisir dispose,  
Qu'à l'homme il n'est permis de toucher ou de voir,  
Mais qu'on peut seulement en esprit concevoir :  
Car il voit de là-haut sous ses pieds les nuages,  
Et comme seul ouvrier des plus parfaicts ouvrages,  
Et cause de tout bien, gouverne tout aussi ;  
Ce Dieu demeure au ciel, et n'a point de souci  
Des temples eslevez sur colonnes marbrines,

Ni de l'or precieux, ni de ces pierres fines  
 Qui viennent du Levant, ni de ce vif airain  
 Que Phidie souloit animer de sa main,  
 Ni du sang des taureaux dont on fait sacrifice,  
 La devote oraison, l'ame nette de vice,  
 Le peuvent appaiser, avec un peu d'encens,  
 Car la grandeur de Dieu ne cherche autre presens.

VIRGIL. 6. de l'Eneide, fueil. 134, page 2.  
*Et dubitamus adhuc, etc.*

Et doutons-nous encor' par faicts dignes de gloire  
 De nostre renommee estendre la memoire ?

VIRGIL. feuillet mesme, page mesme.  
*Stat sua cuique dies, etc.*

Nos jours sont limitez, et nostre courte vie  
 Ne retourne jamais depuis qu'elle est ravie :  
 Mais par louables faicts son nom perpetuer,  
 C'est l'œuvre où la vertu se doit evertuer.

MANILIUS ASTRON. 4. fueil. mesme, page mesme.  
*Jam nusquam natura latet, etc.*

Nature desormais ne nous est pas cachee,  
 Toute, en tout, et partout nous l'avons recerchee :  
 Nous jouyssons du monde, ainsi que l'ayant pris,  
 Nous avons en esprit nostre pere compris,  
 Comme estans une part de l'essence divine,  
 Et retournons au ciel qui est nostre origine,  
 Qui doute, ce grand Dieu en nos cœurs sejourner ?  
 L'ame venir du ciel et au ciel retourner ?  
 Et comme en ce grand corps, dont est basti le monde  
 Parmi le feu et l'air, parmi la terre et l'onde  
 Est un esprit mouvant, qui par commandement  
 Du souverain auteur regit le firmament,  
 Ainsi estre nos corps d'une terrestre masse  
 Et nostre esprit de feu, qui gouverne et compasse  
 Toutes nos actions. S'il est donques ainsi  
 Que le monde est en nous, quel miracle est-ce aussi  
 Que nous le cognoissions ? Veu mesme que l'image

De Dieu se voit en nous, qui sommes son ouvrage,  
 Faut-il croire, d'ailleurs, que du ciel l'homme est né ?  
 Tout autre animal est, ou vers terre tourné,  
 Ou caché dessous l'onde, ou d'aile balancee,  
 Est pendu parmi l'air, une mèsme pensee,  
 Qui est de se nourrir, est en eux, et leur soin  
 Repose dans le ventre, et ne s'estend plus loin,  
 Pource que de raison ils n'ont aucun usage  
 Comme privez du tout de sens et de langage,  
 Le seul homme discourt, seul s'explique, et entend,  
 Et à divers mestiers son industrie estend.  
 Ce gentil animal qui regit toute chose  
 En la terre habitable a sa demeure enclose,  
 L'a dontee au labour, les animaux a pris,  
 S'est fait chemin sur mer, et pour n'estre surpris  
 S'est retiré au chef, comme en la forteresse,  
 Où dessus tous les sens la raison est maîtresse.  
 Leve les yeux au ciel, ces deux celestes yeux,  
 Et de plus pres encor' regarde dans les cieux,  
 Il cherche Juppiter et si ne se contente,  
 Sans plus du front des Dieux, que le ciel represente,  
 Il fouille jusqu'au fond, et toujours s'approchant  
 Comme venu du ciel, au ciel se va cerchant.

VIRGIL. 6. de l'Eneide, fueil. 156, page 1.  
*Principio calum, etc.*

Premierement le feu, l'onde, et la terre,  
 Et tout cela que chacun d'eux enserre,  
 La Lune claire, et les astres ardents,  
 Sont d'un esprit nourris par le dedans,  
 Esprit infus parmi toute la masse  
 De ce grand corps qu'il agite et embrasse.  
 De cet esprit hommes, bestes, oyseaux,  
 Monstres de mer vivans dessous les eaux,  
 Tiennent du feu la nature divine,  
 Et leur semence a celeste origine :  
 Sinon d'autant qu'à l'esprit est nuisant  
 Le corps mal sain, lourd, terrestre, et pesant,  
 De là provient que nostre ame est atteinte  
 D'aise, d'ennuy, de desir, et de crainte,  
 Et que jamais ne peut voir le beau jour  
 Chose en son noir et tenebreux sejour.

*Donec longa dies perfecto temporis orbe, etc.*

Jusques à tant qu'ayant par mainte année,  
Parfait le tour de nostre destinée,  
Soyons purgez, et que le feu celeste  
De nostre esprit, pur et simple nous reste.

VIRGIL. IV. Georg. feuillet mesme, page 2.  
*His quidam signis, atque hæc exempla, etc.*

Pour ces signes on dit que les mouches à miel  
Ont humé quelque part de cet esprit du ciel,  
Qui se mesle partout, ciel, terre, et mer profonde,  
Et que tous animaux, qui naissent en ce monde,  
Hommes, bestes, oyseaux, de cet esprit divin  
Prennent chacun leur vie, où ils sont à la fin  
Pareillement reduicts, et que point ils ne meurent,  
Ains eternellement immortels ils demeurent,  
Tournoyant çà et là comme les astres font,  
Et qu'en un autre ciel habiter ils s'en vont.

---



## Traduction d'une Épître Latine

---

Sur un nouveau moyen de faire son profit  
de l'estude des lettres.

MOY A TOY SALUT

Quant à ce que tes vers frissonnent de froidure,  
Que tes labeurs sont vains, et que pour ta pasture  
A grand' peine tu as un morceau de gros pain,  
Voire du pain moisi, pour appaiser ta faim :  
Que ton vuide estomac abboye, et ta gencive  
Demeure sans mascher, le plus souvent oisive :  
Comme si, le jeuner expres te fust enjoint  
Par les Juifs retaillez : que tu es mal en point,  
Mal vestu, mal couché : Ami, ne pren la peine  
De faire desormais ceste complainte vaine.

Tu sçais faire des vers, mais tu n'as le sçavoir  
De pouvoir par ton chant les hommes decevoir :  
Car le Dieu Apollon avec le Dieu Mercure  
S'assemble, ou autrement de ses vers on n'a cure.  
Mercure par finesse et par enchantement  
D'edans les cœurs humains glisse secrettement ;  
Il glisse dans les cœurs, il trompe la personne,  
Et d'un parler flatteur les ames empoisonne :  
Avec tel truchement peut le Dieu Delien  
Possible quelque chose, autrement ne peut rien.

Celuy qui de Mercure a la science apprise,  
En Cygne d'Apollon bien souvent se desguise :

Encor que le bray d'un asne, ou la chanson  
D'une importune roue ait beaucoup plus doux son.

Veux-tu que je te monstre un gentil artifice  
Pour te faire valoir ? Pousse-toy par service :  
Par art Mercurien trompe les plus rusez,  
Et pren à tels appas les hommes abusez.  
Tu feras ton profit, et bravement en point,  
De froid, comme tu fais, tu ne trembleras point.

Premier, comme un marchand, qui par le navigage  
S'en va chercher bien loin quelque estrange rivage,  
A fin de trafiquer, et argent amasser,  
Tu dois voir l'Italie, et les Alpes passer :  
Car c'est de là que vient la fine marchandise,  
Qu'en beant on admire, et que si haut on prise.  
Si le rusé marchand est menteur asseuré,  
Et s'il sçait pallier d'un fard bien coloré  
Mille bourdes qu'il a en France rapportees,  
Assez pour en charger quatre grandes chartees ;  
S'il sçait parlant de Rome, un chacun estonner,  
Si du nom de Pavie il fait tout resonner  
Si des Venitiens, que la mer environne,  
Si des champs de la Pouille il discourt, et raisonne,  
Si vanteur il sçait bien son art autoriser,  
Louier les estrangers, les François mespriser,  
Si de lettres l'honneur à luy seul il reserve,  
Et dedaigne en crachant la Françoisse Minerve :

Il te faut dextrement ces ruses imiter,  
Le sçavoir sans cela ne te peut profiter,  
Si le sçavoir te faut, et tu entens ces ruses,  
Tu jouyras vainqueur de la palme des Muses,  
Ne pense toutefois pour un peu t'estranger  
De ces bavardes sœurs, que tu sois en danger  
De perdre tant soit peu, tu n'y auras dommage,  
Car aux Muses souvent profite un long voyage,  
Tu en rapportereras d'un grand clerc le renom,  
Et de sage et sçavant meriteras le nom ;  
Mais si tu veux ici te morfondre à l'estude,  
Chacun t'estimera fol, ignorant, et rude.

Doncques en Italie il te convient chercher  
La source Cabaline, et le double rochèr,  
Et l'arbre qui le front des poètes honore.  
Mais retien ce precepte en ta memoire encore :

C'est que tu pourras bien François partir d'ici,  
 Mais tu retourneras Italien aussi  
 De gestes, et d'habits, de port, et de langage :  
 Bref d'un Italien tu auras le pelage,  
 Afin qu'entre les tiens admirable tu sois.  
 Ce sont les vrais appasts pour prendre nos François.  
 Lors ta Muse sera de cestuy-là prisee,  
 Auquel auparavant tu servois de risee.

Il sera bon aussi de te faire advouër  
 De quelque Cardinal, ou te faire louër  
 Par quelque homme sçavant, à fin que tes louanges  
 Volent par ce moyen par les bouches estranges :  
 Mais il faut que le livre, où ton nom sera mis,  
 Tu donnes çà et là à tes doctes amis.  
 Ainsi t'exempteras du rude populaire,  
 Ainsi ton nom partout illustre pourras faire.  
 Car c'est un jeu certain, et quiconque l'a sçeu,  
 Jamais à ce jeu-là ne s'est trouvé deçeu.  
 Sur tout courtise ceux, auxquels la court venteuse  
 Donne d'hommes sçavans la louange menteuse :  
 Qui au bout d'une table au disner des Seigneurs  
 Desplient tout cela, dont furent enseignants  
 Les Grecs, et les Latins qui de fausses merveilles  
 Emplissent, ignorans, les plus grandes oreilles :  
 Et abusent celuy qui par nom de sçavant  
 Desire, ambitieux, se pousser en avant.

Ces gentils reciteurs te loueront à la table  
 Non comme au temps passé, aux horloges de sable :  
 Ils ne dedaigneront avec toy practiquer,  
 Et avecques tes vers les leur communiquer.  
 Puis que tu as le goust, et l'air de l'Italie,  
 Mais rend leur la pareille, et fay que tu n'oublie,  
 De les contre-louër : aussi, quand à ce poinct,  
 Le tesmoin mutuel ne se reproche point :  
 D'en user autrement, ce seroit conscience.

Sur tout je te conseille apprendre la science  
 De te faire cognoistre aux Dames de la Court,  
 Qui ont bruit de sçavoir : c'est le chemin plus court,  
 Car si tu es un coup aux dames agreable,  
 Tu seras tout soudain aux plus grands admirable.  
 Par art il te convient à ce poinct parvenir,  
 Par art semblablement t'y faut entretenir.



Il te faut quelquefois, soit en vers, soit en prose,  
 Ecrire finement quelque petite chose  
 Qui sente son Virgile, et Ciceron aussi.  
 Car si tu as des mots tant seulement souci,  
 Tu seras bien grossier et lourdaut, ce me semble,  
 Si par art tu ne peux en accoupler ensemble  
 Quelque peu, car ici par un petit chef-d'œuvre  
 Assez d'un courtisan le sçavoir se descœuvre.

Je ne veux toutefois qu'on le face imprimer :  
 Car ce qui est commun se fait desestimer,  
 Et la perfection de l'art est de ne faire,  
 Ains monstrier desdaigner ce que fait le vulgaire.  
 Mesmes ce qui sera des autres imprimé.  
 Afin que tu en sois plus sçavant estimé,  
 Il te le faut blasmer : mais il te faut eslire  
 Des loueurs à propos pour tes ouvrages lire,  
 Et n'en faut pas beaucoup. Avec telles faveurs  
 Recite hardiment aux Dames et Seigneurs,  
 Tu seras sçavant homme, et les grands personnages  
 Te feront des presens : et seras à leurs gages.  
 Mais si tu veux au jour quelque chose eventer,  
 Il faut premierement la fortune tenter,  
 Sans y mettre ton nom, de peur du vitupere  
 Qu'un enfant abortif porte au nom de son pere,  
 Car en celant ton nom, d'un chacun tu peux bien  
 Sonder le jugement, sans qu'il te couste rien :  
 D'autant que tes escrits vaguent sans cognoissance  
 Ainsi qu'enfans trouvez, publiques de naissance.  
 Mais ne faut pas aussi, si tu les vois louer,  
 Maïstre, pere, et autheur, pour tiens les avouër.

Le plus seur toutefois seroit en tout se taire :  
 Et c'est un beau mestier, et fort facile à faire,  
 Le faisant dextrement. Fay courir qu'entrepris  
 Tu as quelque poëme, et œuvre de haut pris,  
 Tout soudain tu seras monstrier parmi la ville,  
 Et seras estimé de la tourbe civile.

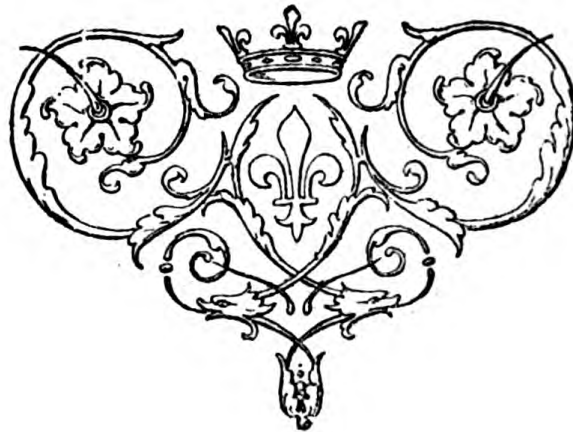
Un vieux ruzé de Court nagueres se vançoit  
 Que de la republique un discours il traittoit :  
 Soudain il eut le bruit d'avoir epuisé Romme,  
 Et le sçavoir de Grece, et qu'un si sçavant homme  
 Que luy ne se trouvoit. Par là il se poussa,  
 Et aux plus hauts honneurs du Palais s'avança,

Ayant mouché les Rois avec telle pratique,  
 Et si n'avoit rien fait touchant la republique.  
 Toutefois cependant qu'il a esté vivant,  
 Il a nourri ce bruit qui le mist en avant,  
 Jusqu'à tant que la mort sa ruze eut descouverte :  
 Car on ne trouve rien en son estude ouverte,  
 Ains par la seule mort au jour fut revelé  
 Le fard, dont il s'estoit si longuement celé.

    Quelque autre dit avoir entrepris un ouvrage  
 Des plus illustres noms qu'on lise de nostre aage,  
 Et jà douze ou quinze ans noue deçoit par cest art :  
 Mais il accomplira sa promesse plus tard  
 Que l'an du jugement. Toutefois par sa ruse  
 Des plus ambitieux l'esperance il abuse.  
 Car ceux-là qui sont plus de la gloire envieus,  
 Le flattent à l'envy, et taschent curieux  
 De gagner quelque place en ce tant docte livre,  
 Qui peut à tout jamais leur beau nom faire vivre,  
 Ce trompeur par son art tres riche s'est rendu  
 Et son silence aux Roys cherement a vendu,  
 Noyant en l'eau d'oubly les beaux noms dont la gloire  
 Seroit, sans ses escrits, d'eternelle memoire.  
 Car les Parthes menteurs, faux, il surmontera  
 Et nul (comme il promet) n'immortalisera :  
 Mais il peindra le nez à tous, et pour sa peine  
 De les avoir trompez d'une esperance vaine,  
 Dessus un cheval blanc ses monstres il fera  
 Par la ville, et du Roy aux gages il sera.

    C'est un gentil appas pour les oyseaux attraire,  
 Ce que d'un autre dit le commun populaire,  
 Qui par les cabarets tout expres delaissoit  
 Quatre lignes d'un livre, et outre ne passoit  
 Avec un tiltre au front qui se donnoit la gloire  
 D'estre le livre quart de la Françoisse histoire.  
 Qui doncques, je te pry, niera que cestuy-ci  
 Ne soit des plus heureux sans se donner souci,  
 Qui quatre livres peut de quatre lignes faire,  
 Qui du doigt pour cela est monstré du vulgaire,

Qui pour cela de France est dit l'historien,  
Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien ?  
J'ay fils d'un laboureur, discouru brevement  
Tout ce fascheux propos, moy qui ay bravement  
Delaissé les rateaux pour m'attacher aux Muses :  
Tu pourras par usage apprendre d'autres ruses.  
Or adieu, pense en moy, et pour attraper l'heur,  
Suy Mercure, qui est le plus fin oyseleur.





## Epitaphes et autres Poésies

SUR LA MORT DE JOACHIM DU BELLAY

gentilhomme Angevin, et excellent poëte  
de ce temps.

EPITAPHE DE L'AUTHEUR

composée par luy mesme, quelque temps  
avant son trespas.

Clara progenie et domo vetusta  
(Quod nomen tibi sat meum indicarit)  
Natus, contegor hac, viator, urna.  
Sum Bellaius, et Poëta, jam me  
Sat nosti, puto, num bonus Poëta,  
Hoc versus tibi sat mei indicarint.  
De me dicere, me pium fuisse,  
Nec læsisse pios : puis si et ipse es,  
Manes laedere tu meos caveto.

LA MESME EN FRANÇOIS

PAR I. DE MOREL, AMBR.

De noble race et maison ancienne  
(Ce que mon nom assez te monstrera)  
Issu je suis. Or cette tombe mienne

M'enclost (passant) tant qu'au Seigneur plaira  
 DU BELLAY suis, celui qui fust Poète :  
 (Assez par là tous me discerneront)  
 Bon ou mauvais si sçavoir tu souhaite,  
 Mes vers bien leus mieux te le monstrent.  
 Ceci de moy seulement te puis dire,  
 Que je suis bon, et n'ay par mes escrits  
 Blessé les bons. Toy donc ne vueilles nuire,  
 Si tu es bon, à nos muets esprits.

## AUTREMENT PAR JACQUES MONIQUET

De race noble issu (tesmoin mon nom) t'arreste  
 Sous ce tombeau, nommé Du Bellay, et Poète ;  
 J'à t'est assez mon nom cogneu, comme je croy ;  
 Quel Poète je fus mes vers t'en facent foy.  
 Ay vescu, n'offençant onc des bons le renom.  
 Passant, si tu es bon aussi, fay que jamais  
 N'offences mes esprits, qui ci gisent en paix.

## AUTRE PAR JACQUES GREVIN

Ici, sous ceste tombe close  
 Passant, enserré je repose  
 Avec les autres trespassez :  
 Moy (dis-je) issu de noble race  
 Et d'une maison dont la grace  
 Fait que mon nom se monstre assez.  
 Je suis DU BELLAY, et Poète :  
 Tu as cognoissance parfaite  
 (Comme je pense) de mon nom :  
 Ces vers que je donne à la France  
 Te donneront ferme assurance,  
 Si je suis bon Poète ou non.  
 Or tout seulement je desire,  
 Que de moy je te puisse dire,  
 Que j'ay esté devotieux,  
 Et que d'une bouche animee  
 Je n'ay touché la renommee  
 De ceux qui ont aimé les cieux.  
 Aussi si la foy Chrestienne  
 Te touche au cœur, qu'il te souviene

De n'empescher mon doux repos :  
 Garde qu'une langue menteuse  
 N'offence ceste gloire heureuse  
 Compagne à mon ame et mes os.

## AUTRE EPITAPHE

PAR LE MESME GREVIN

à l'imitation du latin de Monsieur de la Haye.

Cy-dessous est gisant DU BELLAY le Poëte,  
 Cogneu par tout le monde. Or entens, viateur,  
 La cause trop subite et le nouveau malheur  
 Qu'en son sein luy gardoit une mort indiscrete.  
 Desjà la nuit couvoit sous un obscur silence  
 Le doucereux repos de ce grand univers  
 Et cependant le miel de ses plus doctes vers  
 Distilloit de sa bouche avec une accordance.  
 Cependant attentifs, ainsi que de coustume,  
 Du devis des neuf Sœurs heureux il jouyssoit,  
 Et du pere Apollon, que tant il caressoit,  
 Pour en avoir reçu le stile de sa plume.  
 Il se sentit alors d'une fureur sacree,  
 Attiré saintement de leurs divins efforts,  
 Qui luy firent laisser le vague de son corps  
 Pour voler au saint lieu de l'immortelle Astree  
 Où son ame affranchie et libre du servage  
 De son hoste, sentit ses ailes esbranler  
 Entre les deitez, qu'ell' contemploit en l'air,  
 Oubliant le chemin de son premier voyage :  
 Là contemploit errante en la belle campagne  
 Tous les divers pays que lors ell' pouvoit voir,  
 Appellant DU BELLAY afin de l'esmouvoir,  
 Mais le Poëte sourd n'entendit sa compagne.  
 Et ainsi, viateur, ceste ame bienheureuse  
 Demoura dans le ciel, et seulement les os  
 Sous ce marbre engourdi demeurent en repos  
 Attendans le retour de l'ame desireuse.

## SONNETS DE JACQUES DE LA TAILLE

Ici gist Du Bellay qui par l'arrest des cieux  
 Mourut au bord de Seine et nasquit dessus Loyre :

Mais, passant, si son nom ne t'est encor notoire,  
 Je crois que tu nasquis sans aureille et sans yeux.  
 Certe ainsi que jadis les Gaulois, nos ayeux  
 Avec les Espagnols incitez de la gloire  
 D'un Tive-Live, autheur de la Romaine histoire,  
 Vindrent à Rome expres pour le cognoistre mieux.  
 (Car tant estoit prisé le sçavoir d'un seul homme,  
 Qu'une gent lors barbare, et d'un lieu si lointain  
 Vint à Rome pour voir autre chose que Rome) :  
 Aussi de là la mer dont la terre est enclose,  
 Voir de l'Isle Thulé, on viendra pour certain  
 Voir quelque jour la tombe où Du Bellay repose.

Du Bellay qui en France a les neuf Sœurs menées  
 Et premier s'avança d'une audace nouvelle  
 De chasser des François l'ignorance rebelle,  
 Nagueres fut la nuict atteint des Destinées.  
 O nuict, le deshonneur des nuicts infortunées,  
 Indique que la Lune et que la moindre estoille  
 Te preste sa lueur ! ô nuict pire que celle  
 Qui tourmente là-bas les ombres condamnées :  
 Doncques, ô nuict obscure, et toy Parque meurtrière  
 As-tu si tost estaint des poètes la lumière :  
 Il meritoit le pris dessus tous à bon droit.  
 O quelle perte en France ! ô quel dur reconfort !  
 Mais pour bien regretter de Du Bellay la mort,  
 Un autre Du Bellay, certes il nous faudroit.

## SONNET DE DAMOISELLE ANT. DELOINES

D'où vient que quand je pense à la Muse gentille  
 Du docte Du Bellay que le ciel a ravi,  
 Mon cœur qui de jetter souspirs n'est assouvi,  
 Me rend comme une souche ou un tronc inutile ?  
 La vertu, le sçavoir, le doux et grave stile  
 De son divin esprit, me poussent à l'envy,  
 Et moy qui tant de biens ensemble oncques ne vy  
 Trouve pour tel sujet ma Muse trop debile.  
 Si je ne puis pourtant exprimer par ma voix  
 Ce qu'estimeront tant les Princes et les Rois,  
 Je diray pour le moins avec toute la France,  
 Que Du Bellay estoit des Poètes l'honneur :

Ei si ne perdray pas de Ronsard la faveur,  
Car je ne puis ne veux luy faire aucune offence.

ODE DE J. GREVIN  
A CHARLES UTENHOVE GANTOIS

En vain lon pourra chanter,  
En vain lon pourra vanter  
Le devoir et l'entreprise  
De la pudique Artemise :  
Car seulement pour un temps,  
Et bien peu de nombre d'ans,  
Aux oreilles est volee  
La gloire du Mausolee :  
Le marbre tant soit-il fort  
Ne nous peut vanger de mort,  
Car il n'a pas la puissance  
De faire au temps resistance.

Seulement les mieux nourris,  
Les enfans plus favoris  
D'Apollon et de la Muse  
Nous vangent de telle ruse :  
Le temps mesme mange fer  
N'en peut oncques triompher :  
Il triomphe des ruines  
Et des reliques Romaines,  
Dont jadis furent auteurs  
Les grands Rois et Empereurs,  
Mais nous oyons la trompette  
Et les doux sons d'un Poëte.

Nous oyons encor la voix  
Resonnante par les bois,  
D'un berger chargeant la gloire  
Sur le dos de la Memoire  
Pour faire entendre aux nepveux  
La clemence de ses Dieux,  
Nous oyons un vers qui sonne,  
Nous oyons un vers qui tonne  
Les batailles, les efforts,  
Et le sac de plusieurs forts,  
La muable destinee  
D'un Priam et d'un Enee.



Heureux celuy dont les jours  
 Ont peu tromper les destours  
 De la mort, qui nous enserre  
 Aux entrailles de la terre  
 Avec l'oubli du tombeau :  
 De la mort, qui comme l'eau  
 Ne tenant aucune trace  
 Du bateau qui dessus passe,  
 Ou du plomb au fond jetté,  
 Fait que la posterité  
 Ne peut apres recognoistre  
 Qui fut jadis son ancestre.

Mais or' que DU BELLAY n'eust  
 Quelqu'un qui chanter le sçeut,  
 Si est-ce que jà la France  
 Combat contre l'ignorance,  
 Reprenant comme envieux  
 Ces Quintils audacieux,  
 Qui sous sa plume feconde  
 Sont trebuchez comme en l'onde  
 Fait un nocher agité,  
 Depuis qu'un vent incité  
 Redoublé d'une tempeste  
 Luy a foudroyé la teste.

Et puis je voy ces ouvriers  
 Ces bons tailleurs, ces premiers,  
 Et ceste brigade heureuse,  
 Dont la main industrielle  
 A le tombeau commencé :  
 Et jà l'ayant avancé,  
 Ell' fait suffisante preuve  
 Quel sera ce beau chef-d'œuvre.  
 Ne sens-tu point dans ton cœur,  
 UTENHOVE, un dieu vainqueur  
 Qui veut que fus quelque frize  
 On cizelle une entreprise ?

Je le sen, je l'apperçoy  
 M'attirer avecques soy,  
 Pour esprouver mon service  
 Au fait d'un si juste office  
 Comme est celui d'un tombeau :  
 Et ores que mon ciseau

N'ait une trempe assez bonne  
 Pour faire ce que j'ordonne.  
 Si n'en auray-je pourtant  
 Le bon vouloir moins constant,  
 Sentant un dieu qui m'attire  
 Pour esbaucher ce porphyre.

Je basti dans ce plat-fond  
 Les deux croupes du haut mont  
 Dont il print jadis la force :  
 Puis je fay à demi-bosse  
 Un corps qui se convertit  
 Desjà petit à petit  
 En un cygne qui s'esgaye  
 Voyant sa celesye voye,  
 Et que jà semble imiter  
 Celuy-là que Juppiter  
 Mist dans la plaine estoilee  
 Tesmoin d'une violee.

Desjà ce plumage mol  
 S'appreste pour faire un vol  
 Voire jusques où le Gange  
 Abbreuve le peuple estrange :  
 Desjà le plus grand des dieux  
 L'attire à soy dans les cieux,  
 L'accompagnant d'un semblable  
 Que nous voyons admirable  
 Lentement se pourmener,  
 Et dans son ciel se tourner,  
 Comme la sagesse bonne  
 De nostre grand Dieu l'ordonne.

Pour faire les cieux plus beaux  
 Il y mist bien deux chevaux  
 Et deux bestes plus cruelles,  
 Ce sont les Ourses rebelles,  
 Deux Couronnes, et deux Chiens.  
 Ainsi parmi tous ces biens,  
 Et ceste douce harmonie,  
 Qui d'une course infinie  
 Et branslement eternal  
 S'entrefuit dedans le ciel,  
 Il veut croistre l'assemblee  
 D'une lumiere doublee.

Voy sur le Tybre Latin,  
Utenhove, l'Aventin  
Qui tout orgueilleux se vante  
D'une poésie excellente  
Qu'il esmailla doctement,  
Lors que pleurant son tourment,  
Par une phrase Latine  
Il celebra sa Faustine :  
Puis apres d'un autre vers  
Les beaux reliques couvers  
Sous l'eschine Exquilienne,  
Et la hauteur Celiene.

Voy moy ces doctes Regrets  
Honte des Latins et Grecs :  
Voy moy dessus ceste rive  
De Loire, la verde Olive,  
Dont ainsi comme premier  
Il emporta l'Olivier,  
Digne ornement de sa teste,  
Ainsi que brave conquete.  
Après qu'il eut combatu  
L'ennemie de vertu,  
Qui d'une fiere arrogance  
Eslevoit son ignorance.  
Or sus donc, prens ce tableau  
Que j'ay fait pour son tombeau,  
Pren donc ce petit ouvrage  
Qui possible d'âge en âge  
Temoignera la grandeur  
Et l'esprit d'un bon sonneur :  
Pren, mon Utenhove, et pense  
Si mes vers n'ont la puissance  
D'apparoistre pres les tiens  
Que des Poëtes anciens  
Aucuns ont sonné la Lyre  
Pour s'efforcer de bien dire.

---



A MONSIEUR DE MOREL.

AMBRUNOIS, SEIGNEUR

DE GRYGNY, ET DU PLESSIS LE COMTE

*G. Aubert, de Poitiers, Advocat en la Court  
du Parlement de Paris, salut.*

Monsieur, je pense bien qu'un gentil-homme ayant tant de bonnes parties, comme avoit defunct M. Du Bellay, ne sera moins regretté, après sa mort, qu'il estoit renommé, honoré et admiré durant sa vie. Mais cette maniere de regret que chacun a pour la perte d'un homme docte, est bien petite à la comparaison des mortelles angoisses que souffrent ceux, lesquels, outre la plainte commune des lettres, endurent encore leurs passions privées pour avoir perdu un ferme et constant ami, que la bonté du naturel, l'amour de la vertu, l'affection des sciences, et le plaisir de la conversation leur avoyent conjoint, avec telle ressemblance de mœurs d'affections, et d'esprits, qu'il n'estoit possible les séparer sinon avecques mesme douleur que le corps se sépare de son âme. Ainsi, vous et M. Du Bellay estans joints de si fermes et constans liens, en une tant pure, tant sincere et tant affectionnee amitié de l'un envers l'autre, il m'a esté facile de penser ayant eu le bien de vous cognoistre tous deux, que le trespas du corps du premier mourant abandonnoit le dernier en une extreme agonie d'esprit, et en toutes les perturbations qui ont accoustumé d'agiter les plus constans en tel infortune. Mais de mon costé ayant eu tant d'heur les annees passees de participer en vos doctes devis, et me trouver souventefois en vostre compagnie, je ne sçay comment (car c'est sans merite) je me suis apperceu par mille demonstrations d'une entiere benevolence, que j'estois aimé et favorisé de l'un et de l'autre. Ce qui me gaigna peu à peu, et ravit tellement hors de moy, qu'entre les meilleures fortunes qui me fussent peu advenir, j'eusse bien et à bon droit, mis ceste-cy au rang des plus grandes : c'est à savoir, que j'estois cogneu et bien voulu de deux gentils hommes non seulement très doctes et vertueux, selon mon jugement, mais encores douéz d'infinies autres rares perfections, qui rendent les hommes aimables et admirables, et surpassans de beaucoup le commun ordinaire des autres hommes. Mais si ce plaisir m'estoit extreme, l'enuy d'estre privé de l'un des deux ne m'a esté moindre : car aux premieres nouvelles de sa mort, encores que par le passé je me fusse assez bien defendu contre plusieurs autres, desastres, si est ce qu'à ce seul coup, quelque effort que je fisse, je fus contraint abandonner toutes

choses pour faire place à la douleur, et consumer en gémissement les jours, que l'extreme dueil me defendoit d'employer autre part. En ceste confusion je m'allay reconforter, ou plus tost recommencer mes doleances avecques les Muses : et combien que la rigueur des affaires m'eust, long temps y a, fait abandonner la douceur de telles occupations, si est-ce que je ne pouvois moins esperer sinon que la vehemence de ma douleur suppleroit au défaut de ma poésie, et me remettroit en memoir le mestier que j'avois oublié par une longue desaccoustumance. Ainsi, estant beaucoup plus animé d'un juste regret, que favorise d'Appollon, j'escrivy sur le trespas d'un mien bon seigneur, et d'un vostre tres cher et tres singulier amy, les vers que je vous envoie : vous suppliant, Monsieur, leur estre aussi favorable en les lisant, comme j'ay esté passionné en les escrivant.

Monsieur, je supplie nostre Seigneur vous donner en bonne santé, longue et heureuse vie, et me maintenir tousjours en vos bonnes graces. De Paris, ce troisieme jour de janvier 1560.

---

### ELEGIE SUR LE TRESPAS

DE M. JOACHIM DU BELLAY

*Par G. Aubert de Poitiers  
avocat en la Court*

Le docte Du Bellay, dont la Muse seconde  
S'est tant fait renommer et louer par le monde :  
La perle de ce temps, de sa race l'honneur,  
L'Û pays Angevin le plus rare bon-heur,  
En la moitié du cours que la nature ordonne  
Hélas ! nous est ravi par la parque felonne !  
Ainsi sont pris sans plume au nid les oisillons,  
Et les espics tous verds tranchez de leurs sillons :  
Ainsi devant l'automne un violent orage  
Des tendres arbrisseaux abbat l'aigre fruitage.  
O destin inhumain, ô Parque trop cruelle,  
Qui t'a fait accourcir sa vie naturelle ?  
Ses vertus, ses bontez, son débonnaire amour  
Meritoient à bon droit, qu'en ce mortel sejour  
D'age en age il vesquist autant de longues vies.  
Qu'en vivront apres luy ses douces poésies.  
Tu les admireras, juste posterité,

Et luy rendras le los qu'il a tant merité.  
 Tu feras retentir le son des louanges,  
 Tant par mer que par terre ès pays plus estranges  
 Depuis l'Inde emperlee, où leve le soleil  
 Jusques en l'Amerique, où il prend son sommeil.  
 Longtemps après sa mort illustrant sa memoire  
 Tu solenniseras son renom et sa gloire.  
 Ainsi qu'en son vivant les Princes et les Rois  
 La souloyent celebrer eux-mêmes de leur voix.  
 Mais bien peu sont les vers, et leur douce harmonie  
 Si les autres vertus ne leur font compaignie,

DU BELLAY envers tous se monstra droiturier,  
 Preudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,  
 Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,  
 Profitant à chacun et n'offensant personne,  
 Benin, liberal, humble, et doux à ses amis :  
 Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :  
 Il couvroit neantmoins sous son courtois langage  
 Un magnanime cœur, tesmoin de son lignage.

Comme as-tu donc ozé, meurtriere des humains  
 Eslancer dessus luy tes venimeuses mains ?  
 Je puis assez penser, ô dure destinée,  
 Que tu n'as eu respect à sang ni à lignee :  
 Car souvent on te voit attacher aux grands Rois,  
 Aussi tost qu'aux bergers vivans parmi les bois.  
 Tu n'as point eu d'egard pour addoucir ton ire  
 Aux gracieux accords de sa celeste lire.  
 Et qu'il n'avoit encore atteint que la moitié  
 De ses ans naturels : car tu ne prens pitié  
 Du docte jouvenceau que Phœbus favorise,  
 Plus que de l'ignorant qui a la teste grise.  
 En la fleur de leurs ans ainsi tu pris Catulle,  
 Et le guerrier Virgile et l'amoureux Tibulle.

Mais si tu ne voulois pour cela retarder  
 Ta fureur, pour le moins tu devois regarder,  
 Ravissant DU BELLAY, quel dueil, quelle tristesse  
 Tu ferois à maint Prince et à mainte Princesse.  
 Car l'un et l'autre Royne honoroit les douceurs  
 Que lui donnoyent à gré les Muses, les neuf sœurs,  
 Et la docte Duchesse ores laissant la France,  
 Pour prendre en son Piedmont nouvelle demourance :  
 Et ce grand Cardinal sur lequel nostre Roy

Appuye sa couronne, et l'Eglise sa loy :  
 Tous ensemble ils prisoient l'excellence et la grace  
 Que tu avois, BELLAY, apprise dans Parnasse.  
 Mais si les Princes grands ton sçavoir estimoyent  
 Les doctes beaucoup plus tes bonnes mœurs aimoyent,  
 Car outre les bienfaits des Muses favorables  
 Chacun voyoit en toy mille vertus aimables.  
 Ces deux sages prelates tant aimez d'Apollon,  
 Pleins de faveur du ciel, de Riez et Thoulon,  
 Le tres prudent Morel, et ceux que les sciences  
 T'avoyent accompagné de cheres cognoissances,  
 T'aimoyent, et en t'aimant tes œuvres admiroyent  
 Et en les admirant tes bontez honoroyent,  
 Regarde maintenant, cruelle destinee,  
 Quelle estrene tu as à nos Princes donnee,  
 Et à ces bons esprits qui de le lamenter  
 Ne pourront, mais en vain, hélas ! se contenter.  
 Certes, cruelle mort, des hommes l'ennemie,  
 Je croy que tu luy as ainsi roigné la vie,  
 Parce que luy vivant il venoit secourir  
 Ceux que tes cruels dards avoyent jà fait mourir.  
 Ceux que tu engouffrois sous une tombe obscure  
 Il les ressuscitoit hors de la sepulture :  
 Il faisoit eschapper de leurs tombeaux froissez  
 Maugré toy, fière Mort, ses amis trespassez :  
 Et gagnant dessus toy une noble victoire,  
 Ils vivoient par ses vers en eternelle gloire.  
 Ainsi, ses jours passez il sauva par son art,  
 De l'oublieux tombeau le president Minard,  
 Et du juste Minos il luy donna en change  
 Le nom et le renom, l'honneur et la louange.  
 Ainsi du Roy Henry il chanta la bonté,  
 Ses gestes genereux, sa magnanimité,  
 Ses vertus, ses hauts faits, ses combats, ses alarmes  
 Et l'immortel renom qu'il conquist par les armes.  
 Puis nostre nouveau Roy luy fit pour le guerdon  
 De sa divine Muse un magnifique don,  
 Qu'il devoit chacun an sur son espargne prendre  
 Si l'envieuse Mort l'eust souffert tant attendre :  
 Mais elle l'a ravi, car trop luy desplaisoit  
 La liberalité que le Roy lui faisoit.

De là, Princes et Rois, apprenez, je vous prie,  
 A estre liberaux avant qu'on vous supplie,  
 Hastez-vous de bien faire à tous gentils esprits,  
 De peur que de la mort ne les trouvez surpris  
 Si lors qu'ils n'auront plus besoin de vos largesses,  
 Vous leur offrez en vain vos tardives richesses.

Comme le jardinier arrouse de ses eaux  
 L'ente encore jeunette, et ses chers arbrisseaux,  
 A fin que les poussant à leur juste croissance,  
 Il ait tost de leurs fruits la douce jouissance :  
 Ainsi pour le service, ou bien pour le plaisir,  
 D'une fort longue main il vous convient choisir,  
 Entre les jouvenceaux, ceux-là que la nature  
 A fait dignes d'un prince, et de sa nourriture,  
 Puis les faire enseigner, et prévoir de bien loin  
 Qu'ils puissent dextrement vous servir au besoin,  
 Et non pas employer pour parler d'une affaire  
 Tel qui n'a seulement bien appris à se taire.

Mais qui te fait, ma Muse, abandonner ton cours,  
 Et chercher à l'escart ces egarez discours :  
 Est-ce point la douleur qui ton bon sens transporte ?  
 Certes elle te fait resver en cette sorte.

Retourne à ton BELLAY, retourne à son cercueil :  
 Morel son plus cher frere accompaigne ton dueil.  
 Pleurons donques, Morel, nostre perte commune,  
 Nostre cher DU BELLAY, et si nostre infortune  
 Et les mortels ennuis de nos tristes douleurs  
 Nous peuvent tout permettre au milieu de nos pleurs,  
 Apres avoir longtemps plaint sa mesaventure,  
 Gravons cest ecriteau dessus sa sepulture.

LE DEFFUNCT FARLE

Le nom de DU-BELLAY montre assez mon lignage,  
 Mon esprit est assez descouvert par mes vers,  
 Mes amis de ma vie ont fait beau tesmoignage,  
 Mon renom immortel vole par l'univers :  
 Je n'ay donc plus, passant, à te dire autre chose,  
 Sinon qu'en ce tombeau ma seule ombre repose.





CHANT PASTORAL  
SUR LA MORT DE JOACHIM DU BELLAY ANGEVIN  
*par R. Belleau*

—  
LES PASTEURS THOINET, BELLIN ET  
AN. BE. NYMPHE DE LA SEINE

—  
BELLIN

De vivoter chetif, Thoinet, que je suis las !  
Sans trêve le malheur va tallonnant mes pas,  
Onques je n'esprouvay le repos de la vie,  
Je porte sur le dos une eternelle envie  
Qui va trompant mon heur, et fauçant mon dessein.

THOINET

Or! que j'aille à poings clos, le bon-heur de ma main  
S'envole avec le vent: j'ay tenté la Fortune  
En cent et cent façons, mais sa main importune  
Tout-à-coup me renverse, et me fait tresbucher.  
Hà peu cruel destin, que ne vins-tu trancher  
Le filet de mes ans, lorsqu'aux voix des cigalles  
On me fit accorder les flustes inesgales,  
Les chalumeaux d'avoine, et quelquefois aussi  
Le flageol amoureux, et d'un vent addoucci  
Traîner à petits sauts la troupe camusette  
Aux fredons animez du son de ma musette?

BELLIN

Thoinet, mon cher souci, Thoinet, il ne faut point  
Se repentir d'avoir si promptement conjoint  
Les chalumeaux ensemble, et d'avoir mis en bouche  
Le pipeau qui si bien en tes lèvres s'embouche :  
Pan flusta le premier, et les Faunes apres,  
Qui firent tressaillir les monts et les forets  
Au son de leur bouquin, et n'eurent jamais honte

De faire des Bergers quelque petit de conte :  
 Puis tu n'as point appris à manier les doigts  
 Sous un petit sonneur, Janot a fait ta voix,  
 Il t'a montré comment (et en a pris la peine)  
 Il falloît retrancher les soupirs et l'aleine :  
 L'entonner doucement, l'allonger, l'accourcir,  
 Le haster, l'enaigrir, le feindre, l'adoucir :  
 Comme il falloît aussi dessus la chalemie  
 Chanter une chanson en faveur de l'amie :  
 Puis n'as tu pas gardé avec les Pastoureaux  
 Et Perot et Bellot, les boucs et les chevreaux,  
 Et cent fois avec eux dedans les eaux claires  
 Relavé la toison des brebis camusettes ?  
 Soufflé dans leur pipeau et de tes propres dains  
 Corne à corne conté leurs chèvres et leurs dains :

## THOINET

Bellin, ces deux bergers ne sont plus ès montagnes,  
 Ils ont abandonné les bois et les campagnes,  
 Les argentins ruisseaux, et les tertres bossus,  
 Et se sont desrobés de ces antres moussus,  
 Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville,  
 Pour laisser Galatee et chercher Amarille,  
 Eschange qui leur plaist, pour avoir eu cest heur  
 De trouver la fortune et tromper le malheur.  
 Ils y vont bien souvent, ayant les mains chargées  
 De fourmage, et de laict, et de fresches jonchees,  
 Ou d'une peau de chevre, ou de quelque toison,  
 Sans rapporter leurs mains vuides à la maison :  
 Puis ils ont d'heritage un troupeau sous leur garde  
 Et tousjours le dieu Pan de bon œil les regarde,  
 Tousjours les favoris, et nous pauvres chetifs  
 Nous languissons ès bois entre les plus petits.

## BELLIN

Mais qu'est-ce que je sens ? las, je voy, ce me semble,  
 Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce tremble  
 Quelque divinité : car une horreur je sens,

Qui me fait herisser, et chanceler mes sens :  
 Une froide sueur s'escoule dans mes veines,  
 Qui me glace le sang, les choses ne sont vaines.

THOINET

Le presage est certain, car je sens comme toy  
 Rouler une frayeur haut et bas dedans moy :  
 J'ay crainte que ce jour ne couve que tristesse.

BELLIN

Hà, Thoinet, je la voy, hà, c'est une Deesse,  
 Je recognoy ces pas, son visage et sa voix :  
 Il y a du malheur espandu par ces bois,  
 Car elle est des Bergers messagere fidelle,  
 Mais tousjours apportant quelque triste nouvelle.

THOINET

Hà, Pan, Dieu des forests, oncques je n'eus ceste heur  
 De recevoir de toy quelque douce faveur,  
 Contre le ciel despit ta puissance est mal heure :  
 Nous avons entrepris de chanter par gageure  
 L'un à l'autre à l'envy, mais tousjours le destin  
 Sur le poinct du plaisir nous tranche le chemin.

BELLIN

Approchons, mon Thoinet, les dieux sont accostables,  
 Nous entendrons au vray ces plaintes lamentables.

LA NYMPHE

Pleurez, Nymphes, pleurez, et vous coustaux bossus,  
 Prez, monts, jardins, et fleurs, et vous antres moussus,  
 Accompagnez ma voix, et ma juste complainte :  
 Seine retient tes pas, si que ton eau contrainte  
 Renforce de souspirs sous le marbre glissant  
 De ton peuple escaillé le mouvoir languissant.

Pleurez, Nymphes, pleurez et portez la nouvelle  
De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,  
Jusqu'aux flots escumeux des rives de la mer :  
Puis les soupirs des vents le soufflent parmi l'air,  
L'air le pleuve çà-bas, pour pleurer la mémoire  
De l'honneur Angevin, et des Nymphes du Loyre,

Il est mort Du-Bellay, Du Bellay que les Dieux  
Avoyent transmis du ciel, pour estre en ces bas lieux  
Le mignon d'Apollon, et des denses la grace  
Eh le plus rare honneur de son antique race :  
Las! il nous est ravi, n'ayant parfait le cours  
Qu'à demi seulement du plus beau de ses jours.

Comme le laboureur, d'une esperance vaine,  
S'attend à la moisson d'avoir sa grange pleine,  
Ne voyant seulement que les sillons couvers  
D'une espece vesture, et de fourments tous verds :  
Puis ne restant sinon la dent de la faucille,  
Une gresle survient qui renverse, et qui pille,  
Qui froisse le tuyau, et qui le plus souvent  
Emporte la moisson et l'esperance au vent :  
Lors triste et tout honteux, l'œil bas, baisse la teste.  
Va recueillant après l'outrageuse tempeste,  
Ce qui reste espandu çà et là grain à grain,  
Pour le mettre au grenier, d'une soigneuse main :  
Ainsi nous a deceu l'attente tromperesse  
Que nous avions de luy pour sa docte jeunesse.  
Ainsi, Pasteurs, cueillez et recueillez encore  
Le reste de l'orage, et le riche tresor  
De ces vers doux coulans, qui vivront d'aage en aage  
Pendant que le François n'oublira son langage,  
Et pendant qu'Apollon aura quelque souci  
De l'honneur de ses Sœurs, et de son luth aussi,  
Pendant qu'à flots ondez les coulantes rivieres  
Dresseront dans la mer leurs humides carrieres.  
Hà Loire trop heureux d'avoir dessus tes bords  
Reçu les doux accens et les graves accords  
Du pouce Vandomois, et la touche argentine  
Des fredons animez de la lyre angevine.  
Or' face maintenant la puissance des Dieux,  
Qu'ell' puisse accompagner celle qui luit aux cieux,  
Et l'autre, or qu'elle soit veuve de sa compagne,  
Sans jamais s'engourdir, que tousjours accompagne

La majesté des Rois, enyvrant le souci  
Des bergers attristez, de son trait addouci.

Pleurez, Nymphes, pleurez, et en pleurant, à force  
De main et de poinçon engravez sur l'escorce  
De ces ormeaux feuillus, ce desastre malheur,  
Tesmoins à l'advenir de ma triste douleur.

Coupe tes blonds cheveux, Apollon est desnüë  
Les filets ordonnez de ta lyre cornüë :  
Redoublez vos sanglots, et versez larmes d'yeux  
Satyres chevrepiez, Faunes, et Demi-dieux,  
Nymphes aux beaux sourcis, Deesses des Orcades  
Abandonnez vos monts, et vous belles Nayades  
Le cristal refrizé de la doux-coulante eau,  
Et venez larmoyer autour de ce tombeau,  
De ce tombeau muet, tombeau qui tient enserre  
Ce que le ciel gardoit de gentil sur la terre.

Et vous, Muses, troublez vos argentins ruisseaux  
Et le parlant cristal de vos coulantes eaux,  
Puis de face honteuse et de bouche craintive  
Laschez la bride au dueil, haussez la voix plaintive,  
Jusqu'au ciel azuré si que l'astre mutin  
Cognoisse son forfait, accusant le destin,  
D'avoir ravi l'honneur de vostre bande heureuse  
Pour estre le jouët de la Parque orgueilleuse :  
Luy qui par l'univers vostre nom espandoit  
Et qui devant les Rois immortel le rendoit.

Froisse ton arc Amour, et à plumes pendantes  
Frappe ton estomach, tes sagettes bruyantes  
Languissent sur ta corde et ton ardent flambeau  
La guide de ces yeux, soit guide à son tombeau.

Que de rayons dorez le sourci des montagnes  
Ne soit plus embelli, que les vertes campagnes  
D'un voile noir obscur, brunissant leurs couleurs,  
Facent porter le dueil aux plus vermeilles fleurs :  
Une eternelle nuit, une horreur solitaire  
Me soit le clair flambeau de la lampe ordinaire.  
Et mesme que les feux qui redorent les nuicts  
Sillent mes yeux couvers d'une nuë d'ennuis !

Que le fier estomach des roches plus hautaines  
Destrempe son orgueil aux plus humbles fontaines :  
Soit mortel Amaranthe, et de la Rose peint  
De brunette couleur, le pourpre et le beau teint,

Qu'on aye des oyseaux les gorgettes sereines  
 Ramollir en pitié les plus chaudes aleines  
 Des Zéphirs animez au bransle des cerceaux,  
 De leurs dos enlassé dedans ces verts rameaux.

Double et double la voix, et les plaintes modestes  
 Peintes dessus l'esmail de tes lettres funestes  
 Hyacinth', et te plaignant fay plaindre avecques toy  
 Narcisse, en se mirant trop amoureux de soy.  
 Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'orfraye,  
 Au lieu d'espics crestez, qu'il ne naisse qu'yvraye:  
 Que des lauriers sacrez les cheveux verdoyans  
 Eschangent leur couleur en cyprez larmoyans,  
 Comme des lys froissez la teste blanchissante  
 Se penche contre bas peu à peu languissante,  
 Ou comme dans les prez à l'ardente chaleur  
 On voit l'herbe fanir, et perdre sa couleur.

La celeste rosee et la pluye menuë  
 Qui tombe au mois d'avril, en larmes se transmuë,  
 Et les pipeaux moyteux des pasteurs attristez  
 Soyent animez de plaints et de pleurs irritez.

Que le miel doucereux dans la ruche ecclissee  
 Se destrempe en aigreur, et la fleur amasee  
 Au lever du soleil, des fillettes du ciel,  
 Ne se puisse confire en la douceur du miel.  
 Et bref que l'univers pleure ce saint Poëte,  
 Qui n'est plus qu'ombre vain sous la cendre muette,  
 Rien plus qu'un masque feint, luy qui par l'univers  
 Nostre France honorant faisait bruire ses vers.

Sus donc, larmes, sortez, sortez, et faictes place  
 A mes soupirs enclos sous une espece glace,  
 Qui tient serré mon cœur, et renglasse mes os,  
 Sans donner à mes yeux ni treve ni repos :  
 Car à fin que ma p'aye immortelle apparaisse  
 Je veux de jour en jour qu'en empirant ell' croisse :  
 Or puisse donc ma vie estre eternelle, à fin  
 Que ma triste langueur ne puisse prendre fin.

Entre les durs rochers Echo toute exploree  
 Ne va plus imitant ta bouchette sacree :  
 Les bois ne parlent plus, les pastoureaux sont sourds,  
 Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.  
 Jamais des arondeaux la querelleuse trouppie  
 Ne mena si grand dueil dessus la longue croupie

Des sommets sourcilleux, ni plus de passions  
Dessus les bords marins n'eurent les alcyons :

Jamais pour douze enfans passez au fil des armes  
Niobe ne jetta plus justement des larmes,  
Larmes qu'on voit encor en un marbre pleurant :  
Ni Priame d'Hector, pour l'avoir veu mourant,  
Ni l'oyseau de Memnon ès secrettes valles  
De l'Oriant perleux, à petites volees  
Qui se bat à l'entour d'un malheureux cercueil,  
Du fils Tithonien ne mena si grand dueil,  
Que de compagnes Sœurs la troupe non mortelle  
Doit aigrement porter ceste playe cruelle,  
Despitant le malheur, le destin et le sort,  
Et la meurtriere main de l'importune mort.

A tant se teut la Nymphé, et toute eschevelee  
S'eslance dans la grotte, en un fond recelee,  
Tirant à longs soupirs de la bouche un helas,  
Qui la vapeur suivant, et talonnant ses pas  
Jusque dedans le creux, où vieillir delibere  
A jamais, de langueur, et d'ans, et de misere.

Lors Thoinet et Bellin tous deux la larme à l'œil,  
Tous deux noirs de soupirs, tous deux noyez en dueil  
A pas mornes et lents vont à l'urne sacree,  
Et de cresse et de vin et de manne sucee,  
De roses et d'encens vont parfumant le lieu,  
Disant à leur ami un eternel adieu.

Mois pour trop sospirer ne se pouvant entendre,  
Entaillerent ces vers dessus l'escorce tendre,  
De ces jeunes ormeaux à fin qu'a l'advenir  
En croissant, de ce mal croisse le souvenir.

## SONNET DE JEH. CHRESTIEN PROVENÇAL

Quand Du-Belloy mourut, sa merveilleuse Lyre  
Fut faite astre du Ciel, qui désormais luira :  
Le Ciel fit Du-Bellay, le Ciel le retira  
Pour entendre les vers qu'il savoit si bien dire,  
Mais à peine, dit-on, commençoit-elle à luire,  
Qu'un chacun dans le Ciel à soy la desira.  
Venus voulut l'avoir, Saturne y aspira,  
Et chacun à l'envy ceste lyre desire.  
Phœbus mesme monstra qu'il estoit despité  
Ou bien estoit honteux de si belle clarté  
Veu qu'il prive nos yeux de sa lumiere belle.  
Voilà que c'est, la Mort toute pleine d'orgueil,  
Laissa le monde en pleurs, triste et couvert de dueil,  
Et meut dedans le Ciel une extresme querelle.

---

FIN

DU TOME QUATRIÈME





3/1/4



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JOACHIM DU BELLAY

T. IV

Translations, Inscriptions  
ET POÉSIES DIVERSES

*Epithalame sur le mariage de Marguerite de France*

*Entreprise du Roy Dauphin*

*Les quatrième et sixième livres de l'Enéide*

*Sur un nouveau moyen de faire son profit  
de l'étude des Lettres*

*Epitaphes*

*et autres poésies sur la mort de J. du Bellay*

Avec un commentaire historique et critique

PAR

LÉON SÉCHÉ



J. DU BELLAY

PARIS

REVUE DE LA RENAISSANCE

1913



IMPRIMERIE

50, rue Geoffroy-l'Amateur  
PARIS (VI<sup>e</sup>)

---

---

**IMPRIMERIE**  
**BERGER, CHAUSSE ET CIE**  
**20, rue Geoffroy-l'Asnier**  
**PARIS (IV<sup>e</sup>)**

---

---

T 196









A/W 3837 A.4





